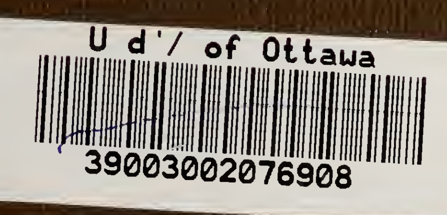

U d'/ of Ottawa
39003002076908

COLLECTION

DES MÉMOIRES

SUR

L'ART DRAMATIQUE.

MÉMOIRES
DE BRANDES,

AUTEUR ET COMÉDIEN ALLEMAND;

AVEC UNE NOTICE CONCERNANT CET ACTEUR,

ET PLACÉE EN TÊTE DES MÉMOIRES D'IFFLAND.

TOME SECOND.

A PARIS,
CHEZ PONTHIEU, LIBRAIRE,
AU PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, N° 252.

1823.

HISTOIRE
DE MA VIE,

PAR

JEAN-CHRISTIAN BRANDES.

..... *Vita est nobis aliena magistra.*
CATO.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Accueil flatteur à Weimar. — Compositions littéraires. — Histoire d'un enfant trouvé.

A Weimar, Seyler reprit lui-même la direction du théâtre. Dès la première représentation, la troupe reçut les plus grands applaudissemens de la duchesse et du public. La duchesse eut la bonté de témoigner personnellement sa satisfaction aux membres de la troupe; elle leur permit, à cette occasion,

d'assister comme auditeurs aux concerts et aux autres divertissemens de la cour, et leur accorda encore, entre autres avantages, l'exemption d'accise et d'impôts.

Pendant mon séjour à Weimar, j'arrangeai pour notre théâtre, d'après une traduction de M. d'Einsidel, la comédie de Goldoni, *le Bourru bienfaisant;* j'achevai aussi mes *Comédiens à Quirlequitsch*, *le Célibataire*, la tragédie d'*Olivie*, et le mélodrame d'*Ariadne dans l'île de Naxos*. Le maître de chapelle Schweitzer composa une excellente musique pour cette dernière pièce; mais cette musique ne conserva pas sa destination première, pour des raisons que j'indiquerai plus tard. Ce fut aussi là que je m'occupai de l'édition du premier volume de mes comédies, qui se trouve à la librairie de Dyk, à Leipsick.

Le beau château du Belvédère, qui n'était pas éloigné de la ville, fut souvent, à mes heures de loisir, le but de mes promenades. Un jour, en m'y rendant, je remarquai un jeune garçon qui n'avait point d'autre vêtement qu'une mauvaise veste de paysan sans manches, et un pantalon tout déguenillé. Il se tenait de côté à quelque distance, et me laissa passer moi et ma famille sans nous de-

mander l'aumône. Cette discrétion extraordinaire, dans un enfant aussi pauvre, m'étonna beaucoup. Je me rappelai vivement, dans cet instant, l'époque où je me trouvais en Pologne, dans une situation aussi pitoyable; je m'approchai donc de ce pauvre diable, et lui dis : Tu parais bien pauvre?

L'enfant (d'un ton bref et gai). Oui, je suis pauvre.

Moi. Pourquoi ne nous demandes-tu donc pas l'aumône?

L'enfant. Parce que je sais que les gens de la ville ne donnent rien.

Moi. De quoi vis-tu donc?

L'enfant. De pain que l'on me donne dans les villages.

Moi. Où demeures-tu donc?

L'enfant. Nulle part.

Moi. Mais tu dois cependant dormir quelque part?

L'enfant. Là-bas, sous le pont. (Il me montra un pont qui était jeté sur un ruisseau desséché).

Moi. Sur la terre nue?

L'enfant. Je me couvre de ma veste, et de cette manière j'ai assez chaud.

Moi. D'où es-tu donc?

L'enfant. D'un village qui est à sept milles d'ici.

Moi. Que font ton père et ta mère?

L'enfant. Je n'en ai plus.

Moi. N'as-tu pas d'autres parens?

L'enfant. J'ai un frère et deux sœurs.

Moi. Quelle est leur profession?

L'enfant. Mes sœurs servent chez des paysans, et mon frère est gardeur de pourceaux.

Moi. Sais-tu lire?

L'enfant. Dans la Bible, si vous connaissez ce livre.

Moi. Serais-tu aise de manger tout ton soûl?

L'enfant. Si j'en avais le moyen.

Moi. Viens donc avec moi.

Il nous suivit, et je lui fis copieusement servir à boire et à manger; il s'en donna bien, et vint enfin me remercier. Pendant ce temps, j'avais réfléchi sur sa triste position, et que je ferais une bonne œuvre si je cherchais à l'en tirer. Veux-tu venir avec moi? lui dis-je.

L'enfant. Que ferai-je chez vous?

Moi. Je veux te mettre dans une meilleure situation. As-tu envie d'apprendre quelque chose?

L'enfant. Pourquoi pas?

Moi. Quelque profession? Quelle est celle pour laquelle tu aurais du goût?

L'enfant. Tout métier m'est indifférent, pourvu que j'y gagne du pain.

Moi. Viens donc avec moi.

A notre retour, nous le conduisîmes à Oberweimar, village voisin, chez une paysanne qui nous fournissait ordinairement du lait et du beurre. Nous lui recommandâmes de nettoyer et de bien soigner notre enfant trouvé. Il y fut laissé un jour ou deux pour se reposer; ensuite nous l'habillâmes, et le prîmes enfin dans notre demeure, où nous nous occupâmes aussi de sa santé, et lui fîmes prendre quelques médicamens. Peu à peu, à force de soins, il reprit figure humaine. Je l'envoyai alors à l'école avec mes enfans, et il partagea ma table avec eux.

J'eus le chagrin d'apprendre que plusieurs personnes, qui ne pouvaient pas comprendre cette action généreuse, publiaient que ce jeune garçon était un bâtard que j'avais élevé, et que je cherchais à introduire par ruse dans ma famille. Mais je laissai parler les calomniateurs, et persistai fermement dans mon projet de faire le bonheur de ce jeune homme, et d'en former un citoyen utile; mais, hélas! je ne fus

pas assez heureux pour réaliser mon projet : l'ingrat se rendit coupable d'un vol qui fut découvert. Il enleva deux petits tableaux de prix qu'il vendit à un libraire de ma connaissance. En prenant des renseignemens à ce sujet, j'appris qu'il menait déjà depuis quelque temps ce genre de vie, et qu'il avait déjà vendu et mis en gage plusieurs objets d'une certaine valeur. Il m'en coûtait de replonger ce misérable dans son premier état d'infortune. Désirant donc savoir s'il n'aurait peut-être pas été engagé au vol par des camarades pervers, et s'il méritait encore ma pitié, ou s'il avait agi de son propre mouvement, je le fis interroger par deux de mes amis ; mais il nia tout. Supposant qu'il craignait sans doute que son aveu ne lui attirât une trop forte punition, je choisis des voies plus douces ; je lui parlai moi-même en tête-à-tête, et lui donnai ma parole de lui pardonner de suite tout ce qu'il avait fait, pourvu qu'il avouât franchement sa faute, et qu'il promît sérieusement de s'amender : mais cette démarche amicale fut également inutile. Pendant l'interrogatoire que je lui faisais subir, le bourgmestre Schmidt, l'un de mes amis, entra dans ma chambre. Je lui fis part de ce qui était arrivé,

Celui-ci blâma ma douceur, et menaça le coupable de le faire emprisonner, et de le poursuivre criminellement; mais ses menaces furent aussi sans effet. Suivant ses conseils, je consentis enfin à ce qu'on renfermât pour quelques jours ce pécheur endurci. Dans sa prison, on lui administra, à différentes reprises, une correction rigoureuse, et cependant on ne put tirer de lui aucun aveu. Comme, par compassion pour ce misérable, je ne voulais pas produire des témoins contre lui, parce qu'en le traduisant en justice c'était l'exposer à un châtiment sévère, je crus qu'il serait plus convenable de m'en défaire entièrement : à cet effet, je sollicitai et obtins, non sans difficulté, son élargissement; et, pour m'épargner le reproche d'avoir contribué à son malheur, en le recevant dans ma maison, où il avait été plus qu'ailleurs exposé à voler, j'écrivis quelques mots au curé du village dont il se disait né, lui communiquai toute l'histoire de ce mauvais sujet, et le priai de s'occuper de sa conversion, et de l'établir autre part s'il était possible. Je lui envoyai en même temps quelques écus pour subvenir à sa subsistance, et un huissier eut l'ordre de lui conduire le prisonnier; mais cette bonne inten-

tion fut encore infructueuse, car le misérable trouva moyen d'échapper à son guide pendant la route. Tous ces ménagemens eurent pour ce malheureux des suites funestes. J'appris, quelque temps après, qu'abandonné à lui-même il s'était fait un métier du vol, qu'il avait rencontré une bande de scélérats, et qu'après s'y être rendu plusieurs fois coupable de brigandage, il fut arrêté et condamné au dernier supplice, en punition des crimes qu'il avait commis. J'appris aussi qu'avant sa mort il avait raconté cette histoire, et s'était repenti, en versant des larmes amères, de l'ingratitude qu'il m'avait témoignée.

CHAPITRE II.

Traitement mortifiant. — Amour-propre humilié.—Anecdotes.—Nouveaux écrits.

Comme on apprit bientôt, dans toute l'Allemagne, avec quelle bienveillance et quelle simplicité la princesse traitait tout le monde, et surtout les savans et les artistes; comme aussi la réputation de notre théâtre, qui était excellent, ne tarda pas à se répandre, on vit

arriver fréquemment à Weimar des étrangers de distinction. J'eus également le plaisir de voir de temps en temps quelques uns de mes amis des autres villes, et des savans que je connaissais, par exemple, Nicolaï de Berlin, Dyk de Leipsick, le professeur Schmidt de Giessen, le procureur fiscal Gilbert de Berlin, Grossmann. Ce dernier vint loger chez moi, et fut pour nous, pendant quelques semaines, un hôte bien agréable. Il fréquenta assidûment le théâtre, et ma petite bibliothéque lui servait pour suivre les pièces pendant qu'on les représentait. Il écrivit à mon insu, peu de temps après son départ, une critique sur notre théâtre, qui parut dans un recueil de semblables compositions, rédigé par le conseiller de la guerre de Hagen à Halle. Ce recueil a pour titre : *Magasin du théâtre allemand*. Mais l'auteur ne s'y nommait pas. Grossmann m'envoya un exemplaire de cet ouvrage dès qu'il sortit de la presse. Je le fis aussitôt brocher, et j'eus l'imprudence de le prêter, comme j'avais coutume de le faire pour d'autres nouveautés, sans avoir préalablement pris connaissance de son contenu. Malheureusement la plume satirique de Grossmann s'était permis, dans ce livre, quelques

sorties contre la cour même; de plus, il avait fort maltraité plusieurs membres de la troupe, mais surtout Mme Seyler et le respectable Eckhof. Cela fit du bruit. Personne ne pensa à Grossmann, et comme j'avais fait insérer autrefois quelques compositions critiques dans la *Chronique du parterre et du théâtre*, par Schmidt, tout le monde me crut aussi l'auteur de cette nouvelle satire. La duchesse elle-même partagea cette opinion, convaincue par les propos de mes ennemis.

Son refroidissement me le prouva d'une manière sensible. De leur côté, la plupart des acteurs m'accablaient des brocards les plus mortifians. Je tâchai de me justifier le mieux possible, mais on n'en crut que plus fermement que j'étais le coupable. En effet, quelques acteurs trouvèrent à la marge de diverses pièces que je leur prêtai pour les parcourir, des remarques critiques tracées au crayon, qui avaient du rapport avec les jugemens insérés dans le *Magasin du théâtre*. Les choses en vinrent au point que, sans aucune recherche ultérieure, Seyler me signifia mon congé, et la duchesse, qui ajoutait foi aux accusations dirigées contre moi, donna son approbation à cette mesure.

J'écrivis sans délai à Grossmann, pour lui faire part de ce qui se passait, et il fut assez raisonnable pour se déclarer auteur de l'article en question, dans une lettre qu'il adressa au grand maître d'hôtel, M. de Wizleben. Il résulta de cette déclaration, que quelque temps après mon engagement fut renouvelé ; mais on ne voulut pas absolument renoncer à l'idée que j'avais pris au moins quelque part à cette critique, parce que, en effet, dans des lettres que j'avais écrites au professeur Schmidt, à Giessen, je lui avais décrit avec assez de développemens le jeu d'une certaine actrice. L'archiviste Gotter, de Gotha, dans une visite qu'il fit à Schmidt, avait lu cette lettre, et Grossmann, qui en avait pris une copie dans une occasion semblable, en fit usage à mon insu, et l'inséra dans le *Magasin du théâtre*. Quelque temps après, Grossmann vint en personne me justifier relativement à cet écrit ; mais plusieurs comédiens, qui avaient appris à regret le renouvellement de mon engagement, firent l'impossible pour entretenir le soupçon qui régnait contre moi dans le public, et j'eus le chagrin de voir qu'on me traita, depuis cette époque, plutôt avec une politesse froide qu'avec une confiance sincère.

Wieland m'avait entendu lire chez le prince héréditaire, ma comédie intitulé : *Le Célibataire;* mais cette lecture ne lui avait pas donné une idée trop avantageuse de mes talens comme auteur, d'autant plus qu'il n'avait encore vu représenter aucun de mes meilleurs ouvrages. Aussitôt que le premier tome du recueil de mes pièces de théâtre eut paru, je crus me conformer aux lois de la prudence et de la bienséance, en présentant un exemplaire de ce volume à ce grand poète. Il l'accepta avec politesse, mais en même temps d'un air singulier, et m'adressa ces paroles : « Je vous remercie de votre attention. Il est vrai, mon cher M. Brandes, que le Parnasse est élevé et d'un accès difficile, et que peu d'auteurs sont assez heureux pour arriver à une hauteur aussi prodigieuse; mais vos efforts pour y parvenir sont louables, et je me réjouis que vous cherchiez aussi par vos efforts à contribuer au grand tout. » Ce discours blessa beaucoup ma vanité. Néanmoins je réprimai mon ressentiment, et lui dis que, sentant toute l'insuffisance de mes talens, je ne concevrais jamais l'idée orgueilleuse de gravir cette hauteur escarpée; mais que je désirais seulement, autant que mes faibles forces le

permettraient, d'être utile à mes semblables. L'archiviste Gotter, de Gotha, qui était alors chez Wieland, auquel il faisait une visite, sentit tout ce que ce discours avait de piquant, et lui demanda s'il avait déjà lu *le Comte d'Olsbach*, ou quelque autre de mes ouvrages. Il répondit : « Jusqu'ici, je ne connais aucun autre de ses ouvrages que sa comédie du *Célibataire*, pièce assez gaie pour amuser la galerie; mais je ne manquerai pas de lire ce volume, et je le lirai, je l'espère, avec plaisir. » Je n'en attendis pas davantage, et sortis tout confus de voir ainsi mon amour-propre humilié.

La musique de Schweitzer pour mon mélodrame d'*Ariadne dans l'île de Naxos*, était sur le point d'être achevée, lorsque l'opéra d'*Alceste* par Wieland parut. Schweitzer reçut de la cour l'ordre de mettre sans délai en musique cette nouvelle production de notre grand poète. Il commença de suite cette glorieuse entreprise, employa toutes les ressources de son talent, et, pour lui donner un degré de perfection extraordinaire, il transporta dans cet opéra les passages les plus brillans de la musique qu'il avait composée pour *Ariadne*. On copia au plus vite les par-

tions, et on les donna aux chanteurs pour se préparer; en peu de temps, l'ouvrage fut terminé, et nous eûmes le plaisir d'entendre un excellent opéra allemand.

Grand amateur de musique, j'assistais fréquemment aux répétitions de cet opéra, auxquelles Wieland était ordinairement présent. Un matin, il vint à moi, m'embrassa et s'écria: « Je me réjouis de tout mon cœur de vous voir ici, mon très cher collègue. J'ai lu vos comédies, et il faut avouer sincèrement que vous m'avez procuré beaucoup de plaisir. Continuez, je vous prie, d'exercer votre talent, et communiquez-moi à l'avenir tout ce qui sortira de votre plume; vous m'obligerez infiniment. »

Je fus enchanté d'un compliment aussi inattendu que flatteur, de la part d'un si grand homme. Je l'en remerciai avec modestie; mais cependant je ne pus m'empêcher de lui faire remarquer quelle différence soudaine et frappante il y avait entre ce jugement et celui qu'il avait porté peu de temps auparavant sur mes ouvrages; et j'ajoutai que je devais sans doute tout ce qu'il me disait d'obligeant, plus à la bonté de son cœur qu'à l'opinion qu'il avait du mérite de mes écrits.

Enfin, je venais d'achever ma tragédie d'*Olivie*. Wieland, à qui je la lus, m'en témoigna sa satisfaction. Je fis disparaître, d'après ses conseils, quelques fautes qu'il releva, remis la pièce, ainsi corrigée et précédée d'une dédicace, à la duchesse régnante, et l'envoyai ensuite à Dyk, pour la faire imprimer. Quelque temps après, elle fut représentée et réussit.

CHAPITRE III.

Remarques sur un voyage.

Pendant le temps que dura la disgrâce injuste dans laquelle les critiques de Grossman m'avaient fait tomber, je parcourus rapidement la Thuringe, la Saxe et une partie de la Franconie. Ce voyage, qui dura quelques semaines, avait pour but de rétablir ma santé, qui avait souffert de tous ces chagrins, et aussi de trouver un engagement convenable, dans une troupe quelconque. Naturellement porté à faire des observations, je rencontrai souvent des objets qui attirèrent particulièrement mon attention. J'observai çà et là des

établissemens sages et utiles, mais aussi des institutions vicieuses ou insuffisantes, et plus d'une chose ridicule.

Dans une petite cour, le prince passa en revue ses troupes qui pouvaient consister en quatre à cinq cents hommes. Il y avait quelque temps qu'on parlait des manœuvres très remarquables qui y seraient faites. La curiosité me porta aussi à aller voir ce spectacle militaire qu'on avait annoncé avec tant d'éclat. Il devait avoir lieu dans une jolie vallée, non loin de la résidence. Je m'y rendis donc le jour fixé, et n'ayant pas été informé du nombre des troupes, je m'attendais à voir au moins quelques milliers d'hommes. Je découvris, sur la cime d'une montagne qui séparait la ville de la vallée, deux canons qu'on y avait placés, et qu'on tirait à de certains intervalles. Lorsque je m'approchai, on me raconta qu'un des artilleurs avait, par suite d'imprudence, perdu l'avant-bras.

Du haut de cette élévation, je tâchai de découvrir le corps d'armée; et, après avoir cherché long-temps, j'aperçus enfin dans un coin de la vallée quelques hommes en uniforme, campés au milieu de la verdure. D'abord je crus que c'était un piquet qu'on avait

placé là ; mais j'appris bientôt que c'étaient vraiment les troupes qu'on devait passer en revue. Je descendis donc la montagne, ayant déjà perdu beaucoup de ma curiosité. Bientôt après, le bruit foudroyant des deux canons placés sur le sommet de la montagne, annonça l'arrivée des augustes personnages.

Les troupes se levèrent à la hâte, se mirent promptement à leurs rangs pour les recevoir, et quelques minutes après, la noble famille parut et déjeuna sous une grande tente, où les seigneurs et les dames de la cour étaient tous réunis. Enfin les grandes manœuvres, assez remarquables dans leur genre, furent exécutées. Quand elles furent terminées, les troupes furent de nouveau passées en revue, et avec beaucoup de soin. Dans ce moment, j'aperçus un chanteur de la cour que je connaissais, qui, d'un air majestueux, présentait les armes, en face des troupes rangées en bataille; je m'informai de ce que cela signifiait. « Eh quoi! vous ne savez pas encore cela? me répondit le plaisant auquel je m'étais adressé: toutes les fois que les troupes sont passées en revue devant la cour, ce grand chanteur, placé en face de l'armée, est obligé de chanter un air de bravoure. »

Quelques jours après, une troupe de comédiens ambulans représenta, pour célébrer le jour de naissance du prince, un opéra comique intitulé : *La Chasse,* par Weisse. Dans le chœur final, les chanteurs, pour faire un compliment à la princesse, avaient, à la strophe suivante : *Vive le roi, ma maîtresse et moi; le roi pour tous, ma Rosette pour moi!* substitué celle que voici : *Vive la princesse,* etc., *pour tous la princesse,* etc. Ce changement excita un rire général, et fâcha beaucoup le prince.

CHAPITRE IV.

Incendie du château de Weimar. — Inondation. — La troupe est congédiée, et engagée à Gotha.

Si l'on excepte le court intervalle de temps pendant lequel j'eus à combattre contre de fausses accusations et d'autres intrigues, mon séjour à Weimar fut très agréable. Au milieu d'une famille que j'aimais et dont j'étais aimé, entouré de vrais amis, honoré de l'estime du public, des faveurs et des bienfaits de la prin-

cesse, j'aurais désiré de tout mon cœur que cette position heureuse durât éternellement. Selon toutes les apparences je pouvais l'espérer; mais la Providence en avait autrement décidé, et je devais errer encore pendant long-temps.

Un accident terrible et inattendu anéantit subitement toutes mes espérances. Le 6 mai 1774, à une heure et demie, le feu prit dans le château, allumé probablement par le tonnerre, pendant un violent orage qui avait éclaté la nuit précédente au-dessus de la ville. En peu de minutes le toit tout entier fut en flammes. Le feu continua durant quelques jours, et les moyens de secours contre l'incendie étant en fort mauvais état à Weimar, cet édifice magnifique fut entièrement réduit en cendres, à l'exception des archives et de la tour. La princesse, qui était retenue au lit par une indisposition, se sauva à la hâte en robe de chambre. Le temps était très mauvais, une bourgeoise compatissante, qui la rencontra dans la basse-cour du château, lui présenta son manteau pour la défendre contre le froid.

Tous ceux qui n'étaient pas occupés à éteindre le feu accoururent pour arracher à la rage des flammes les caisses, l'argenterie et tous

les objets de prix. Toute la garde-robe fut perdue, ainsi que la plus grande partie des meubles, la bibliothéque de la duchesse, et une galerie de tableaux qui, quoique peu nombreuse, était cependant d'une valeur considérable, parce qu'elle contenait plusieurs chefs-d'œuvre originaux et rares des plus grands maîtres.

La galerie eût été sauvée si le peintre de la cour, à qui on en avait confié l'inspection, eût eu plus de promptitude, et qu'il n'eût pas perdu la tête. Il est vrai que peu de temps après que l'incendie se fût déclaré, il accourut avec une servante portant un panier qu'il remplit; il prit même encore quelques ouvrages sous son bras, et les emporta; mais, comme il tarda à revenir, le reste était déjà consumé à son retour.

On lui demanda depuis s'il n'aurait pas été possible de sauver plus de tableaux qu'il ne l'avait fait. Il répondit, à ce qu'on prétend : « J'ai du moins fait tout mon possible pour sauver les ouvrages de ma composition. »

Des pluies abondantes, qui durèrent pendant quelques semaines presque sans interruption, succédèrent à l'orage terrible dont nous avons parlé. Enfin, le 27 du même mois

une inondation, causée par une nuée qui creva, s'éleva en peu de temps à un si haut degré, que tout le pays plat circonvoisin et une partie de la ville furent submergés, et que les habitans des contrées inférieures se virent obligés de se sauver par les fenêtres. Heureusement la pluie cessa au moment où le danger était à son comble, et peu à peu l'eau s'écoula sans avoir causé de grands dommages.

La duchesse montra, pendant ces malheurs, autant de courage que d'humanité. Malgré la perte irréparable qu'elle avait essuyée elle-même, elle distribua de riches récompenses à ceux qui avaient montré le plus d'activité pendant l'incendie, et prodigua des secours aux malheureux qui avaient éprouvé des pertes. Seyler, qui avait aussi perdu une partie considérable de la garde-robe du théâtre, qui, se trouvant dans le château, avait été brûlée, fut richement dédommagé. Le théâtre n'existant plus, il fallut bien congédier les comédiens; mais la généreuse princesse prit soin de les établir ailleurs, et les recommanda à cet effet au duc de Gotha, qui prit la troupe à sa solde avec beaucoup d'empressement, et à des conditions assez favorables.

C'est ainsi qu'après un séjour d'environ trois

ans, pendant lequel nous avions joui d'un calme parfait, nous quittâmes Weimar, le cœur pénétré de reconnaissance pour la princesse qui nous avait fait tant de bien, et que son esprit élevé, son excellent cœur faisaient aimer, honorer et admirer, non seulement de ses sujets, mais encore de tous ceux qui avaient le bonheur de la connaître en particulier.

CHAPITRE V.

Nous sommes bien reçus à Gotha. — Ariadne. — Tischrucken (1). — *Franc-maçonnerie.*

A Gotha, Seyler et sa troupe furent reçus avec beaucoup de bienveillance par la cour, dont le public suivit l'exemple. Comme nous trouvâmes dans le château de Gotha, ainsi que précédemment à Weimar, un théâtre disposé avec beaucoup de goût et muni de toutes les machines nécessaires, en peu de jours nous fûmes prêts. Nos représentations commencèrent la semaine même de notre

(1) Espèce de pique-nique.

arrivée et eurent le succès le plus complet. Grossmann, qui depuis quelque temps était avec moi, nous avait accompagnés à Gotha. Différens revers l'avaient privé de ses moyens de subsistance, et ayant eu depuis long-temps de l'inclination pour l'état d'acteur, il résolut de s'y appliquer sérieusement : il débuta, réussit et fut engagé. Gotha est un endroit fort agréable, et qui l'emporte sur beaucoup d'autres par la complaisance et l'hospitalité de ses habitans. Comme chacun d'eux se fait une loi d'accueillir avec amitié les savans, les artistes et tous les individus de quelque distinction, tous ceux de nous qui se présentèrent, se trouvèrent bientôt dans les familles les plus marquantes, comme s'ils en étaient membres. Aussi en peu de temps j'eus fait de nombreuses connaissances. Comme toutes se distinguaient par leur esprit et leur bon cœur, je n'eus pas de choix à faire pour leur donner mon amitié. La cour eut pour moi et pour ma famille les bontés les plus touchantes. Ma fille avait continué à cultiver sa voix sous la fameuse cantatrice Mlle Hattasch, sœur de George Benda, compositeur et directeur de la chapelle, et à se perfectionner sur le clavecin, sous l'habile musicien de la chambre

Reinhard. Elle fit preuve de ses talens dans quelques concerts, gagna bientôt l'affection particulière de la duchesse et de la princesse Louise, sœur du duc, et devint bientôt sa compagne et sa favorite.

La famille ducale, à moins que des solennités extraordinaires n'exigeassent l'observation de l'étiquette, montrait dans ses relations toute la simplicité de la vie privée. Ma femme, ma fille et moi, nous eûmes assez souvent l'honneur d'être appelés le matin auprès de la duchesse. Là, par ses ordres, on nous servait à déjeuner, ou bien quelquefois cette dame aimable nous faisait présent de fleurs, de fruits, de quelque ajustement ou d'autres objets utiles.

Si le duc paraissait dans de pareilles occasions, il avait la bonté de se montrer comme père de famille, et de nous dispenser de toutes les preuves cérémonieuses de respect dues à sa dignité. Il s'entretenait avec son épouse, jouait avec ses enfans, me parlait du théâtre, et engageait aussi quelquefois ma fille à chanter ou à jouer une sonate. Je me réjouissais vivement, dans de pareilles occasions, de voir des princes qui savent véritablement jouir de la vie par leur abandon et leur affabilité,

et qui se procurent ainsi des plaisirs inconnus à la plupart des grands.

Peu de temps après mon arrivée à Gotha, j'avais donné à mon nouvel ami Benda mon mélodrame d'*Ariadne dans l'île de Naxos*. Il donna son approbation à cet ouvrage, et comme Schweitzer n'en avait pas achevé la musique, ainsi qu'il en avait eu le projet, Benda s'offrit pour la composer. La cour s'intéressa beaucoup à ce nouveau genre de drame. La princesse Louise, à qui j'eus la permission de le lire, offrit de subvenir aux frais de l'habillement, en ajoutant qu'elle voulait qu'il fût complet et magnifique. Le duc, qui à un goût distingué unissait une connaissance étendue des antiquités, choisit le costume convenable. La duchesse se chargea de faire imprimer le manuscrit et me fit présent de l'édition; enfin les décorations furent faites sous ma direction, par ordre et aux frais du duc. Aussi, bientôt ce drame fut représenté de la manière la plus brillante et la plus flatteuse pour Benda, pour Charlotte et pour moi.

Les habitans de Gotha sont, comme je l'ai déjà dit, extrêmement sociables et hospitaliers. Ils savent se procurer des plaisirs de bon goût et sans de grandes dépenses.

Parmi les fêtes particulières qui me plaisaient, et qui ont lieu dans les cercles bourgeois, il en est une qui mérite d'être remarquée; c'est celle qu'on appelle *Tischrucken* (mettre la table en mouvement) (1). Si quelqu'un change de logement, ses amis s'entendent pour organiser un festin dans sa nouvelle demeure, sans la coopération du maître de la maison. On choisit un nombre de mets égal à celui des personnes qui prennent part au pique-nique, et alors on tire au sort qui s'occupera de tel ou tel plat. Celui à qui le soin du ménage tombe en partage, doit procurer tout ce qu'il faut pour servir, l'appareil de la table, les verres, etc. Tous ces préparatifs faits, les membres du cercle amical se font annoncer auprès de celui qui est récemment déménagé, pour le jour qu'on a fixé. On met la table, chacun envoie son plat et quelques bouteilles de vin, et le repas est tellement abondant, que les jours suivans le maître de la maison n'a aucuns frais à faire pour sa nourriture.

---

(1) C'est ce qu'on appelle en France *pendre la crémaillère*, avec cette différence que le maître de la maison régale ses amis et n'en est pas régalé. (*Note du traducteur.*)

Pendant le séjour que nous avions fait autrefois à Hanovre, quelques membres de notre troupe, qui étaient francs-maçons, voyant que dans cette ville il n'y avait pas de loge reconnue de leur système, avaient, secondés par le chirurgien de la cour, nommé Lampé, et par quelques autres confrères de la maçonnerie reconnus dignes, institué ce qu'on appelle une loge angulaire, qui était présidée par Eckhof. Cette institution avait été continuée à Weimar, où il n'y avait pas encore de loge de notre système à cette époque. Nous commençâmes donc aussi nos travaux à Gotha, sous la direction du gouverneur des pages, M. Dumpf, ancien maçon, et rempli de mérite. Conduits par lui, nous pouvions travailler beaucoup plus régulièrement qu'auparavant, et nous célébrâmes publiquement la fête de Saint-Jean, dans une auberge dite *au More*. Le bruit de cette solennité maçonnique se répandit le jour même à la cour et dans la ville, et bientôt plusieurs personnes vinrent se faire reconnaître comme maçons. De ce nombre étaient les chambellans de Ziegler et de Goblenz, qui sollicitèrent leur admission. La loge devenant plus nombreuse de jour en jour, on convint enfin de la con-

solider dans cette ville, et de solliciter sa constitution régulière auprès de qui de droit. La permission fut accordée sans difficulté, tous les membres ayant les meilleures attestations en leur faveur, et nous eûmes l'honneur de voir le duc lui-même, son frère le prince Auguste, le grand-écuyer de Hardenberg, le colonel de Hellmond et plusieurs grands seigneurs de la cour, s'affilier à notre loge; elle obtint par-là un éclat particulier, et bientôt cet établissement respectable, secouru puissamment par notre protecteur auguste, devint un des plus considérés de l'Allemagne.

CHAPITRE VI.

Leipsick. — Cabale contre Seyler. — Entretien avec le professeur Basedow.

Suivant les conditions de la cour avec Seyler, celui-ci avait la permission d'aller, pendant la foire, à Leipsick, pour donner des représentations à son bénéfice. Nous nous rendîmes donc pour la première fois dans cette ville durant l'automne, et, trouvant le théâtre ordinaire déjà occupé par la société de Dobbelin,

nous ouvrîmes le nôtre dans une grande baraque construite depuis quelque temps par le directeur de théâtre Wasser, devant la porte de Grimm. Nous donnâmes, pour notre première représentation, la tragédie de *Richard III*, par Weisse.

Quelques uns des amis de Dobbelin, parmi lesquels se trouvaient peut-être aussi des créanciers, craignant que nous ne diminuassions la recette par nos représentations, avaient résolu de porter à Seyler un coup mortel qui l'obligerait de se remettre aussitôt en route pour retourner à Gotha. Conformément à ce plan, avant l'ouverture du théâtre, ils avaient détaché quelques bancs de la galerie, et les avaient disposés de manière, qu'assez fortement secoués, ils devaient faire du bruit, et même s'écrouler en partie. Le coup réussit. On cria : La baraque s'écroule! et on s'éloigna précipitamment. Les spectateurs, effrayés de ce cri et du fracas des bancs, suivirent sans plus de réflexion ce mouvement dans le plus grand désordre, et au risque même d'être écrasés ; plusieurs, dans leur angoisse, se précipitèrent des loges dans le parterre pour trouver une issue plus prochaine. Les acteurs mêmes quittèrent le théâtre et coururent en

plein air; Eckhof seul conserva assez de contenance pour rester à sa place et tâcher de rassurer le petit nombre de spectateurs qui étaient encore présens. Quelques uns des plus courageux osèrent enfin monter à la galerie pour examiner la chose de près, et découvrirent la cause de ce désordre. On reconnut qu'il n'y avait rien à craindre, les acteurs reparurent sur la scène, et plusieurs de ceux qui s'étaient enfuis retournèrent à leur poste; le spectacle recommença de nouveau, et fut terminé sans être interrompu. Le lendemain les magistrats envoyèrent des architectes pour examiner l'état de la salle, mais on n'aperçut rien qui menaçât ruine; le public en fut averti, et nos représentations continuèrent. Il est vrai que ces perturbateurs jaloux firent quelque temps après une nouvelle tentative pour rebuter les spectateurs, et crièrent au feu, en jetant quelques haillons enflammés du haut de la galerie. On en fut d'abord effrayé; mais le désordre fut moins général que la première fois : on ne vit pas de danger, et on reconnut bientôt que tout cela n'était qu'une illusion puérile; et le projet d'éloigner Seyler fut renversé à jamais.

Leipsick fut à cette époque un séjour extrê-

mement agréable pour moi. Je fus accueilli par nos anciens amis avec tout l'empressement possible; plusieurs nouveaux amis s'associèrent à ceux-là (1), et tous se réunirent pour me donner des preuves réelles de leur affection. Je fus surtout charmé de faire la connaissance du célèbre poète Göckingk, directeur de la chancellerie, depuis premier conseiller intime des finances du roi de Prusse, et celle du professeur Goldhagen de Halle, dans la suite premier conseiller des mines. Tous deux étaient alors à Leipsick, et logeaient dans la même maison que moi. Un jour je rencontrai le professeur Basedow chez un libraire; je lui témoignai ma joie de le trouver là d'une manière si inattendue.

B. (paraissant ne pas me connaître). Votre serviteur.

Moi (un peu embarrassé par ce froid compliment). Pardonnez-moi, monsieur; il y a quelques années que j'eus l'honneur de vous être présenté par le fameux poète Michaelis.

---

(1) Les auteurs de Blankenbourg, et Schink, le savant Kreichauf, le graveur Thönert, les marchands Hezer et O Feral, Huhn, jeune homme de la Courlande, et Levison, étudiant danois.

B. Ah! par lui? Probablement à Dessau.

Moi. Non, monsieur, mais dans une des maisons situées sur l'Elbe, près d'Altona, où monsieur le professeur s'amusait à jouer aux quilles.

B. Il est possible; mais je ne me ressouviens plus de vous, monsieur. Votre nom?

Moi. Brandes.

B. (en feuilletant quelques livres). Qu'est-ce que c'est? (Peut-être ne voulait-il parler que de quelques livres du libraire). Il est bien vrai qu'on devient connu partout.

Cauter (c'est ainsi que s'appelait le libraire; à voix basse). Vous le méconnaissez bien, monsieur. C'est l'acteur et l'auteur connu dont, sans doute, vous aurez lu les ouvrages dramatiques.

B. (en feuilletant les livres d'un air immobile). Je n'ai pas de temps pour me livrer à une semblable lecture.

Cette conduite humiliante me fâcha. Cependant pour me tirer d'affaire avec tant soit peu d'honneur, je m'adressai au libraire, parlai des ouvrages nouvellement parus, de leurs auteurs, dirigeai entre autres choses le discours sur le savant Wolke, et fis connaître, à cette occasion, qu'il était de mes amis.

B. (écoutant). Wolke, votre ami?

Moi. Oui, je l'estime particulièrement; il y a quelques années que j'eus le bonheur de faire sa connaissance ici à Leipsick.

Ensuite je parlai avec chaleur de ses connaissances étendues, de son caractère, etc.

B. Vous dites vrai; Wolke a bien du mérite.

Moi (avec quelque emphase). Et avec tout son mérite, il est sans présomption. (Après une petite pause, pendant laquelle B. feuillette les livres). Oserais-je vous prier, M. le professeur, de me rappeler au souvenir de cet homme respectable?

B. Très volontiers. Votre nom?

(Cauter me regarde et hausse les épaules).

Moi. Brandes. Je suis membre de la société de Seyler.

B. Eh bien! je vais noter ce nom... là. (Il tire des tablettes, et écrit en répétant mot à mot mon nom et mon caractère.)

Pour ne pas m'exposer à plus d'humiliation, je saluai M. Cauter, et, m'inclinant profondément, je me recommandai au souvenir bienveillant de M. le professeur, qui écrivait encore.

CHAPITRE VII.

Gotha. — Histoire du conseiller Raspé.

La foire terminée, nous retournâmes à Gotha. Benda avait achevé, pendant cet intervalle, la musique d'*Ariadne*. Ce mélodrame parut enfin quelques semaines après notre retour, et fut très souvent représenté depuis. Vers cette époque-là, le conseiller Raspé, de Cassel, connu par ses disgrâces, et mort à Londres, il y a quelques années, se trouvait aussi à Gotha. Il avait eu à Cassel l'inspection du cabinet des médailles et des objets d'arts; et, par ordre du landgrave, il se rendait alors en Italie, pour étendre ses connaissances dans la science des antiquités, et pour recueillir en même temps divers morceaux dont le cabinet manquait. Cet homme s'étant adressé de préférence à moi, et m'étant déjà connu par quelques uns de ses ouvrages minéralogiques et dramatiques, comme savant et comme poète, je le reçus non seulement avec des égards particuliers, mais j'annonçai même son arrivée à la cour, et lui procurai en même

temps la permission de se présenter devant le frère du duc, qui était tout récemment de retour d'Italie, et de plus connaisseur habile des objets d'arts et des antiquités. Il fut non seulement reçu d'une manière très gracieuse, mais même dans la suite on l'honora de quelques commissions pour l'Italie.

Raspé était, dans la conversation, très enjoué et très divertissant; mais quelquefois, à la disposition la plus gaie, succédait en lui une profonde mélancolie, et souvent à la vue du portrait de sa femme, qu'il portait sur lui, il ne pouvait retenir ses larmes. Il l'avait laissée à Berlin, auprès de ses parens; sa séparation de cet objet aimé, et le pressentiment secret de ne jamais le revoir, étaient, à ce qu'il disait, la cause du changement subit qu'on remarquait dans son humeur.

Dans ses momens de confiance, il me montra quelquefois des médailles et des pierres précieuses qui se trouvaient en double dans le cabinet du landgrave, et qu'on l'avait chargé, disait-il, de changer contre d'autres qui manquaient à cet établissement. Je lui conseillai de les offrir au duc, qui était connaisseur, et qui avait une collection considérable de choses précieuses dans ce genre; mais il s'y refusa,

en prétextant qu'en Italie il espérait faire ce troc avec plus d'avantage et plus à son gré. Au moment où je m'y attendais le moins, je connus le motif de sa fréquente mélancolie. Un soir, il arriva très tard chez moi et m'avertit, d'un air égaré, que le landgrave lui avait envoyé l'ordre d'accélérer son voyage, et qu'en conséquence il partirait dès le lendemain, à la pointe du jour. Bientôt il prit congé de moi, m'embrassa avec attendrissement, et se hâta de sortir. Le lendemain, je reçus encore un billet qu'il m'avait laissé, et dans lequel il m'apprenait son départ, en ajoutant qu'il était très malheureux; mais que malgré tout ce qu'on lui imputait, et ce qui l'accablait si douloureusement, il n'était néanmoins pas entièrement indigne de mon estime et de mon amitié. Tout cela était encore une énigme pour moi; mais le jour même j'en obtins la solution. On m'apporta la gazette, et je lus le signalement de ce Raspé. Il était accusé d'avoir porté atteinte au cabinet des médailles qui était confié à son inspection. On conçoit que je fus frappé de cette annonce, et en même temps assez embarrassé de ce qu'il avait été tous les jours chez moi, et de ce qu'en outre il avait été présenté à la

cour par mon entremise. Mes camarades se moquèrent de moi et m'adressèrent, à ce sujet, maintes plaisanteries mortifiantes; mais la cour et le public furent assez raisonnables pour ne pas m'en faire le moindre reproche.

Bientôt après j'eus à Leipsick des renseignemens exacts sur toute cette histoire, par un de ses amis qui avait été quelque temps son compagnon de voyage. Suivant son rapport, Raspé avait de tout temps montré plus de disposition pour l'étude de la minéralogie et des antiquités que pour l'économie. Ses dettes, qui s'accumulaient de jour en jour, et son crédit totalement perdu, lui suggérèrent enfin l'idée funeste d'enlever, du cabinet qu'on lui avait confié, un certain nombre de médailles et d'autres objets précieux, et d'en engager une partie, avec l'intention de les dégager peu à peu quand ses émolumens se seraient améliorés, comme il pouvait l'espérer, et qu'il se serait soumis à une économie plus rigoureuse. Malheureusement une personne des plus considérables de la cour conçut de l'amour pour sa femme; mais, comme elle avait trop de vertu pour être séduite par les moyens ordinaires, on forma le projet d'éloigner le mari pour quelque temps, et de s'assurer alors,

pendant son absence, la possession de sa charmante moitié; c'est pour cette raison que le voyage d'Italie fut décidé. Ce projet parut très agréable à M. Raspé, parce qu'il lui offrait l'occasion d'acquitter peu à peu ses dettes, au moyen de la somme considérable qu'on lui avait assignée pour faire son voyage. Peu de temps avant son départ, il découvrit les vues infâmes de son rival; il prit aussitôt son parti, dissimula ses soupçons, parut fort affligé de se séparer de sa femme, prévint ainsi les inquiétudes de son rival; et, après avoir pris congé de la cour, il partit sans aucune escorte; mais dans le prochain village il trouva sa femme, comme ils en étaient convenus, et l'enleva pour ainsi dire. Ainsi que je l'ai rapporté, il la conduisit à Berlin, et la mit en sûreté auprès de ses parens. Comme il ne savait pas quelles suites cette démarche pouvait avoir pour lui, il ne put ni payer ses dettes ni dégager les médailles. Pour le même motif, il n'avait pas non plus remis dans le cabinet les bijoux qu'il avait encore entre les mains.

On crut pendant quelque temps que cette Pénélope, apparemment abandonnée, se trouvait comme de coutume auprès d'une de ses amies à la campagne; mais enfin on découvrit

la ruse que Raspé avait employée. L'amant trompé, voyant ses projets détruits, n'aspira naturellement qu'à la vengeance, et les ennemis de Raspé, charmés de trouver une pareille occasion, firent tous leurs efforts pour le perdre. On disait hautement tout le mal imaginable de lui; entre autres choses, on parlait de sa dissipation et des sources illicites où il pourrait avoir puisé. Par là on éveilla l'attention du prince, et on lui inspira la pensée que Raspé pourrait fort bien avoir porté atteinte au cabinet même. On fit en conséquence une recherche exacte; on découvrit des lacunes considérables; et, sans autre information, son signalement et l'ordre de l'arrêter furent envoyés à toutes les autorités. Il en fut heureusement averti à temps par un de ses amis.

A l'aide d'un déguisement, il se sauva avec assez de bonheur; seulement, en traversant le Harzgebirge, il courut un grand danger: il s'était rendu chez un de ses anciens amis, qu'il avait connu à l'université, et qui, selon son attente, l'accueillit avec amitié. Cet ami remplissait les fonctions de bailli. Pendant qu'ils étaient à table, on remit au magistrat des lettres, parmi lesquelles se trouvait le si-

gnalement de Raspé. Le bailli, frappé de la teneur de ce signalement, fit éloigner ses gens, montra à son ami la lettre qu'il venait de recevoir, et lui annonça qu'il était de son devoir de l'arrêter. Le pauvre fugitif, effrayé, et qui à son arrivée avait raconté une espèce de roman pour expliquer son voyage et son singulier costume, révéla à son ami sa véritable histoire, sans aucune réserve, et lui demanda ensuite instamment de se montrer indulgent à son égard. Pendant ce récit, le bailli ouvrit une fenêtre, sur laquelle il fixa ses regards de manière à éveiller l'attention de Raspé sur sa démarche; et dès que ce dernier eut achevé son récit, il s'éloigna en disant qu'il ne pouvait lui refuser sa compassion, mais que cependant il était forcé de remplir son devoir, ne voulant pas s'exposer lui-même à la rigueur des lois. Ensuite il jeta encore un regard sur la fenêtre qui était ouverte, et s'éloigna en disant qu'il allait faire les préparatifs les plus prompts pour son départ. Raspé comprit son généreux ami. La chambre était au rez-de-chaussée, les fenêtres donnaient sur le jardin, personne n'était présent; son parti fut bientôt pris, il sauta, franchit une muraille, et échappa heureusement. Quelque temps après

il arriva en Hollande, s'embarqua pour l'Angleterre, et trouva enfin à Londres un asile et des moyens de subsistance. (1)

CHAPITRE VIII.

Compositions littéraires. — Leipsick. — Gotha. — Altenbourg. — Séparation de la troupe de Seyler.

PENDANT mon séjour à Gotha, j'employai mes heures de loisir à écrire ma pièce intitulée : *Les Médicis*. La femme d'un conseiller intime, Mme de Lichtenstein, qui unissait un goût pur à des connaissances étendues, ainsi que mes amis Engel et Benda, eurent la complaisance de me communiquer leurs observations critiques sur cette pièce. Ainsi améliorée, elle fut, d'après leurs conseils, insérée dans le second volume de mes ouvrages dramatiques, qui fut imprimé peu de temps après.

(1) Je ne puis répondre que ce récit s'accorde dans tous les détails avec la vérité la plus exacte. Celui qui me l'a raconté était ami de Raspé ; et qui ne cherche pas à parler avec ménagement de ses amis?

A la fin de l'hiver, Seyler retourna avec sa troupe à Leipsick, pour y passer le temps de la foire; c'est là qu'il reçut de la cour de Dresde la proposition d'un engagement très avantageux qu'il résolut d'accepter. Après que les stipulations précises eurent été concertées et souscrites, il rompit, à notre retour, le contrat qu'il avait fait avec la cour de Gotha. Le duc, qui se vit avec peine privé de spectacle, résolut enfin de créer un théâtre à ses frais; et, pour arriver à ce but, il fit inviter les premiers acteurs de la troupe à y prendre des engagemens, dès que le temps qu'ils devaient à Seyler serait expiré; à cette condition toutefois qu'ils ne pourraient s'attendre qu'aux trois quarts des appointemens dont ils avaient joui jusqu'à présent; mais en revanche, dans le cas où le théâtre serait fermé, ils pouvaient compter, avec certitude, sur la moitié des mêmes émolumens, à titre de pension viagère. Eckhof et plusieurs acteurs acceptèrent cette proposition. Seyler, que cette résolution mit dans un grand embarras, fit son possible pour conserver au moins une partie de la troupe sous sa direction, en leur promettant d'augmenter considérablement leur salaire. Mon ami Eugel, qui travaillait par-

ticulièrement pour son intérêt, me donna le conseil de m'associer à cette dernière partie, et Seyler me faisant d'ailleurs espérer des avantages considérables, je me laissai enfin persuader. Le directeur associa peu à peu, à notre petite troupe, plusieurs artistes des autres théâtres, et de cette manière nous formâmes à la fin un tout assez complet.

Vers l'automne, la cour se rendit à Altenbourg, où l'on tenait les assises, et la troupe entière l'y suivit. Le duc et son épouse furent toujours aussi gracieux pour les acteurs qui avaient renoncé à l'engagement qu'on leur proposait au théâtre de la cour; et, loin de leur laisser voir les moindres mécontentemens, ils les honorèrent au contraire, jusqu'au dernier moment, de leur présence et de leurs bienfaits. Bien souvent je me repentis intérieurement de n'avoir pas accepté les propositions d'un prince qui m'avait toujours traité avec tant de bonté; mais, à mon regret, le pas était fait, et il m'était impossible de revenir sur cette démarche. Un mois après on termina les assises; la famille ducale retourna à Gotha, suivie des acteurs du nouveau théâtre de la cour, dont Eckhof avait été nommé directeur; et Seyler conduisit à Leipsick ceux

qu'il avait conservés, ainsi que les artistes qu'il avait engagés récemment.

CHAPITRE IX.

Leipsick. — Dresde. — Théâtre particulier. — Théâtre ambulant du faubourg. — Franc-maçonnerie.

L'occupation principale de Seyler à Leipsick fut de compléter de plus en plus sa troupe, et d'enrichir le répertoire du plus grand nombre possible de pièces nouvelles, afin de pouvoir paraître convenablement à Dresde. Quelques semaines après, secondé par les efforts des acteurs, il fut en état de commencer, et partit avec la troupe, dès que la foire fut terminée, pour le lieu principal de sa destination, où l'on attendait notre arrivée avec impatience.

A Dresde, l'électeur chargea l'intendant des menus plaisirs, M. le baron de König, de la direction supérieure du théâtre allemand. Il devait désormais, à la place de Seyler, choisir, selon le goût de la cour, les pièces que l'on représenterait; le goût de la

cour se chargea aussi en partie de la distribution des rôles. Nos représentations eurent lieu sur un théâtre peu éloigné du château, et où, pour varier les plaisirs, on donnait aussi quelquefois des opéra-buffa; ils obtinrent beaucoup d'applaudissemens. Quelques jours après notre arrivée, la troupe fut présentée à l'électrice douairière de Saxe, et nous reçûmes la permission de lui baiser la main.

Dans la suite, nous obtînmes aussi la permission de baiser la main de l'électeur lui-même et de son épouse, dans de certains jours de fêtes, au moment où ils sortaient de la chapelle. Le premier traversait ordinairement très vite les rangs de ceux qui lui étaient présentés, et leur donnait ses mains à baiser, sans faire une attention particulière à qui que ce soit; mais, au contraire, l'électrice qui le suivait parlait toujours, pendant quelques momens et avec infiniment de bonté, aux personnes qui s'approchaient d'elle. Il en était de même du duc Charles de Courlande et de son épouse, dans les appartemens de laquelle j'observai aussi peu la stricte étiquette d'autrefois que chez l'électrice douairière.

A Dresde, on aime beaucoup le plaisir,

mais surtout celui du spectacle. Comme depuis un temps considérable on n'y avait pas eu de troupe allemande un peu importante, quelques jeunes gens de différentes conditions, mais à leur aise, se réunirent et érigèrent entre eux un théâtre particulier, qui parvint en peu de temps à un assez haut degré de perfection, sous la direction du secrétaire du cabinet Zschiedrich, homme de goût, qui unissait à des connaissances profondes des talens très distingués. Ce théâtre se soutenait depuis quatre ans, grâce à une administration solide, comme aussi à l'association et aux contributions volontaires de plusieurs personnes estimables de la cour et de la ville.

Une troupe de comédiens ambulans s'était aussi établie à cette époque dans une brasserie de la Friederich-stadt, et y donnait des pièces inprovisées. Les spectateurs, qu'on laissait entrer pour un prix très modique, avaient en même temps la facilité de pouvoir se faire servir une cruche de bière, s'ils avaient soif, et même, si cela leur convenait, de fumer une pipe de tabac. (1)

La loge de francs-maçons, établie à Dresde,

---

(1) Peut-être ne sera-t-il pas désagréable pour quel-

que selon mon devoir je visitai plusieurs fois, se distinguait par-dessus beaucoup d'autres, par la diligence, l'ordre, l'harmonie et par

---

ques uns de mes lecteurs, qui sont amateurs de spectacle, que je leur cite une anecdote assez comique de cette troupe singulière :

Dans une pièce à laquelle j'assistais comme spectateur invité, le héros de la pièce devait perdre la tête en punition du crime de haute-trahison, dont il s'était rendu coupable envers son prince; l'échafaud fut dressé, et le condamné arriva conduit en procession : lorsqu'il monta sur l'échafaud, il se tourna vers les spectateurs, tint un discours extrêmement touchant, et, après l'avoir achevé, mit sa tête avec beaucoup de courage sur le bloc; l'Arlequin, auquel on avait donné la charge de bourreau, s'approcha la hache levée pour porter le coup. « Pardon! » crièrent quelques spectateurs en jetant leurs mouchoirs sur la scène; et alors tout le monde cria : « Pardon! — Ah! c'est une autre affaire! répondit le bourreau, si ces messieurs le veulent ainsi.... Tu l'as entendu! traître, on te fait grâce. Va-t'en, et fais tes remercîmens. » Le condamné se leva, adressa au public l'expression de sa reconnaissance, et fut accablé de coups de bâton par l'Arlequin-bourreau, parce qu'il commençait à balbutier au milieu de son discours. L'Arlequin annonça la même pièce pour le lendemain, en ajoutant qu'il priait le public de ne plus demander grâce, parce que la véritable décapitation était un chef-d'œuvre, qui obtiendra itsûrement l'approbation générale.

la bienfaisance. Parmi les membres de l'ordre, se trouvait aussi le duc de Courlande et d'autres personnages d'un rang élevé, qui remplissaient avec beaucoup d'exactitude leurs devoirs de maçons. La maison d'éducation que la loge institua pour les orphelins et pour d'autres pauvres enfans, lui fait beaucoup d'honneur, tant à cause des maîtres habiles qui y sont employés, que par l'ordre et par la propreté qui y règnent, et qui lui assurent un rang distingué parmi les établissemens de ce genre. Comme on y reçoit aussi en pension, moyennant un prix très modique, les enfans des personnes qui sont à leur aise, je ne balançai pas un seul moment à y placer mon fils pour quelque temps.

CHAPITRE X.

Querelles avec Seyler. — Quelles en sont les suites inattendues. — Leipsick. — Dresde. — Compositions littéraires. — Visite dans ma ville paternelle.

Ma fille, qui devenait grande, fut désormais employée plus souvent qu'autrefois dans

les comédies et dans les petits opéra; mais comme elle ne recevait pas encore d'appointemens, et qu'en en paraissant sur la scène, elle m'occasionnait des dépenses extraordinaires, tant pour ses costumes que pour sa parure, je rappelai à Seyler la promesse qu'il m'avait faite à Gotha d'augmenter mes émolumens; mais il refusa de la réaliser actuellement, sous différens prétextes. Comme la bonne harmonie qui existait entre nous était tous les jours troublée par la mésintelligence qui existait entre sa femme et la mienne, et que, précisément à cette époque, je reçus différentes propositions d'engagement pour Munster, de la part du directeur du théâtre de cette ville, M....., lieutenant de Rothmann; pour Francfort-sur-le-Mein, de la part du conseiller aulique, M. Tabor; et pour Hambourg, de la part de Schroeder, je résolus de rompre mon engagement avec Seyler, et d'accepter celui qui m'était proposé par Schroeder, parce qu'il me paraissait plus avantageux que tous les autres. Le public fut bientôt instruit de cette détermination, et chacun s'accorda pour terminer ce différend à l'amiable. L'électrice régnante eut la grâce d'exprimer personnellement à ma femme, dans

les termes les plus flatteurs, son désir et celui de la cour de nous conserver plus long-temps à Dresde. L'électrice douairière m'en dit autant. Enfin plusieurs membres de la noblesse (à la tête desquels se trouvait M. le baron de Raknitz), et plusieurs personnes distinguées de la bourgeoisie, firent circuler une souscription pour me dédommager de l'augmentation d'appointemens que Seyler m'avait refusée. On me remit dès le lendemain une somme de quarante-deux ducats, avec un billet anonyme qui contenait la promesse d'employer tous les moyens possibles de nous tirer d'embarras. Il me fallut enfin prêter l'oreille à tant de séductions et de démarches bienveillantes, pour ne pas me montrer ingrat et malhonnête. Je me rendis donc chez Seyler, pour lui dire que je n'exigeais plus, pour l'année courante, l'augmentation demandée, et je retirai ma démission. La souscription ouverte par le premier conseiller des finances, M. Muldner, qui était à la tête de mes bienfaiteurs et de mes amis, eut de si bons résultats, qu'en peu de temps elle monta à une somme considérable. La majorité des souscripteurs décida que l'on devait consacrer cet argent à faire retracer les traits de ma femme.

Par suite de cette résolution, le peintre Graf fut chargé de la peindre dans la situation la plus intéressante du rôle d'Ariadne. Le tableau, en grandeur naturelle, réussit parfaitement, fut placé dans un cadre élégant, et le jour de l'an, l'artiste l'offrit à ma femme, au nom du public de Dresde.

Au commencement du printemps, la cour se rendit à Pilnitz, et les acteurs partirent pour la foire de Leipsick. Là, j'ajoutai encore au cercle de mes amis, le marchand d'estampes Rost, le poète Jemger, le pharmacien Gallisch, le professeur Schocher, Hochlaufer, Breitkopf, Kunath, et le marchand pelletier Froisch. Seyler fit une acquisition très recommandable dans la personne d'Opitz, jeune homme rempli de talens, qui avait étudié jusqu'à présent à Leipsick, mais qui maintenant voulait se vouer au théâtre.

Seyler désirait de conserver dans son entier une troupe aussi parfaite que l'était la sienne, et qui consistait presque entièrement en véritables artistes. Pour y parvenir, il proposa, pendant notre séjour à Leipsick, de créer un fond de pension pour le soutien viager des acteurs émérites. Ce plan fut approuvé par tous les membres de la société. Seyler, de son côté,

accorda chaque année deux représentations à bénéfice, pour améliorer cet établissement, et, dans la même intention, chaque acteur, suivant ses moyens, se soumit chaque semaine à une retenue sur ses appointemens. La première représentation à bénéfice eut lieu immédiatement après cette résolution prise. Grossmann composa pour cette occasion un discours de circonstance adressé aux spectateurs. Ce discours fut prononcé avec autant de grâce que de chaleur par ma fille, qui haranguait pour la première fois le public, et fut couverte d'applaudissemens. (1)

La foire terminée, nous retournâmes à Dresde. Mais comme, pendant l'été, la cour reste rarement dans cette ville, et que la partie la plus distinguée du public va également goûter les plaisirs de la campagne, Seyler, par spéculation, établit son théâtre dans une grande baraque, près des bains de Link, en dehors de la porte Noire, espérant attirer par là les baigneurs et les personnes qui se promenaient. Ce séjour champêtre me fut

(1) Cette institution utile ne fut malheureusement pas de longue durée. On en trouvera les motifs dans la suite de cet ouvrage.

particulièrement agréable, en ce qu'il favorisait mes travaux dramatiques. Indépendamment de quelques pièces que je prêtai, lorsqu'elles furent achevées, à quelques lecteurs curieux, et que je ne conservai pas, je composai dans cet endroit la comédie qui a pour titre : *La Célébration des noces, ou la Belle-Mère*, qui fut représentée l'hiver suivant à Dresde, ainsi que mon drame des *Médicis*, et obtint l'approbation du public. (1)

Voyant à cette époque que plusieurs de mes rôles avaient été confiés à de nouveaux arrivés, et que l'on pouvait jouer beaucoup de pièces sans moi, je résolus, après en avoir demandé la permission au directeur, de faire un voyage de quelques semaines dans ma ville natale.

La joie de ma bonne mère à mon aspect ne saurait être exprimée, car elle avait déjà perdu tout espoir de me revoir jamais. Aussi remercia-t-elle Dieu avec ferveur de ce bonheur inattendu. Je ne retrouvai plus ma tante,

---

(1) *La Célébration des noces* fut représentée, à Berlin, sous le titre : *Est-ce un homme ou une fille?* titre que mon ami Eugel lui avait donné fort à propos. Les Médicis furent aussi heureux.

et je sentis d'autant plus vivement sa perte, qu'elle avait témoigné quelque attachement pour moi dans les derniers jours de sa vie, et que je ne pouvais plus ni me convaincre du changement opéré dans ses sentimens, ni l'en remercier, en l'assurant que mon amour pour elle était toujours le même. Après sa mort, ma mère, déjà avancée en âge, ne pouvant plus travailler, fut assez heureuse pour obtenir, à la recommandation d'un de ses protecteurs, une place dans le couvent Saint-Pierre, où elle espérait finir ses jours en repos.

Cependant le terme de ma permission approchait, et il fallait songer à partir au bout de quelques semaines. Je consolai ma mère et mes amis, en leur promettant de revenir les voir le plus tôt possible avec ma femme et mes enfans.

CHAPITRE XI.

Dresde. — Leipsick. — Dresde. — Rencontre avec Lessing. — Engagement de Seyler à Manheim. — Nouvelle direction du théâtre. — Dresde. — Leipsick.

A mon arrivée à Dresde, j'eus le plaisir inattendu de retrouver mon ami Eugel. Bientôt après arrivèrent aussi Moses, Mendelsohn et le célèbre auteur Meissner. Le premier désira voir une représentation du mélodrame d'*Ariadne.* La pièce ainsi que le jeu de Charlotte obtinrent l'approbation du célèbre philosophe, et nous procurèrent l'assurance précieuse de son estime et de son amitié.

Comme la cour et une grande partie du public préféraient de véritables comédies à des drames sérieux, j'essayai, dans mes heures de loisir, d'arranger quelques pièces comiques des poètes français qui pourraient être représentées sur notre théâtre. La première comédie que je terminai fut *le Médecin malgré lui*, de Molière. Seyler la fit étudier par les acteurs; mais comme la représentation de cette

pièce n'eut que peu de succès, je renonçai bientôt à la traduction, et j'employai mon temps d'une manière plus utile à composer des ouvrages originaux.

Au commencement de l'automne, nous fermâmes notre théâtre champêtre, et nous retournâmes à Leipsick pour nous y dédommager, pendant le temps de la foire, des minces recettes que nous avions faites pendant l'été. Après un séjour de quatre semaines, nous apprîmes que la cour venait d'arriver à Dresde. Nous fûmes donc obligés de partir au moment où nous étions le plus suivis, et de retourner dans cette résidence pour rouvrir notre théâtre.

Comme ces voyages continuels interrompaient sans cesse l'instruction de ma fille, et nous forçaient même à la négliger, je résolus de la mettre en pension à Dresde. Là, elle reçut une très bonne éducation avec Mlle de Bischofswerder l'aînée, Mlle de Rechter et d'autres jeunes personnes qui entrèrent en même temps qu'elle dans l'institution. Ses maîtres, pour la musique, furent le fameux pianiste, M. Transchel, et sa ci-devant écolière Mlle Anek. Dans la suite, M. Mariottini, chanteur de l'Opéra, lui donna aussi des leçons.

Lessing, qui venait d'achever à cette époque son voyage d'Italie, passa, chemin faisant, par Dresde, et fut très satisfait de me retrouver, ainsi que ma famille, dans une situation aussi heureuse. Comme il ne pouvait s'arrêter ici que peu de temps, nous profitâmes de quelques heures pour causer tranquillement pendant le dîner; et les sujets principaux de notre conversation furent son voyage et l'état actuel du théâtre allemand. Il regrettait beaucoup que la véritable comédie tombât peu à peu en décadence; blâma sévèrement les drames historiques si fort à la mode depuis quelque temps, l'irrégularité, le tapage, les marches, les tournois, les changemens fréquens de décorations, etc., etc., dont ils étaient surchargés. Il se prononça avec malice sur le peu de respect qu'on avait pour la langue et pour les mœurs, dans plusieurs pièces de ce genre. Quant à moi, il me félicita d'être resté fidèle à ma propre manière, et de ne pas m'être laissé entraîner, comme quelques autres poètes, par l'exemple des grands génies qui voulaient à présent donner le ton, aux talens et aux beautés desquels il rendait du reste toute justice. Pendant cette conversation, nous vîmes tout à coup entrer dans la chambre

son frère qui arrivait de Camenz, et qu'il n'avait pas vu depuis quelques années; cette apparition soudaine interrompit notre entretien; je pris congé de mon ami, et, à mon grand regret, je ne l'ai jamais revu depuis.

Dans le cours de cet hiver, Seyler reçut la proposition de s'engager, avec toute sa troupe, à Manheim. Les avantages qu'on offrait lui paraissant plus considérables que ceux dont il jouissait en ce moment, et voyant d'ailleurs qu'on lui refusait à Dresde non seulement l'amélioration qu'il avait demandée, et la somme qui lui était accordée par la cour, mais qu'on exigeait en outre l'admission et le renvoi de plusieurs acteurs, chose à laquelle il lui était impossible de consentir, il rompit son contrat et accepta la proposition qu'on lui avait faite. La cour, qui s'était accoutumée au théâtre allemand, et qui désirait de le conserver, résolut d'ériger un théâtre à ses frais, et jeta les yeux sur moi pour l'organisation et la direction de cet établissement. M. le comte de Marcolini, premier chambellan, me fit des propositions à ce sujet. La confiance dont la cour m'honorait était trop flatteuse; les appointemens de 1300 écus qu'on m'offrait, avec la promesse d'une aug-

mentation de cent écus chaque année, étaient beaucoup trop avantageux pour ne pas me décider à contracter de suite un engagement aussi lucratif. J'acceptai donc à l'instant les offres de la cour, et je demandai mon congé à Seyler. A peine la nouvelle se fut-elle répandue de l'établissement prochain d'un théâtre de la cour, qu'une foule d'acteurs de la Bohême, de la Franconie, et d'autres pays voisins, arrivèrent pour y être admis. Après leur avoir fait subir un examen, je choisis les meilleurs, et engageai quelques commençans qui montraient des dispositions. Dans ce nombre se trouvait Mlle Seyfert, jeune personne pleine de talens, dont je ferai mention dans la suite, et M. Fluk qui, par son génie et son application, devint peu à peu un acteur du premier rang. J'invitai plusieurs artistes célèbres des théâtres étrangers, auxquels on accorda, sur ma proposition, des appointemens considérables; et comme plusieurs membres du théâtre de Seyler prirent aussi des engagemens sous ma direction, la compagnie fut complétée au bout de quelques mois, et atteignit même le degré de perfection que la cour désirait. A la fin de l'hiver, Seyler partit avec son monde pour Leipsick, dans l'intention d'y passer le

temps de la foire. Ensuite il prit le chemin de Manheim, avec les acteurs qui lui restaient et les nouveaux arrivés, tandis que moi je restai à Leipsick, avec le noyau de la future société des comédiens de la cour, attendant l'arrivée de plusieurs acteurs étrangers que j'avais engagés, pour ouvrir convenablement le théâtre confié à ma direction.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Changement inattendu.—Dresde.—Mme Mara et Minna Brandes. — Compositions littéraires. — Brockmann.

A peu près trois semaines après le départ de Seyler, tous mes arrangemens furent terminés; mais, au moment où je voulais mettre en activité la nouvelle troupe, un événement tout-à-fait inattendu vint renverser tous les projets. La guerre avec la Bavière ayant éclaté, la cour de Dresde jugea convenable de diminuer les dépenses qu'elle avait faites jusqu'à présent. La somme destinée pour l'entretien du théâtre allemand lui fut retirée; l'Opéra-buffa italien fut entièrement congédié, et l'on accorda au ci-devant directeur, par l'intervention du comte de Marcolini, un privilége sur le théâtre allemand, pour le dédommager de la perte de son emploi. Cet accident devait être naturellement fort désagréable

pour moi; cependant mon contrat n'en souffrit aucune altération, si ce n'est que je dus changer le titre de directeur du théâtre de la cour, contre celui de régisseur du théâtre de Bondini. Mais comme ce dernier ne connaissait pas beaucoup le théâtre allemand, il remplissait toutes les fonctions de directeur, sous la surveillance du baron de König. Quelques membres que j'avais engagés comme acteurs de la cour, ne furent pas très satisfaits de ce changement; mais, dans l'état des choses, ils durent s'y soumettre, et se contenter de la jouissance des appointemens très considérables qu'on leur avait conservés.

Aussitôt que la foire d'automne fut terminée, je partis pour Dresde avec la troupe sous la direction de Bondini. Ses nouveaux acteurs y eurent beaucoup de succès, et Reineke, qui se distingua comme artiste du premier mérite, devint bientôt le favori du public.

Quelques semaines après notre installation, je vis aussi arriver à Dresde, avec son mari, mon amie, autrefois Mlle Schmeling, et maintenant Mme Mara. Comme j'avais repris ma fille chez moi, depuis que j'avais quitté Seyler, et que je l'avais fait de nouveau paraître sur le théâtre, son maître de musique, M. Trans-

chel, composa quelques variations sur un air de l'opéra du *Déserteur*, afin de rendre plus brillant le début de son écolière en présence de cette grande artiste. Mme Mara entendit la jeune chanteuse, fut ravie de son talent, et, dès ce moment, elle se fit une agréable occupation de lui donner tous les jours quelques leçons de chant. Le poète Meissner changea bientôt après la comédie, *der Liebesteufel* (le Diable d'amour) d'après Legrand, en un petit opéra, sous le titre de *l'Alchimiste*, et le maître de chapelle, M. Schuster, composa la musique, et ajouta au rôle de ma fille, qui désormais fut connue dans le monde musical sous le nom de Minna Brandes, un air très brillant, qu'elle chanta avec le plus grand succès.

Bondini, qui se réjouissait de voir sa troupe enrichie d'un sujet dont le talent était aussi distingué, et qui savait d'ailleurs apprécier ses connaissances en musique, lui fit présent d'un riche médaillon en or, et lui accorda bientôt des appointemens particuliers qu'il porta à 400 écus par an.

Quelque temps après, l'ambassadeur suédois, qui avait annoncé à sa cour que le talent de ma fille donnait les plus grandes es-

pérances, reçut l'ordre de l'engager pour l'opéra de Stockholm, et de lui offrir 400 écus d'appointemens provisoires par an, jusqu'à ce qu'elle se fût perfectionnée dans la langue suédoise, et qu'elle eût encore développé ses dispositions comme chanteuse d'opéra, sous les leçons du maître de chapelle, M. Neumann. Mais quelque flatteuses que ces propositions, réitérées par M. Neumann, fussent pour ma fille, je ne pus cependant me résoudre à la soustraire aussi jeune à ma surveillance. Je ne jugeai donc pas à propos de les accepter.

A cette époque, je composai le mélodrame d'*Ino*, dont M. Reichard, de Berlin, maître de la chapelle du roi de Prusse, se chargea de faire la musique. On le donna successivement sur plusieurs théâtres avec assez de succès; mais il ne fit pas autant de bruit que mon *Ariadne*.

Avant de quitter Dresde, nous eûmes le plaisir inattendu de voir chez nous le fameux acteur de Vienne, M. Brockmann. Tous ceux qui le connaissaient personnellement, ou seulement de renommée, furent charmés de sa présence, et désirèrent de le voir jouer quelques uns de ses rôles favoris. J'en parlai

donc à Brockmann, par ordre de l'électrice douairière, et sur l'invitation de plusieurs amateurs distingués; il eut la complaisance de consentir à jouer le rôle du comte d'Essex, dans la tragédie du même nom, et de fixer le jour de la représentation. Aussitôt que j'eus sa promesse, je l'annonçai sans retard au public; j'en fis surtout part à l'électrice douairière, la priant en même temps de vouloir bien me permettre de lui présenter l'artiste; ce qu'elle m'accorda avec beaucoup de plaisir.

Comme plusieurs de mes amis, et plusieurs personnes de ma connaissance, me témoignèrent le désir de faire la connaissance particulière de cet acteur célèbre, je fis préparer pour leur procurer cette satisfaction, le jour qui précéda la représentation de la tragédie en question, un dîner, auquel j'invitai M. Brockmann, comme principal convive, et tous ceux de mes amis qui étaient ses admirateurs. Mais, à mon étonnement et à mon grand chagrin, je reçus le matin de ce jour un billet de Reineke, dans lequel il me disait que, par ordre exprès de l'empereur, M. Brockmann devait partir de suite pour Vienne, et qu'il l'avait chargé de me témoigner combien il regrettait que cette circonstance l'empêchât de jouer

le rôle promis, et de ne pas pouvoir prendre part à la fête que je lui préparais. Je ne tardai pas d'annoncer cet accident inattendu à l'électrice douairière; mais elle parut en être déjà instruite, et me répondit que, d'après ce qu'elle venait d'apprendre, M. Brockmann ne hâtait pas son départ pour obéir aux ordres de l'empereur, mais qu'il cédait aux prières et aux représentations de Reineke, parce que celui-ci, qui avait joué jusqu'à présent le rôle d'Essex avec un succès extraordinaire, craignait que le jeu inimitable de Brockmann ne fît tort à sa réputation. Je ne veux point garantir que la nouvelle donnée à l'électrice était véritable; mais ce qui est certain, c'est que cette circonstance nous priva du plaisir de voir sur notre théâtre un des premiers acteurs de l'Allemagne, et de lui témoigner aussi l'admiration qu'il méritait.

CHAPITRE II.

Connaissance honorable. — Nouveaux écrits. — Franc-maçonnerie.

Parmi plusieurs étrangers de marque, que le temps de la foire amenait à Leipsick, se

trouvait le prince régnant de Dessau et son frère. Le prince eut la grâce de donner son approbation à mes arrangemens, et de me témoigner combien il était fâché des tracasseries auxquelles j'étais exposé par ma charge. Les éloges qu'il donna à mes ouvrages dramatiques furent très flatteurs pour moi, et je me trouvai également très honoré du désir qu'il me témoigna de me voir quelque temps chez lui, si mes affaires me le permettaient.

C'est à cette époque que je composai la comédie *die Erbschaft oder der junge Geizige* (*l'Hérédité, ou le jeune Avare*), d'après un sujet très intéressant que m'envoya mon ami Gilbert (ci-devant directeur de la police à Berlin, et maintenant à Potsdam). J'y introduisis plusieurs francs-maçons qui se distinguaient par des actions bienfaisantes. Le comte de Solms de Sachsenfeld, un des plus honorables membres de cet ordre, entendit parler de cet ouvrage. Il savait que déjà plusieurs autres auteurs avaient cherché à tourner en ridicule la franc-maçonnerie; il craignit que peut-être moi-même, dans le désir de rendre ma comédie plus piquante, je n'eusse pas gardé assez de ménagement, et me pria en conséquence, dans une lettre, de ne pas affermir le

public dans ses préjugés, par une peinture défavorable. Ce vénérable vieillard arriva bientôt lui-même à Leipsick. Je profitai de cette occasion pour lui communiquer mon plan, et, reconnaissant mes bonnes intentions, il y donna son entière approbation.

La loge des francs-maçons, à Leipsick, s'était séparée depuis quelque temps, par suite de certaines opinions, qui cependant n'eurent point d'influence essentielle sur son but principal. Les membres sortis ayant l'intention de créer régulièrement une loge particulière, je fus invité à en faire partie. Une réunion complète de deux loges ne pouvait plus avoir lieu après ce pas décisif; mais néanmoins, par l'intervention de plusieurs membres respectables de l'ordre, on opéra un rapprochement et un arrangement à l'amiable. J'eus donc encore le plaisir, pendant mon séjour à Leipsick, de voir célébrer la fête de la Saint-Jean avec cette fraternité et cette bonne harmonie qui distingue les vrais adeptes.

Je visitai aussi quelquefois la loge dont le digne professeur Eck était vénérable, et dans cette occasion, je remarquai à Leipsick les mêmes dispositions, la même activité, le même ordre que j'avais admirés dans la loge

de Dresde. Là, je fis la connaissance de plusieurs frères maçons distingués, entre autres celle du duc de Holstein-Beck; et j'eus le bonheur de gagner bientôt son affection particulière, lorsque des relations plus fréquentes eurent lieu entre lui et moi.

CHAPITRE III.

Court séjour à Leipsick pendant l'hiver. — Dresde. — Réunion de la troupe. — Cabales.

A la fin de l'année, Bondini partagea la troupe, et, par les insinuations de Reineke, qui avait suscité mille difficultés, il résolut de faire jouer à Leipsick, pendant l'hiver, le petit opéra sous ma direction, et de conduire à Dresde les comédiens sous sa direction et sous celle d'un comité que Reineke avait fait nommer parmi les acteurs.

Comme je pouvais prévoir qu'avec le petit opéra seul, je ne ferais pas fortune pendant tout l'hiver, je m'arrangeai pour représenter aussi des comédies. Je pris donc à ma solde quelques comédiens ambulans qui n'étaient

pas sans mérite, et deux commençans qui annonçaient d'heureuses dispositions, et j'invitai encore quelques acteurs distingués des autres théâtres. Ces artistes, ma femme et ma fille, et quelques uns des chanteurs, qui se montrèrent disposés à prendre des rôles dans la comédie; telle fut la composition de la nouvelle comédie, et après quelques semaines je me trouvai en état de rouvrir mon théâtre. La fortune me favorisa; je choisis des pièces qu'on n'avait plus données depuis plusieurs années, et qui ne surpassaient pas les forces de mes acteurs; le public eut de l'indulgence, et toutes mes mesures obtinrent son approbation. Dans un espace de neuf semaines, pendant trois desquelles le théâtre resta fermé parce qu'on était dans l'Avent, je gagnai à Bondini une somme de trois mille écus.

Tout à coup Bondini m'écrivit que le public de Dresde désirait aussi entendre le petit opéra, et m'engagea à partir sans délai pour cette ville avec la troupe. Je dus donc, à mon grand regret, me disposer à quitter mon séjour tranquille, et me hâter d'arriver dans un lieu où de nouveaux désagrémens m'attendaient.

Aussitôt après mon arrivée à Dresde, on

réunit les deux troupes, et je repris ma charge de régisseur, où, comme je le prévoyais, j'eus à lutter contre mille nouvelles tracasseries. Tous les jours elles s'accroissaient, malgré le zèle infatigable que je mettais à remplir mes devoirs avec prudence, indulgence, et quelquefois aussi avec rigueur. Ma santé, autrefois assez forte, commença à s'affaiblir, et je fus enfin attaqué d'une maladie qui m'éloigna pendant plusieurs semaines du théâtre. Par là, les désirs de Reineke se trouvèrent remplis; car il se vit chargé de la régie du théâtre, jusqu'à ma guérison, et put, durant cet intervalle, continuer sans obstacles ses machinations hostiles. Son premier soin fut de rabaisser, aux yeux du public, les meilleurs acteurs que j'avais amenés de Leipsick, en leur donnant des rôles qui étaient non seulement opposés à leurs moyens, mais qu'il avait joués lui-même tout récemment avec un succès éclatant, et dans lesquels ils devaient nécessairement déplaire, sans le mériter. Il résulta de là que Bondini les congédia l'un après l'autre. Dès que je fus rétabli, je vis le désordre; je témoignai mon mécontentement; mais je n'étais plus en état de remédier au mal.

Il est vrai que Bondini était un très brave

et très honnête homme ; mais il n'avait aucune force de caractère ; et, comme je l'ai déjà dit, ses connaissances dans l'administration du théâtre étaient extrêmement bornées. Aussi Reineke n'eut pas beaucoup de peine à le gagner malgré toute ma résistance.

CHAPITRE IV.

Engagement à Manheim. — Nouvelles compositions littéraires. — Voyage à Berlin.

Quelque temps après mon rétablissement, l'ambassadeur de l'électeur palatin, M. le baron de Halberg, me fit inviter à me rendre chez lui, et m'annonça que, pour de certaines raisons, on venait de congédier à Manheim la troupe de Seyler ; qu'on avait pris la résolution d'ériger un théâtre aux frais de la cour ; que l'intendant, M. le baron de Dalberg, désirait me voir à la tête de cette nouvelle troupe ; qu'ainsi il ne dépendait à présent que de moi seul de répondre à son désir, et de me charger, sous sa surveillance et avec des appointemens considérables, de la direction de ce nouveau théâtre national.

Comme j'étais alors très mécontent des nouveaux désagrémens que me suscitaient mes adversaires, et que déjà depuis longtemps j'étais fatigué de leurs chicanes et de leurs cabales continuelles, rien ne pouvait arriver plus à propos que cette proposition; et, sans plus de réflexions, je l'acceptai; mais en même temps, pour me mettre à l'abri des reproches, j'en parlai à Bondini avant que de signer mon contrat. Je lui fis voir combien ma situation actuelle était désagréable; je lui rappelai les conditions convenues entre nous au commencement de mon engagement; je lui prouvai combien il avait gagné autrefois, et depuis peu encore à Leipsick, lorsque j'étais seul chargé de la direction; et je lui déclarai que pour mon honneur, et dans l'intérêt du bon ordre, j'exigeais absolument, aux termes de mon contrat, la régie du théâtre sans l'adjonction d'un comité, qui jusqu'à présent n'avait produit que des désagrémens et du désordre; que, dans le cas où il se refuserait à ma juste demande, je me verrais obligé d'accepter un engagement beaucoup plus favorable qu'on venait de me proposer. Bondini, qui était déjà gagné par les séductions de Reineke, reçut cette communication avec

une indifférence offensante, voulut obstinément conserver le comité; et, comme j'avais d'ailleurs observé que, depuis mon retour de Leipsick, le public, probablement pour la même raison, n'avait plus pour moi le même enthousiasme qu'autrefois, je pensai que je ne pouvais pas prendre un meilleur parti, un parti plus convenable, que de demander mon congé. Bondini me l'accorda aussi de suite, et me paya en outre une somme de quatre cents écus, pour me dédommager de mon désistement. Aussitôt que cette affaire fut terminée, j'allai trouver l'ambassadeur, lui annonçai que j'avais donné ma démission, et le priai de vouloir bien conclure mon engagement pour la direction du théâtre de Manheim. Mais, à mon grand étonnement, il me répondit que dans l'intervalle on avait pris de nouvelles dispositions à Manheim; que Seyler, qui avait entendu dire qu'on avait l'intention d'y former une troupe aux frais de la cour, avait été séduit par l'espoir d'obtenir des garanties solides pour toute sa vie, et se proposait comme directeur de ce nouveau théâtre. Comme mon contrat n'était pas entièrement passé, et comme l'intendant craignait que si des offres favorables m'étaient faites par la

direction de Dresde, je ne consentisse à renouveler mon engagement avec ce théâtre, on avait accédé à la demande de Seyler, sous la condition que, dans le cas où je viendrais, il partagerait la direction avec moi. Seyler, dont le but principal était d'obtenir des garanties convenables, se soumit volontiers à cette modification, et conclut un engagement pour lui et pour sa femme, avec laquelle il retourna à Francfort-sur-le-Mein, pour congédier sa troupe, qui y avait joué avec aussi peu de succès qu'à Manheim. Après m'avoir communiqué cette nouvelle, l'ambassadeur m'annonça, de la part de l'intendant de Manheim, que l'on m'accorderait 2,300 florins d'appointemens annuels, 500 florins de provisoire jusqu'à la Saint-Michel, époque de l'ouverture du théâtre, et qu'en outre on me payerait les frais du voyage, si je consentais à me charger de la direction conjointement avec Seyler. Cette proposition inattendue était pour moi fort désagréable, et me mit dans un grand embarras. Après le pas décisif que je venais de faire, renouveler mon engagement avec Bondini sur l'ancien pied, c'était porter une atteinte trop vive à mon honneur; je devais d'ailleurs douter avec raison qu'il fût disposé à y consentir,

après m'avoir entendu parler avec aussi peu de ménagement de son administration. D'un autre côté, offrir mes services à d'autres théâtres me paraissait une démarche tout-à-fait contraire à mes intérêts. Il ne me restait donc d'autre ressource que de me soumettre aux circonstances, et de souscrire le contrat que l'intendant de Manheim m'avait envoyé, seulement j'effaçai la clause qui m'accordait la direction conjointement avec Seyler, et l'abandonnai tout entière à ce dernier. Ce qui m'y détermina, c'est que l'ambassadeur me dit que Seyler n'était pas très aimé à Manheim, et me fit espérer que je serais bientôt chargé seul de ces fonctions, lorsque l'on connaîtrait plus particulièrement mon caractère et mon expérience; ce qui serait beaucoup plus honorable pour moi. Mais, connaissant la manière d'agir de Seyler, et l'amour-propre excessif de sa femme, je fis là une imprudence impardonnable, que je devais payer bien cher dans la suite.

A peine eus-je signé mon engagement pour le théâtre de Manheim, que je reçus de Prague une lettre de M. le comte de Collowrath Liebstein, qui m'invitait, au nom du comte Clary, et de toute la noblesse de cette ville, à accep-

ter, moyennant des appointemens considérables, et plusieurs autres conditions avantageuses, la direction d'un théâtre stable, que l'on devait ériger à leurs frais. Mais cette proposition arrivait trop tard ; quelques jours plus tôt, je l'aurais acceptée avec plaisir.

Comme j'avais encore six mois entiers à ma disposition, jusqu'au commencement de mon nouvel engagement, j'employai une partie de ce temps pour écrire la tragédie d'*Ottilie*. Je passai les autres heures de loisir dans la société de mes amis, et à me promener tous les jours dans les beaux environs de Dresde, qui me procurèrent une jouissance toute particulière. Je passai surtout des momens bien agréables à Seyfersdorf, campagne peu éloignée de cette ville. J'y assistai, avec ma famille, à une fête où se trouvaient réunies les personnes les plus distinguées de Dresde, et que le propriétaire de ce séjour charmant, M. le comte Moritz de Bruhl, donna pour célébrer le jour de la naissance de son frère aîné, le grand-maître d'artillerie. Indépendamment de plusieurs amusemens champêtres ordonnés avec beaucoup de goût, on donna aussi quelques comédies dans lesquelles l'ai-

mable maîtresse de la maison se montra excellente actrice (1). Le théâtre fut ouvert par le fils du comte, qui récita un prologue de ma composition. Depuis long-temps, je n'avais pas goûté des plaisirs aussi doux que ceux que j'éprouvai dans le sein de cette famille respectable, à qui ni son rang ni ses richesses ne pouvaient inspirer d'orgueil.

Deux de mes protecteurs du haut rang se trouvaient alors à Dresde ; c'étaient le duc de Holstein-Beck et le prince Léopold de Brunswick. Ce dernier se souvenait encore avec plaisir du séjour que j'avais fait autrefois à Brunswick, et me reçut avec beaucoup d'amabilité; le duc eut la bonté de m'honorer plusieurs fois de sa visite, et de me donner les preuves les plus flatteuses de son affection.

Charlotte, qui ne voulait pas non plus passer dans l'inaction ses momens de loisir, fit un voyage à Berlin, avec son fils, et donna sur le théâtre de cette ville, alors sous la direction de Dobbelin, quelques représentations

---

(1) Cette dame, douée de mille talens brillans, était aussi auteur. Sa trop grande modestie ne lui a pas permis de faire connaître au public son mérite vraiment distingué comme femme de lettres.

à bénéfice, avec le plus grand succès. Ma fille était malade depuis long-temps, et je fus obligé d'attendre à Dresde sa guérison; mais aussitôt qu'elle fut rétablie, nous partîmes pour Berlin, où j'avais résolu de demeurer quelque temps avec ma famille.

CHAPITRE V.

Séjour à Berlin et à Potsdam.

Depuis douze ans que j'étais absent de Berlin, il s'y était opéré beaucoup de changemens. Plusieurs de mes meilleurs amis et de mes protecteurs étaient morts; mais la perte de l'honnête directeur de la police, M. Gilbert, fut pour moi la plus sensible. Ramler et de Winansko étaient les seuls qui restaient encore de tout le cercle amical dans lequel j'avais goûté autrefois tant de plaisirs. Ramler, ce grand poète, n'avait toujours que 400 écus d'appointemens; et le dernier était toujours lieutenant. Ce qui fut pour moi bien consolant, c'est que je retrouvai ici mon ancien ami Eugel, qui avait enfin obtenu un emploi, par l'intervention du ministre, M. de Zedlitz. Je

soumis au jugement de ce véritable connaisseur les ouvrages dramatiques que j'avais composés jusqu'à ce jour, et je profitai de sa critique pour les corriger. Ma fille fut infiniment satisfaite de revoir ici son amie, Mme Mara. Celle-ci reçut à bras ouverts sa ci-devant écolière, et lui continua avec zèle les leçons de chant qu'elle avait été forcée d'interrompre à Dresde. Comme Minna avait fait de grands progrès sous M. Marcottini, qui avait été son maître jusqu'à présent, elle arriva en peu de temps au point de pouvoir se hasarder à donner, sous la direction de sa maîtresse, un concert public qui fut extrêmement lucratif, et dans lequel la jeune chanteuse fut engagée à de nouveaux efforts, par le succès extraordinaire qu'elle obtint.

Pendant notre séjour à Potsdam, la princesse Amélie de Prusse avait envoyé chez moi, et m'avait fait prier de venir la trouver. Aussitôt après mon retour, l'invitation me fut renouvelée, et je m'y rendis. La princesse commença la conversation en m'adressant ce compliment flatteur : « Jusqu'à ce jour, je n'avais pas eu beaucoup de goût pour le théâtre allemand; mais, depuis que j'ai lu vos pièces, le plaisir qu'elles m'ont fait m'a

reconciliée avec lui, et dès ce jour je le fréquenterai plus souvent. » Cet éloge inattendu ne me mit pas dans un petit embarras, car je connaissais parfaitement tout ce que pouvaient valoir mes ouvrages dramatiques. Elle me demanda si je n'étais pas disposé à prendre la direction du théâtre de cette ville à la place de Dobbelin, dont ni elle ni le roi son frère n'étaient contens ; elle m'assura en même temps que, dans ce cas, je ne manquerais ni des secours ni des protections nécessaires.

Quelque honorable que fût cette proposition, je me vis cependant obligé de la refuser, à cause de l'engagement que j'avais pris avec la direction du théâtre de Manheim ; je me permis en même temps de représenter que Dobbelin était, par la bonté du roi, possesseur d'un privilége ; qu'il avait employé plusieurs années à mériter sa nomination, et que le public paraissait content de ses dispositions. « La troupe est bonne dans son genre, repartit la princesse ; mais la direction ne vaut rien, et Dobbelin lui-même est mauvais économe. » Je baissai les yeux et me tus. Alors elle me fit une autre proposition, non moins inattendue. Elle voulait composer un oratorio, d'après un de mes ouvrages, et m'en-

gagea à prendre pour sujet l'histoire de la maladie du roi Hiskia, tirée de l'Ancien Testament. Cette demande m'embarrassa davantage encore, parce que j'étais absolument obligé d'y répondre négativement; mais, comme je n'avais aucun moyen de retraite, je finis par m'excuser en disant la pure vérité. Je représentai que je n'étais pas versificateur, et que je n'avais pas assez de connaissances en musique pour pouvoir me charger d'un ouvrage de ce genre qui fût digne de sa composition. Je lui conseillai de s'adresser plutôt au professeur Ramler. La princesse s'y montra peu disposée, et répondit : « Ramler est un bon poète, je le sais parfaitement; mais c'est de vous que je veux tenir l'oratorio, et non pas de lui. » Je vis que je ne devais plus objecter aucune excuse; je me soumis à ses ordres, et promis d'envoyer le poëme de Manheim; sur quoi l'on me congédia; mais d'une manière moins gracieuse que l'on ne m'avait accueilli.

CHAPITRE VI.

Manheim. — Accueil honorable. — Théâtre. — État des belles-lettres.

Nous quittâmes Berlin, et, après avoir parcouru plusieurs parties de l'Allemagne, nous nous rendîmes à Manheim. Ce fut un bonheur pour nous d'être arrivés au lieu de notre destination ! depuis quelques jours il faisait une chaleur insupportable; enfin les nuages s'amoncelèrent et s'avancèrent derrière nous, semblables à une nuit obscure; à peine fûmes-nous entrés dans la ville qu'il s'éleva un vent affreux, et qu'aussitôt il éclata un orage plus affreux encore; les vents déchaînés mugirent pendant plusieurs heures, et firent un grand ravage aux environs. La foudre, à ce que l'on assura, était tombée sur le théâtre, mais n'avait rien embrasé. Cet accident parut à notre hôte, un peu crédule, n'être pas de très bon augure pour nous. (1)

(1) Une partie de sa prophétie ne tarda pas à s'accomplir; car quelques jours après mon arrivée j'eus

Comme une réputation très avantageuse nous avait devancés, chacun fut curieux de prendre par lui-même connaissance de la grande acquisition que venait de faire le théâtre; et, dès le lendemain matin, nous fûmes inondés d'une foule d'amateurs de spectacle, qui vinrent pour nous complimenter. En peu de jours nous eûmes fait des connaissances très étendues; ces mêmes personnes, et plusieurs habitans encore, que nous connaissions à peine de nom, nous comblèrent de présens, consistant en productions du pays. L'intendant du théâtre, le baron de Dalberg, nous reçut avec un égal empressement, et

---

le malheur de perdre du linge, beaucoup d'autres choses de prix, et une grande partie de mon argenterie, sans qu'il fût possible de découvrir l'auteur de ce vol. Bientôt après, le valet que j'avais amené de Dresde se sauva; mais il attendit pour cela que je l'eusse habillé tout à neuf de la tête aux pieds. Dans cet état, il entra un beau matin dans mon cabinet, me remercia des frais que j'avais faits pour lui, et alla, à ce qu'il me dit, s'occuper de ses affaires; depuis ce temps-là je ne le revis plus. Peu de temps avant mon dernier départ de Dresde, une servante m'avait dérobé toute ma vaisselle plate; mais pour cette fois je recouvrai le tout, par suite d'une recherche exacte que fit la justice.

me fit, dès la première visite, présent d'un drame de sa composition, dans lequel il avait introduit les acteurs qui devaient arriver au théâtre national, et fait les complimens les plus flatteurs à ma femme et à moi. Comme la cour de Gotha s'était depuis quelque temps décidée à fermer le théâtre, à cause des demandes injustes de plusieurs acteurs, l'intendant avait profité de cette occasion pour engager au théâtre de Manheim les meilleurs membres de cette troupe; l'on attendait leur arrivée avec impatience. Mais, hélas! parmi ces artistes distingués, il manquait le personnage principal, Eckhof! Ce grand comédien n'était plus! une maladie de langueur avait terminé à jamais sa carrière théâtrale.

Je demanderai au lecteur la permission de placer ici une digression sur cet artiste célèbre.

On a long-temps désiré de voir paraître une biographie de cet homme célèbre; on l'a même attendue de ma part, parce que je l'avais connu particulièrement pendant plusieurs années; mais, comme le défunt m'avait retiré un peu de l'entière confiance qu'il avait autrefois en moi, je n'appris de l'histoire de sa vie que ce dont il est fait mention

dans la *Chronologie du Théâtre allemand*, et dans d'autres archives. En 1757, lorsque je me consacrai au théâtre sous la direction de Schönemann, Eckhof était déjà cet acteur plein de mérite, que l'on pouvait, à juste titre, regarder comme l'unique en Allemagne, et qui obtint l'honneur d'être placé à côté des Garrick et des Le Kain, par les Français et les Anglais, si fiers et si engoués de leurs artistes. Sa taille était petite et n'avait rien de remarquable, et son extérieur, sur la scène, ne prévenait en aucune manière en sa faveur ceux qui ne le connaissaient pas encore comme artiste. Mais il n'avait besoin que de quelques momens, et son triomphe, même auprès des spectateurs les plus froids, devenait complet. On oubliait ce qui manquait à son corps en taille et en tournure, on n'était plus attentif qu'à l'action, et l'on voyait en lui non l'acteur, mais le personnage lui-même qu'il représentait avec tant d'art. Chaque fois qu'il paraissait, il communiquait à chacun, et comme par enchantement, le sentiment dont il voulait le pénétrer. Seulement, dans quelques scènes entièrement dénuées d'intérêt, et surtout lorsqu'il était obligé de représenter une personne de

distinction, on avait le temps de réfléchir, et l'on remarquait parfois quelque manque d'éducation. Sa mémoire tenait du prodige. Dans l'espace de quatre ou cinq heures, il apprenait un rôle d'autant de feuilles, assez bien pour le jouer. Ses études dans la théorie de l'art étaient bornées, parce que sa continuelle activité sur la scène ne lui laissait que très peu de temps pour une lecture utile. Il était très heureux pour lui qu'il n'eût pas choisi Urbilder pour modèle; car alors il n'aurait plus été possible de le regarder comme un artiste original et surprenant, qui ne tirait son talent que de la nature et de lui-même. Il s'appropriait, il est vrai, les caractères qu'il avait à représenter; mais rarement il se restreignait aux sentimens que demandait l'action. Dans les rôles tragiques, il paraissait ressentir beaucoup plus de douleur qu'il n'est dans la nature qu'un véritable malheureux en éprouve; mais il savait, par son art, donner le change aux spectateurs; et lors même que, dans quelques situations particulièrement touchantes, il se laissait aller à un sentiment encore plus fort, il ne s'oubliait jamais, et demeurait toujours maître de son

jeu; même sans éprouver aucune émotion, il savait toucher les cœurs.

Par exemple, dans le drame du *Duel*, par le prédicateur Schlasser, il s'était chargé du rôle de père. Une fois, sa mémoire, d'ailleurs si bonne, fut infidèle, il ne put se rappeler les derniers mots d'un entretien avec sa fille, dans lequel il lui proposait un époux digne d'elle, et qu'il voulait terminer. Comme il n'était pas accoutumé à charger, il se trouva embarrassé, et montra un violent dépit contre le souffleur, qui ne parlait pas assez haut. Enfin ce dernier l'aida à rentrer dans le texte; et après avoir, à l'aide d'un léger changement, repris son discours, il le termina à peu près en ces termes : « Ma fille jusqu'à présent s'est montrée obéissante; elle connaît mes résolutions et mes désirs, elle ne démentira pas la conduite si aimable qu'elle a tenue jusqu'à ce jour, et ne refusera pas à son vieux père la joie de se voir revivre dans ses petits-enfans. » Le murmure qu'avait excité son manque de mémoire parmi les spectateurs n'était pas encore apaisé. L'illusion avait été entièrement détruite par cet incident, et les acteurs eux-mêmes étaient, pour la plupart,

déconcertés. Ce qu'ajouta Eckhof en ce moment ne partait certes pas du fond de son cœur; mais le ton touchant de sa voix, l'expression de son visage regagnèrent l'intérêt avec tant de force et de rapidité, qu'il s'éleva un sanglot général, et que les acteurs eux-mêmes furent tellement émus, qu'ils se virent obligés de recommencer la scène pour reprendre le fil de l'action.

Eckhof jouait à peu près dans tous les genres, non pas toujours avec autant de succès; mais les rôles mêmes qui convenaient le moins à son caractère, gagnaient par son jeu beaucoup plus que lorsqu'ils étaient confiés à quelques uns de ses collègues, parce qu'il savait leur communiquer une vie que les autres, avec tous leurs efforts, ne pouvaient leur donner. Lusignan, dans la *Zaïre* de Voltaire; d'Orbesson, dans *le Père de famille* de Diderot; Hartley, dans le drame d'*Eugénie*, par Beaumarchais; Agapito, dans la comédie de *la Malade supposée*, par Goldoni; et le paysan dans *l'Héritier de Village*, par Marivaux, étaient, parmi plusieurs autres rôles importans, le *non plus ultrà* de son art.

Sa perte est irréparable. Par bonheur pour la scène allemande, il trouva du moins quel-

ques écoliers dignes de ses leçons, et qui se formèrent à son école pour briller un jour sur ses traces. Dans le nombre de ces derniers, on distingue particulièrement Iffland, Berchers et Meyer. Iffland atteignit un degré très élevé de perfection, et son excellent jeu rappelle encore aujourd'hui, sur le théâtre de Manheim, le souvenir de son grand maître à l'esprit de quiconque a connu cet homme extraordinaire.

Quelques membres de la troupe de Seyler, qui avait été dissoute, vinrent nous rejoindre à Manheim ; ces acteurs, ma famille, et quelques autres artistes qui se trouvaient ici, formèrent un tout assez considérable, qui fut encore renforcé dans la suite par deux comédiens du théâtre de Munich.

L'intendant, homme très estimable, comme aussi auteur dramatique, avait fait tous les efforts possibles pour donner de la solidité et de l'éclat à ce théâtre national tout nouvellement établi. Il eut la complaisance de me montrer lui-même la salle de spectacle, qui surpassa de beaucoup mon attente en grandeur, en beauté et en richesse. La distribution en était parfaite, les décorations riches et nombreuses, et la garde-robe par-

faitement montée en costumes pleins de goût et de caractère.

Comme le public avait témoigné le désir de voir le plus tôt possible ma femme paraître sur la scène, on joua, en attendant l'arrivée des comédiens de Gotha, quelques petites pièces où ma femme et Mme Seyler, qui se trouvait également à Manheim avec son mari, remplirent les rôles principaux. Mais à peine ces représentations eurent-elles commencé, que j'appris plusieurs nouvelles fâcheuses. Charlotte avait, à la fin du mélodrame d'*Ariadne*, été redemandée par les spectateurs, et accueillie par des applaudissemens unanimes. Comme Mme Seyler n'avait pas obtenu le même honneur dans son rôle favori de Médée (qu'elle ne jouait pas supérieurement), cela jeta de nouveau la pomme de discorde entre ces deux dames, et l'ancienne rivalité recommença sans produire, à la vérité, aucun effet sensible au commencement; car enfin le public avait des yeux et des oreilles, et était en état d'apprécier le vrai mérite de chaque artiste; mais les suites de tout cela ne laissèrent pas, avec le temps, que de troubler ma tranquillité, et de porter préjudice à la santé de ma femme.

Le premier ouvrage dont je m'occupai ici fut le drame spirituel de *la Maladie du roi Hiskia*, que la princesse Amélie de Prüsse m'avait demandé. Je m'appliquai à traiter ce sujet, qui naturellement ne prêtait pas beaucoup, avec autant d'intérêt qu'il me fut possible. Lorsque mon ouvrage fut achevé, je le soumis à l'examen de quelques compositeurs de musique ; et, après y avoir fait les améliorations qu'ils jugèrent convenables, je l'envoyai à la princesse, dont je reçus pour récompense.... une lettre très flatteuse écrite de sa propre main.

Comme la tragédie d'*Ottilie*, que j'avais composée quelque temps auparavant, demandait encore quelques corrections, je me mis à la retravailler de nouveau sur quelques critiques de mon ami Engel, de Berlin. Ensuite je la donnai au comédien Stéphanie le jeune, qui passait par Manheim, pour la faire représenter sur la scène de Vienne, et je reçus de la direction de ce théâtre, pour l'abandon de mon manuscrit, une gratification de cinquante ducats.

Après avoir achevé cet ouvrage, je mis la dernière main à mon drame de *Constance de Dehmold, ou Mesure pour mesure*, et con-

tinuai à refaire presque entièrement la tragédie de *Miss Fanny*, sous le simple titre *du Naufrage*. Ces deux pièces furent données à Manheim avec succès, et l'intendant m'accorda pour récompense la recette de la seconde représentation de cette dernière pièce, pour laquelle le fameux compositeur français Danzy avait fait une excellente musique, qui, surtout dans la scène du naufrage, produisit un effet si extraordinaire, que les acteurs eux-mêmes en furent ébranlés. La pièce à laquelle je donnai ensuite le dernier coup de lime fut la comédie du *Jeune Avare, ou la Succession*. Elle obtint l'approbation de l'intendant, qui me promit aussi pour mon manuscrit la recette de la seconde représentation ; mais elle n'eut pas lieu, parce que bientôt après j'abandonnai le théâtre de cette ville. Le manuscrit resta cependant entre les mains de la direction, et fut dans la suite, à mon insu et sans que j'en retirasse aucun dédommagement, publié par un éditeur obscur, dont, par ménagement, je ne dirai pas le nom.

Les Fêtes nuptiales, ou la Marâtre, fut de toutes mes nouvelles comédies la première qui parut ici sur la scène ; elle eut un éclatant succès, et m'attira comme auteur l'honneur

tout-à-fait inattendu d'être demandé par le public. Ma fille mérita bientôt après le même honneur dans l'opéra de *Zémire et Azor*.

CHAPITRE VII.

Remarques et anecdotes. — Anciennes connaissances.

Parmi le nombre des personnes avec lesquelles je vivais assez intimement se trouvait aussi le fameux graveur Sinzenick. Il témoigna le désir de pouvoir donner un échantillon de son talent en gravant le précieux tableau d'Ariadne, par Graf, dont j'ai déjà fait mention. J'y consentis, et il fit avec succès et à mes dépens cette fameuse gravure, si connue des amateurs.

L'intendant du théâtre, qui n'épargnait ni les frais ni les peines pour amuser journellement le public par des pièces nouvelles et bien choisies, fit entre autres représenter avec toute la magnificence possible l'opéra de *Rozamonde*, par Wieland. Ce qu'il y eut d'étonnant, c'est qu'on me fit payer l'entrée ainsi qu'à tous les autres membres de la troupe qui

ne devaient pas figurer dans cette pièce, et que l'on renvoya impitoyablement ceux qui s'y refusèrent. C'était, il n'en faut pas douter, une erreur de la part du caissier; car, d'après ce que l'on me raconta, il avait peu auparavant commis une faute bien plus grossière encore à l'égard de Lessing, que l'on avait prié de venir ici pour le consulter sur quelques mesures d'organisation que l'on voulait prendre au théâtre. On donna pour le recevoir un drame très brillant, et on lui fit payer l'entrée. Cela vint aux oreilles de l'intendant, qui en témoigna son mécontentement. Le caissier comprit mal la chose, et se crut obligé de réparer sa faute; il écrivit une lettre où il faisait mille excuses au poète, y joignit un florin, et l'envoya à Lessing, qui accepta l'argent, et le donna en souriant au porteur.

Après la première représentation de cet opéra, l'électrice fit venir devant elle les principaux chanteurs, et nommément ma fille, qui y avait joué le rôle principal. En qualité de père, je crus convenable de l'accompagner. L'électrice, qui ne m'avait pas vu figurer sur la scène parmi les chanteurs, demanda qui j'étais. « Le père de Rosamonde, votre altesse, répondis-je. — Ah! vous êtes Wieland! »

Un chambellan s'approcha d'elle et la tira de son erreur. « Ainsi vous êtes le père de cette jeune chanteuse? Je suis charmée de faire votre connaissance. » Là dessus elle nous permit de lui baiser la main, et l'on nous congédia.

« Eh bien! s'écria mon hôte, d'aussi loin qu'il me vit, n'est-ce pas que c'est une gracieuse dame que notre électrice? Jusqu'à présent aucun acteur ne peut se vanter d'avoir eu l'honneur de lui baiser la main. » Cet homme était en général d'un patriotisme très ridicule; aucun prince dans toute l'Europe, après l'empereur, n'était d'aussi grande importance que son très gracieux régent; aucun pays n'était aussi fertile, aussi riche que sa patrie; aucune ville aussi belle que Manheim; aucuns militaires aussi beaux, aussi bien exercés que ceux de l'électeur, et, dans sa prédilection, il s'extasiait sur les moindres bagatelles de son pays.

A certains égards, et surtout en ce qui concernait les environs de Manheim, il n'avait pas tort, car ils sont effectivement admirables. Dans les beaux jours, je me procurai quelquefois le plaisir de les considérer du haut de la tour de l'Académie, et je passai souvent des heures entières à jouir de ce spectacle. Hei-

delberg, Frankenthal, Worms, Spire, Oggersheim, Schwetzingen et plusieurs autres endroits remarquables sont autant de points de vue superbes. Le Rhin et le Necker qui se perdent en longs détours dans la plaine, forment le tableau le plus varié et le plus charmant. De temps en temps je visitai toutes les villes voisines et une partie de la Bergstrasse; de tous ces endroits, celui où j'aimais le mieux à me trouver était Heidelberg, parce que là j'avais sur la montagne une plus belle vue encore qu'à Manheim.

La première fois que je me trouvai dans ce lieu charmant, au moment où je descendais dans une auberge, je vis un petit vieillard qui vint en courant à ma rencontre; il s'annonça comme le maître de la maison, et me témoigna, par mille complimens, la joie de me voir chez lui, et de me retrouver en bonne santé, après un aussi long laps de temps. Je ne pus d'abord me rappeler sa figure, jusqu'à ce qu'il me déclarât qu'il était le ci-devant intendant de mon orgueilleuse tante, la veuve du lieutenant-colonel de L...d, dans le Hanovre. Là dessus, il me raconta qu'aussitôt après mon départ de cette maison, le revenant avait disparu, par suite d'une correction un peu rude.

Quelques années après, sa gracieuse maîtresse avait enfin payé le tribut à la nature, et avait, peu de temps avant sa mort, institué comme unique héritier de tout son bien, qui était assez considérable, un ancien valet de chambre de feu monsieur son mari, qu'elle avait déjà depuis long-temps honoré d'une distinction toute particulière. Lui-même s'était, après la mort de sa maîtresse, retiré dans le Palatinat, sa patrie. Avec une petite fortune, fruit de ses économies, il avait choisi Heidelberg pour y fixer sa demeure, y avait établi une auberge, et était parvenu, par son activité et par la grâce de Dieu, à faire partie de la classe des citoyens aisés. Je ressentis la joie la plus sincère de retrouver, dans une position heureuse, ce brave homme, qui se donna toutes les peines possibles pour me traiter de son mieux, et qui, pour cette fois, ne voulut pas absolument recevoir d'argent.

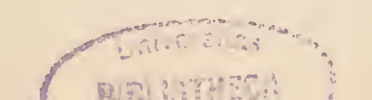
J'eus aussi le plaisir tout-à-fait imprévu de voir ici le prince héréditaire de Weimar, accompagné du conseiller intime de Göthe, et peu après, parut la duchesse régente en personne. Ces deux grands personnages gardèrent le plus strict incognito. J'allai leur faire ma cour, et en fus reçu avec la familiarité or-

dinaire. Ma fille eut l'honneur, à la demande de son illustre protectrice, de faire entendre quelques ariettes, dans un concert qui eut lieu chez le baron de Dalberg, et d'obtenir les suffrages les plus flatteurs. Ce qui me fut extrêmement agréable dans cette circonstance, ce fut la présence du conseiller de la régence, M. d'Einsiedel (maintenant grand maître d'hôtel). Je reconnus toujours en lui l'ami droit et sans prétention, d'autrefois.

CHAPITRE VIII.

Cabales. — Maladies. — Engagement à Hambourg. — Invitation à me rendre à Paris. — Adieux brillans. — Départ de Manheim.

Le second été de notre séjour dans cette ville, il fit une chaleur extraordinaire qui causa beaucoup de maladies. Ma pauvre Charlotte, à qui ses brillans talens et les nombreux applaudissemens qu'elle obtenait journellement, souvent même dans les rôles les plus insignifians, attirèrent la jalousie de ses collègues, se trouva en butte à des cabales con-



tinnelles, lorsqu'elle était sur la scène et en public, soit de la part des autres actrices, soit de la part de leurs amis. Elle portait depuis long-temps dans son sein le germe d'une grave maladie, qui dégénéra bientôt en une violente fièvre bilieuse, qui dura plusieurs mois, et la mit presque sur les bords du tombeau. Moi-même, mes enfans et plusieurs acteurs fûmes en même temps attaqués d'une fièvre qui n'était pas aussi dangereuse, ce qui obligea l'intendant à tenir le théâtre fermé pendant quelques semaines. Enfin, nous échappâmes heureusement au danger, par les soins infatigables de mon ami le docteur Guth. Mais, comme nos cruels ennemis ne cessaient de renouveler leurs tentatives, je pris, d'après le conseil du médecin, la résolution de quitter tout-à-fait Manheim, et de chercher un engagement autre part : j'en trouvai bientôt un au théâtre de Hambourg, par l'entremise de mon ami l'acteur Schröder, avec des appointemens de 600 ducats par an et une représentation à mon bénéfice.

A peine avais-je conclu mon traité avec la direction de Hambourg, et rompu mon engagement avec celle de Manheim, que les choses changèrent de face. Mme Toscani, assez bonne

actrice, et amie de Mme Seyler, qui, depuis notre arrivée à Manheim, s'était montrée une des premières rivales de ma femme, commença à s'enorgueillir de plus en plus de son mérite, et à traiter avec indifférence ses anciens protecteurs; de fréquentes aigreurs, des différens, des disputes publiques en furent les suites. Enfin, un beau matin, la chose fut poussée si loin entre le directeur et la dame, qu'ils en vinrent aux voies de fait. Cette dernière céda, à la vérité, dans un pareil combat, comme étant la partie la plus faible; mais elle exhala sa fureur par des plaintes hautes et amères qu'elle porta au ministre d'Oberndorf et à l'intendant; ces plaintes furent confirmées par un fichu déchiré et le désordre où l'on avait mis la coiffure de la belle maltraitée. On prit des informations sur la chose. On profita de cette occasion pour faire mention du tort que l'on avait causé à ma femme; plusieurs accusations furent portées, et Seyler déclaré coupable fut congédié avec sa femme.

Le baron de Dalberg, aux oreilles duquel parvinrent les vexations que l'on nous avait fait éprouver jusqu'à présent à son insu, tâcha de les réparer autant que possible; et, entre

autres marques de sa bienveillance spéciale, il me fit proposer le renouvellement de mon engagement, l'emploi de régisseur à la place de Seyler, et un traitement de 3,000 florins, avec plusieurs autres avantages encore. Le ministre d'Oberndorf en personne, l'un de mes plus zélés protecteurs, eut la bonté d'appuyer cette proposition; mais, hélas! cette perspective si avantageuse vint s'offrir trop tard : l'intendant témoigna par écrit à la direction de Hambourg le grand désir qu'il aurait de voir casser le traité que j'avais conclu avec elle; mais il ne reçut point de réponse satisfaisante, et il fallut me décider à partir. Ma femme eut cependant encore la satisfaction de jouer avec le plus grand succès Médée, le rôle favori de Mme Seyler, et de recevoir de notre noble chef la sincère expression du regret qu'il avait de ce qu'on eût méconnu ses talens, de ce qu'elle eût été si cruellement calomniée par nos ennemis, et de ce qu'on ne lui eût pas rendu l'hommage qui lui était dû.

Nous fûmes aussi très honorés de la part que prirent à notre éloignement le prince d'Isenbourg et son épouse. Au moment de la séparation, ces deux grands personnages, dans la plus grande émotion, embrassèrent

ma femme et ma fille, et le bon prince m'honora d'un présent très considérable en argent, pour lequel il voulut avoir un exemplaire de la gravure d'Ariadne, afin, ajouta-t-il très obligeamment, de posséder au moins un souvenir d'une famille pour laquelle il avait une si haute estime. Le public s'empressa aussi de nous donner les dernières preuves de son attachement. Le baron de Dalberg, et plusieurs autres personnes de condition, firent présent à ma fille de plusieurs objets d'habillement; et le cercle bourgeois lui envoya, la veille de notre départ, une superbe montre d'or.

Précisément dans le temps où j'avais conclu mon traité avec la direction du théâtre de Hambourg, je reçus de mon ami le professeur Friedel, de Versailles, à qui j'avais mandé l'intention où nous étions de quitter la scène de Manheim, une lettre, dans laquelle il me conseillait de venir, avec ma famille, passer quelque temps à Paris, où ma fille, qui venait d'y être avantageusement annoncée par son amie Mme Mara, et par le directeur de chapelle George Benda, pourrait trouver des avantages considérables à l'Académie de musique; en même temps il

s'offrit, pour nous épargner les frais, de nous recevoir gratis chez lui. Ses vues étaient très bonnes; mais il s'était fait sans doute illusion sur les talens de ma fille, d'après la peinture que lui en avaient faite nos bons amis, et se la représentait comme une artiste déjà parfaitement formée, qui pourrait non seulement figurer avec confiance à côté des artistes parisiennes, mais peut-être même, dans son patriotisme, croyait-il que, comme Allemande, elle remporterait la palme sur elles. Dans ma réponse, je lui fis remarquer cette erreur; je lui peignis fidèlement les talens de ma fille, et lui annonçai en même temps que je ne pouvais me rendre à son aimable invitation, non pas pour cette seule raison, mais à cause de l'engagement que j'avais conclu avec le théâtre de Hambourg.

Jamais une famille d'acteurs ne reçut d'aussi vifs témoignages d'un attachement aussi sincère, d'une estime aussi générale, que ceux dont on nous honora le jour de notre départ de Manheim. La plupart de nos amis intimes, et plusieurs autres personnes qui ne se déclarèrent qu'alors comme tels, nous accompagnèrent. Toutes les rues retentissaient des vœux de bonheur qu'on faisait pour nous; et

à la porte on fit prendre les armes à la garde, en présence de laquelle l'officier prit congé de nous au nom de plusieurs chefs de la garnison. Cette dernière marque d'honneur, qui certes n'était pas conforme au strict cérémonial militaire, nous mit dans l'embarras; mais tous les esprits étaient en mouvement, et l'on fit en notre honneur une exception à la règle.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Mayence. — Francfort-sur-le-Mein. — Arrivée à Hambourg. — Aspect inattendu. — Attente déçue.

A Mayence, nous fûmes reçus très amicalement par la célèbre chanteuse, Mme Hellmuth, et par son mari, qui avaient été autrefois avec nous au théâtre de Weimar, dans le temps que nous en faisions partie, et qui étaient alors employés à la chapelle électorale. Nous eûmes aussi à nous louer de l'accueil du chanoine Herdt, dont j'avais fait la connaissance quelque temps auparavant, pendant son séjour à Manheim. Ils me traitèrent de leur mieux, durant deux ou trois jours que j'avais résolu de passer dans leur ville, et nous virent partir avec peine. Lorsque nous nous fûmes mis en route, je trouvai, par les soins généreux du dernier, tous les magasins de ma voiture remplis du meilleur vin du Rhin

qu'il eût dans sa cave (1). A notre arrivée à Francfort-sur-le-Mein, on me remit une lettre du poète Werthes, de Manheim, dans laquelle il m'annonçait que la direction du théâtre de Hambourg avait déjà engagé des actrices pour jouer les rôles destinés à ma femme et à ma fille ; que, dans le cas où cette circonstance me déciderait à retourner à Manheim, je pourrais non seulement m'attendre aux avantages deja proposés, mais à beaucoup d'autres encore, etc., etc. Cette nouvelle, et l'invitation qui s'y trouvait jointe, auraient pu me faire hésiter; mais possédant un contrat signé de la direction du théâtre de Hambourg, et ayant même entre les mains l'argent nécessaire pour faire le voyage, je pensai, après une mûre délibération, que cette nouvelle ne pouvait être qu'un malentendu ou

---

(1) Cet homme, qui se distinguait de ses confrères par son goût pour les arts et par ses connaissances, était si passionné pour le théâtre, que dans la suite il prit la détermination de renoncer à son canonicat, et de se vouer à l'art dramatique. Environ trois ans après, à mon retour de Livonie, je le retrouvai, à mon grand étonnement, établi à Hambourg comme comédien, et ayant déjà fait des progrès assez remarquables.

un simple bruit ; et je persistai dans ma résolution de rester fidèle à ma parole donnée. Je refusai, dans les termes de la plus sincère reconnaissance, la nouvelle invitation que l'intendant de Manheim me faisait, par l'intermédiaire de Werthes ; et je continuai ma route, sans m'arrêter dans aucun endroit. En même temps, et pour obvier à toutes les méprises, dès que j'eus reçu la lettre dont je viens de parler, j'écrivis à la direction du théâtre de Hambourg, pour la prévenir de mon départ, et du jour précis que j'avais fixé pour notre arrivée. Cette circonstance, et le séjour que j'avais fait à Mayence et à Francfort, furent cause qu'à notre passage à Giessen, il me fut impossible de parler à mon ancien ami, le professeur Schmidt. Le commissionnaire, qui devait lui annoncer ma visite pendant le temps que nous changions de chevaux, ne le trouva pas chez lui ; et, par malheur, le maître de poste avait mis tant d'empressement et de zèle à nous fournir notre relais, que je me vis obligé, après une seconde demande inutile, d'obéir au signal du postillon, et de me mettre en route sans pouvoir contenter mon désir. Le même motif ne me permit de jouir que pendant quelques instans de

mes amis à Hanovre et à Celle (1). A notre arrivée à Hambourg, nous fûmes reçus avec empressement par MM. Voght, Greve et Bostel, hommes distingués et estimables, qui avaient la direction du théâtre, au nom de trente actionnaires. Ils préparèrent, en notre honneur, plusieurs fêtes brillantes; et tout, au premier aspect, nous y annonçait un séjour agréable et de longue durée. Madame Renschub, que ma femme devait remplacer, avait été congédiée dès l'instant qu'on avait reçu la nouvelle certaine de notre arrivée, et était partie avec son mari pour Manheim. Mais à notre grande surprise, nous retrouvâmes ici madame Seyler! Elle courut de suite, les bras ouverts, au devant de ma femme, lui demanda pardon des chagrins qu'elle lui avait causés, avec toutes les marques d'un repentir sincère, et lui donna l'assurance qu'elle se comporterait dès à présent envers elle en amie véritable. Ma femme, qui, comme je l'ai dit plusieurs fois, était très vive, fut extrêmement frappée de cet aspect inattendu;

---

(1) Mon ami Schmidt désapprouva tellement cette négligence, qui lui parut volontaire, que dès ce moment il cessa de m'écrire.

elle n'eut pas assez de contenance pour cacher son ressentiment, et ne put s'empêcher de l'exprimer dans ces termes : « Mon Dieu! vous, madame, ici? Je crois que si, pour vous éviter, je fuyais jusqu'au fond des enfers, je vous y retrouverais encore (1). »

---

(1) La franchise excessive de ma femme me mit très souvent dans l'embarras ; et, dans diverses circonstances, elle m'obligea à jouer le rôle désagréable de médiateur auprès de ses adversaires. Aucun défaut, aucune folie n'échappait à sa pénétration ; elle voyait jusqu'aux moindres fautes que faisaient sur la scène les comédiens qui prétendaient être infaillibles dans leur art ; elle blâmait sans ménagement ces derniers, et parlait avec indignation, avec mépris, et souvent même avec une ironie sanglante des autres, qu'elle traitait de coquins et de fous. Ils durent tout naturellement prendre en très mauvaise part de semblables critiques ; mais, comme presque tous avaient quelque chose à se reprocher, et n'avaient pas assez de courage pour l'obliger à s'expliquer, ils s'adressaient presque toujours à moi, en me priant d'interdire à ma femme des expressions offensantes. Malheureusement, mes représentations n'étaient que très rarement utiles; presque toujours elle m'accusait de partialité et de trop d'indulgence qu'elle appelait de la faiblesse, et m'invitait à lui prouver que ce qu'elle avait dit n'était pas vrai ; aussi j'en étais ordinairement pour mes exhortations.

De cette réponse naïve, Mme Seyler put conclure qu'elle ne parviendrait pas à se réconcilier avec sa rivale aussi tôt qu'elle l'avait espéré. Comme elle craignait d'ailleurs que, par des récits défavorables, nous ne l'empêchassions de s'engager ici, elle se hâta de conclure son traité avec la direction, sans beaucoup regarder aux conditions. Ma femme se vit donc encore auprès de sa principale antagoniste, et se trouva, en ce qui concerne les rôles de son emploi, presque dans la même situation qu'à Manheim.

Ma fille ne fut pas plus heureuse; la célèbre cantatrice, Mme Benda, s'était, quelque temps auparavant, vivement brouillée avec Mlle Keilholz l'aînée, qui était moins habile musicienne, mais qui avait une très belle voix, et qui était très aimée de la plus grande partie du public; elle s'était même oubliée jusqu'à la frapper, et de plus, avait demandé à la direction de congédier son adversaire. Cette demande injuste fut naturellement rejetée, et dans son dépit, elle donna sa démission. Notre engagement fut la suite de cet accident, et c'est pour cette raison qu'il fut pressé et conclu avec tant de zèle. Mais bientôt après le bruit courut que nous avions

renouvelé notre contrat avec l'intendant de Manheim. La direction de Hambourg craignit que cela ne fût vrai, et se réconcilia avec Mme Benda, afin de ne pas se trouver dans l'embarras. Lorsque, fidèles à notre engagement, nous arrivâmes à Hambourg, ma fille trouva, contre son attente, ces deux rivales redoutables en possession de tous les rôles principaux de l'opéra, et se vit comme sa mère, non seulement trompée dans ses espérances, mais même rabaissée de quelques degrés au-dessous du rang qu'elle avait occupé jusqu'alors.

Le premier rôle qu'elle jouait ici fut celui de Parthénie dans l'opéra d'*Alceste*, de Wieland; son chant et son jeu obtinrent de nombreux applaudissemens; mais il y eut cependant des opposans qui donnèrent la préférence à Mme Benda, et ils n'avaient pas tort. Minna avait, à la vérité, pour elle une excellente voix, des connaissances en musique, de la beauté et de la jeunesse; mais Mme Benda avait un talent beaucoup plus cultivé et une exécution plus touchante. Cependant cette expérience désagréable eut un heureux résultat; car la jeune cantatrice redoubla d'efforts pour lutter contre sa rivale, s'adonna avec plus de

zèle que jamais à l'étude de son art, et mérita, au bout de deux ans, l'honneur d'être regardée par tous les connaisseurs qui l'entendirent, non seulement comme une pianiste incomparable, mais aussi comme une des meilleures cantatrices de l'Allemagne.

Ce que j'avais appréhendé, dès les premiers instans de mon arrivée à Hambourg, arriva malheureusement. L'envie et la cabale commencèrent peu à peu à s'introduire au théâtre. J'aurais pu, à la vérité, prévenir en partie la dernière, en acceptant l'emploi de régisseur qui me fut offert par la direction après le départ du comédien Borchers, qui l'avait rempli jusqu'ici; mais je trouvai le théâtre dans un état tel, qu'en le régissant je devais m'attendre à beaucoup de peine, et, d'un autre côté, à très peu d'honneur et de contentement. Je laissai donc ces fonctions à un autre. De plus, ma femme ayant à ses côtés, indépendamment de Mme Seyler, deux actrices aussi habiles et plus jeunes qu'elle, Mme Borchers et Mlle Reimers, n'était, malgré tout son mérite, employée que rarement, et souvent même dans des rôles insignifians. Il en était de même pour ma fille, surtout dans la comédie. Quant à moi, mes rôles étaient rem-

plis par de meilleurs comédiens. On pouvait donc se passer de nous, et nous n'étions que très peu remarqués.

CHAPITRE II.

Compositions littéraires.—Ancienne connaissance. — La veuve du poète Dreyer. — Encore une triste apparition.

N'ÉTANT, comme je viens de le dire, que rarement employé comme acteur, j'avais d'autant plus de temps pour me livrer au métier d'auteur. Ma comédie, *Jean de Zanow, ou le Gentilhomme campagnard à Berlin*, fut achevée et imprimée à Hambourg. Je composai ensuite un drame qui a pour titre : *Le Père du peuple*, et une comédie : *Ce qui convient à l'un par droit, doit convenir à l'autre par équité;* mais ces deux derniers ouvrages restèrent imparfaits, parce que je fus contraint, quelque temps après, à une nouvelle émigration. Ma comédie, *L'Héritage, ou le Jeune Avare,* fut représentée pour la première fois sur ce théâtre, et fut applaudie. Parmi plusieurs personnes dignes d'estime,

et pleines de mérite qui se montrèrent mes amis (1), se trouvait l'habile musicien Schwenke jeune, depuis directeur de musique, en remplacement de feu Charles-Emmanuel Bach. Il composa une musique excellente et très caractéristique pour les entr'actes de ma comédie intitulée : *Les Comédiens à Quirlequitsch*. Je rencontrai un jour dans mon chemin un homme couvert d'un habit bourgeois très simple, et qui portait une perruque ronde de marin. Il me sembla que je l'avais déjà vu quelque part; je m'approchai de lui, et, à mon grand étonnement, je reconnus sous ce costume simple, un des plus célèbres héros de l'Allemagne, le duc Frédéric de Brunswick. Je crus qu'il serait inconvenant de l'arrêter dans la rue; mais je ne manquai pas d'aller présenter mes hommages à mon ancien protecteur dans son logement. Il était descendu à l'auberge de la

(1) Le consul anglais, Charles Hambury, le capitaine d'Archenhalz, les marchands Maurer, Flar, Sohle et Dreyer l'aîné, le courtier Conrad Mosshof, Charles-Emmanuel Bach, Leister, Broemel, secrétaire, et depuis conseiller de guerre en Prusse; le médecin Unzer, d'Altona; sa femme, autrefois Mlle Ackermann, et plusieurs anciens amis que j'ai déjà nommés.

Cour impériale, où il passait pour un marchand voyageur. Il me reçut avec sa bonté ordinaire, parut satisfait de me voir, s'entretint long-temps avec moi sur le théâtre de Hambourg, et sur d'autres objets qui l'intéressaient, et me congédia enfin, en m'assurant de la continuation de sa bienveillance.

Une de mes premières occupations, aussitôt après mon arrivée à Hambourg, avait été de m'informer de la veuve que feu mon ami Dreyer avait laissée. Après avoir long-temps cherché sa demeure, je la trouvai enfin dans un coin reculé et sale, habitant une misérable cabane ; la chambre qu'elle habitait était, tant à cause de son peu d'espace que du peu de lumière qui y pénétrait à travers des carreaux de papier, extrêmement incommode, et si obscure qu'on pouvait à peine y distinguer les objets. C'est là qu'elle passait ses jours, oubliée depuis long-temps par ses anciens amis, et dans la plus affreuse pauvreté. Pour surcroît d'infortune, elle avait depuis quelques années perdu l'usage de ses yeux, et se trouvait, par conséquent, dans l'impossibilité de travailler pour vivre. Sa fille avait établi une petite école, dont le produit servait à la nourrir ainsi que sa mère; mais six

à huit enfans (car ce coin ne pouvait en contenir davantage) lui rapportaient à peine de quoi manger du pain sec. L'aspect déplorable de cette malheureuse femme me fit frémir. Il n'était pas en mon pouvoir de la tirer entièrement de cette affreuse situation ; mais cependant je fis tout mon possible pour la lui rendre plus supportable.

Une femme, avancée en âge, habitait le devant de cette chaumière, et cherchait à gagner sa vie, en cousant, en tricotant et en faisant d'autres ouvrages d'aiguille. Elle m'avait vu entrer; elle demanda, après mon départ, à ses voisines, mon nom et mon état, puis s'informa avec soin de ma demeure. Un matin, elle entra chez moi, me salua de la part de la veuve Dreyer, et m'offrit ses services; mais comme dans ce moment ma femme n'avait pas besoin d'ouvrières, je ne pus répondre à ses désirs. Cette femme parut frappée et inquiète. Quoiqu'à la vérité ses habits fussent très propres, ils n'étaient cependant d'aucun prix. Je crus donc qu'elle devait être très pauvre, et que la honte l'empêchait de me demander l'aumône. Dans cette pensée, je me tournai vers elle, tirai ma bourse et lui offris une bagatelle. « Hélas, mon Dieu! à quel degré d'abaisse-

ment suis-je donc arrivée ? » s'écria-t-elle en couvrant son visage pour cacher ses larmes. Ces paroles, ce mouvement excitèrent mon attention. Les manières décentes qu'elle avait montrées en entrant me frappèrent; je la regardai, pendant que je la consolais, avec plus d'attention, et fus surpris de la noblesse de ses traits. Il me sembla aussi que je l'avais vue ailleurs. Je lui demandai son nom. « Je suis la veuve Berner, balbutia-t-elle, d'une voix timide, et les yeux baissés. Il y a près de douze ans que vous ne m'avez vue; vous ne vous souviendrez sans doute de moi qu'avec peine. — Berner! m'écriai-je, en l'interrompant vite ; le nom de mon ami! Seriez-vous... Oh non! c'est impossible; Berner était dans une si grande aisance, et vous.... — Il l'était, continua-t-elle, en soupirant profondément, et j'étais heureuse auprès de lui. J'étais l'épouse d'un homme que vous honorâtes de votre amitié, et qui ne vit plus depuis quelques années. Hélas! j'ai été la première cause de son malheur, et peut-être aussi de sa mort! Ma légèreté, ma vanité ont ruiné le meilleur des hommes, et j'en porte maintenant la peine... » Des sanglots et des larmes l'empêchèrent de continuer. Étonné, effrayé, je pouvais à peine

parler moi-même. Sur ces entrefaites, je pris à la hâte un siége, et obligeai la malheureuse femme qui chancelait à s'asseoir. « Mort?..... lui que j'aimais si sincèrement, et que je me faisais une si grande joie de revoir..... Et vous, sa veuve..... Je ne reconnais presque plus vos traits. Votre extérieur si pauvre!... Comment est-il possible? Expliquez-moi!... » Après s'être recueillie pendant quelques momens, elle me raconta ce qui suit.

CHAPITRE III.

Histoire de deux époux.

« Vous nous avez connus dans une position assez brillante, et à une époque où notre bonheur intérieur était digne d'envie...... Hélas! épargnez-moi le souvenir de ma félicité passée; maintenant elle est perdue pour toujours; il me serait trop douloureux de vous en entretenir; je passerai donc à nos malheurs et à leur origine. Après votre départ de Hambourg, nous restâmes quelques années dans cet état de calme et de tranquillité; mais le temps de l'affliction ne tarda pas à arriver.

Je fus attaquée d'une maladie qui, sans être dangereuse, fut cependant assez longue. Le médecin attribua la lenteur de mon rétablissement à l'air de la ville, et me conseilla de me rendre à la campagne pour quelque temps. Mon mari eut la complaisance, sans que je l'en eusse prié, de louer un jardin à quelque distance de Hambourg, où l'air pur et salubre de la campagne ne tarda pas à me rendre la santé. Ce jardin, qui me plaisait beaucoup, fut mis en vente moyennant un prix très modique. Mon mari, qui avait fait cette année des gains considérables dans son commerce, résolut de l'acheter, et de me causer, par cette nouvelle preuve de son amour, une agréable surprise le jour anniversaire de ma naissance, qui était alors très prochain. Je passai donc mes jours dans mes propriétés, tantôt à la ville, tantôt à la campagne, selon que les affaires et le temps le permettaient. Comme le jardin était un peu éloigné de la ville, et que la faiblesse de mes forces ne me permettait pas d'y aller à pied, je m'étais servi pendant quelque temps d'une voiture de louage; mais quand je commençai à me trouver un peu mieux, je réfléchis sur ce qui se passait autour de moi, et je remarquai entre autres

choses, que tous mes voisins, sans exception, avaient un équipage à eux; cela blessa ma vanité, qui n'était pas le moindre de mes défauts. Sachant que mon mari m'accordait volontiers tout ce qui était en son pouvoir, je lui persuadai de me donner une voiture. A peine eut-il exaucé cette prière, qu'il me sembla peu convenable d'ouvrir moi-même la portière du carrosse en montant et en descendant. On prit donc aussi un laquais en livrée. Ce nouvel équipage, d'un excellent goût, fit, comme je l'espérais, beaucoup de bruit. Mes voisins de campagne, qui n'avaient jusqu'alors fait aucune attention à moi, crurent qu'ils ne devaient plus rougir de ma société, et recherchèrent ma connaissance. Ma conversation les amusa, et ils eurent la complaisance de me recevoir souvent chez eux et d'une manière très amicale. Ces politesses furent rendues de ma part sans de grandes dépenses; et dès ce moment nous ne faisions plus qu'une même famille, dont l'occupation principale était de se procurer réciproquement des divertissemens agréables. Enfin, l'hiver qui s'approchait m'obligea de quitter le séjour délicieux de la campagne. Bientôt aussi mes amis rentrèrent en ville, et recommencèrent leurs

visites auprès de moi; mais leurs habits étaient bien plus élégans et plus riches qu'ils n'étaient à la campagne. Je fus obligée, autant par inclination que par bienséance, de rendre à ces dames leurs visites; mais je ne pus voir sans honte et sans chagrin la simplicité de ma mise. Mon mari, malheureusement trop complaisant, vit mon embarras, fit ce nouveau sacrifice à ma vanité, et me commanda sans délai quelques vêtemens d'hiver à la mode, afin que je pusse me présenter d'une manière décente. Après ces visites de bienséance, vinrent encore les invitations à des dîners, des soupers, des bals, des concerts, etc., etc., qui furent autant de nouvelles tentations et de nouvelles occasions de dépenses excessives pour mon mari et pour moi. Nous vîmes partout beaucoup d'argenterie, les porcelaines les plus fines, les meubles les plus magnifiques, les parures les plus précieuses, dont les femmes étaient pour ainsi dire couvertes à de certains jours de fête. Mon orgueil, qui s'accroissait chaque jour, en fut vivement humilié, et la tête tourna bientôt à mon pauvre mari, quand il pensa aux invitations que nous avions reçues et qu'il était de notre devoir de rendre. Il ne lui restait donc que le choix, ou de s'ef-

forcer d'étaler une semblable pompe, quoiqu'elle fût au-dessus de nos moyens, ou de se résoudre à se retirer et à renoncer à toutes ces dangereuses connaissances. Il aurait choisi avec joie ce dernier parti; mais comme je montrais un dégoût insurmontable pour une réforme aussi humiliante, et qu'il devait craindre lui-même que cette retraite subite n'excitât des soupçons et ne fît tort à son commerce, et par suite à son crédit, il fut contraint de consentir à suivre patiemment le torrent qui l'entraînait, et de régler son intérieur sur les plus brillans modèles. Bientôt nous rivalisâmes en dépenses avec nos amis les plus riches, et notre maison put passer pour une maison du premier rang.

« Jusque là, tout allait encore assez bien, parce que les gains considérables que mon mari faisait dans son commerce, lui donnaient les moyens de combler le vide que ces dépenses extraordinaires occasionnaient dans sa caisse; mais insensiblement nos connaissances s'augmentèrent, les parties de plaisir devinrent chaque jour plus fréquentes, et à la fin il n'y eut point de fête dans la ville à laquelle nous ne fussions obligés de prendre part, et que nous ne dussions rendre dans la suite,

pour ne pas manquer à la bienséance. Avant cette époque, je prenais soin moi-même du ménage; mais à présent que je passais mon temps, le matin à la table de thé et à la toilette, le soir à la table de jeu, tout était confié à des mains étrangères. Mon mari lui-même commença peu à peu à prendre goût à ces plaisirs bruyans, et ses affaires en souffrirent.

« Je m'étais insensiblement endettée par plusieurs pertes considérables au jeu, par l'achat des marchandises à la mode qui changeait chaque mois, enfin, par mille autres bagatelles, et cet état s'aggravait tous les jours. Bientôt je fus tourmentée par mes créanciers, et comme la somme, assez forte, que mon mari me donnait chaque mois pour mes plaisirs, suffisait à peine pour payer les intérêts des sommes que quelques juifs m'avaient prêtées à grosse usure, je me vis obligée de lui découvrir ma situation embarrassante; mais ce fut le signal de la terrible catastrophe qui causa notre ruine entière.

« Mon mari, qui était ordinairement de bonne humeur, même dans les relations d'affaires, commença tout à coup à devenir pensif et grondeur. Il ne buvait ordinairement que très sobrement; dès lors, je le vis souvent ivre,

et si dans cet état il montrait parfois quelque gaîté, elle dégénérait bientôt en extravagance. Un jour qu'il paraissait dans une semblable disposition, j'en profitai pour lui découvrir ma détresse, et lui demander la somme qui m'était nécessaire pour payer mes dettes. Convaincue de son excessive tendresse pour moi, je croyais n'avoir à craindre qu'une douce réprimande; mais, à mon grand étonnement, il se jeta avec furie sur moi, quand il eut entendu cette demande, et s'écria d'un son de voix qui annonçait son désespoir : « Ah, malheureuse! vous aussi?... C'est bien! ainsi, nous sommes perdus sans ressource! Mais qu'importe, ajouta-t-il avec un rire terrible, quelques milliers de rixdales de plus ou de moins? Ma ruine sans cela était inévitable! » Je demeurai stupéfaite sans pouvoir proférer un seul mot. Il courut aussitôt à son pupitre. Il prit quelques lettres, et les mit en tremblant dans ma main. « Lisez, lisez, et convainquez-vous, » s'écria-t-il, et il se laissa tomber sur une chaise. J'appris, en partie par ces papiers, en partie par les explications de mon mari, que depuis peu une maison considérable de Londres avait failli contre l'attente générale, et avait en-

traîné dans sa ruine plusieurs marchands avec lesquels mon mari était en relation ; lui-même perdait, non seulement par là de grosses sommes, mais à chaque courrier des lettres de change endossées par lui étaient expédiées par ses correspondans étrangers qui avaient souffert et qui avaient besoin de leur argent. Il ne put les payer, parce que les dépenses excessives qu'il avait faites, par trop de complaisance pour moi, avaient épuisé sa caisse.

« Comme, dans cette position dangereuse, aucun des amis en qui il avait confiance ne voulut lui faire un prêt considérable, sa banqueroute fut inévitable. Lorsque l'information judiciaire fut terminée, son nom fut publiquement affiché à la Bourse, avec la dénomination de banqueroutier imprudent. Tout fut vendu à l'enchère, maison, jardin, meubles, argenterie, marchandises ; bref, tout ce qui était de quelque prix. Les créanciers s'en partagèrent le produit, qui fut loin de suffire pour les satisfaire. Mon malheureux époux n'avait plus d'autre moyen de subsistance que de se mettre aux gages de quelques marchands, pour travailler dans leurs comptoirs. Mais bientôt il perdit même cette

ressource, car il s'accoutuma de plus en plus à boire pour chasser son ennui et ses chagrins. On commença à le traiter avec mépris, et bientôt on le chassa partout, comme un ivrogne incorrigible. C'est alors que nous commençâmes à nous trouver en butte à la plus cruelle pauvreté. Le malheureux, dans son désespoir, avait résolu de s'embarquer, lorsque tout à coup il fut attaqué d'une fièvre chaude, qui le délivra bientôt de sa pénible existence. Jugez combien ma situation fut terrible en ce moment! Toutes les fois que je m'éveillais, ma conscience me faisait les reproches les plus amers sur mon impardonnable légèreté, qui avait ruiné le meilleur des hommes. Sa perte me causa la plus vive douleur; et ce qui mit le comble à mon infortune, ce fut la conduite offensante des personnes qui m'entouraient, et de ceux qui s'étaient si souvent dits nos amis. Ils me regardèrent tous comme la première cause de la ruine de mon mari, et me traitèrent avec le dernier mépris; il n'y en eut pas un seul qui non seulement me secourût, mais qui même eût eu la moindre pitié de mon sort. J'écrivis à quelques uns de mes parens, pour les prier de me trouver une condition; mais

ils furent assez cruels pour me refuser. La faim et la misère me contraignirent enfin à entrer en service chez une dame noble, dans le Holstein. Là, je trouvai les moyens de satisfaire mes plus indispensables besoins; mais le malheur, qui était impitoyablement acharné après moi, m'enleva bientôt cette dernière ressource. Ma protectrice, qui depuis long-temps était attaquée de consomption, mourut; et, ne pouvant trouver dans cette contrée un autre emploi, je me vis obligée de retourner à Hambourg, où je louai un logement dans un coin reculé de la ville. Là, je cherchai à gagner ma vie par des ouvrages de main; et c'est ainsi que j'ai passé quelques années dans cette misérable demeure, au milieu de gens de la dernière classe, inconnue, sans qu'aucun de mes amis s'occupât de moi. Vous m'y retrouvez dans une position bien différente de celle où vous m'avez vue autrefois. » Ce triste récit me fit fondre en larmes, et je ne pus pas m'empêcher de la plaindre de tout mon cœur, quoique sa vanité et ses folles dépenses eussent été la principale cause de la ruine de son mari. Par bonheur, elle n'avait point d'enfans; et, quoiqu'elle fût bien déchue de son

ancienne splendeur, elle montrait encore beaucoup de dignité et de résignation; et, comme elle était active et laborieuse, sa position était bien moins misérable que celle de la veuve de feu mon ami Dreyer. Je me crus cependant obligé de la secourir selon mes moyens, et de lui prouver par là que j'étais encore reconnaissant de l'amitié qu'elle m'avait autrefois témoignée.

CHAPITRE IV.

Histoire de deux autres époux.

Parmi les personnes dont je cultivais la connaissance, plus par bienséance que par affection, se trouvait aussi un riche marchand, nommé Marrau. Il avait une femme qui possédait toutes les qualités qui peuvent rendre heureux un époux raisonnable; seulement, pour son malheur, elle avait le défaut de n'être pas belle; aussi son mari avait-il peu d'égards pour elle, quoique, de son côté, elle l'aimât tendrement. L'ingrat entretenait depuis long-temps, à grands frais, une ancienne comédienne, d'une assez jolie figure, chez

laquelle il avait coutume de souper ordinairement, dans la société de ses parens, qui étaient assez infâmes pour sacrifier l'honneur de leur fille à ces frivoles avantages; souvent aussi il donnait chez elle de petites fêtes à ses amis. Entre autres présens considérables qu'il faisait fréquemment à sa belle, il commanda un jour chez un fourreur, une pelisse précieuse, et donna ordre de l'envoyer de sa part chez sa maîtresse, aussitôt qu'elle serait prête. Le pelletier avait sans doute mal entendu, ou le porteur se trompa; car la pelisse fut remise, en l'absence de Marrau, non à sa maîtresse, mais à sa femme, comme un cadeau de son époux. La joie que cette galanterie extraordinaire causa à cette épouse si long-temps négligée, fut très grande, à la vérité; mais elle fut encore plus sensible à ce prétendu retour de tendresse. Seulement elle ne pouvait concevoir les motifs du changement subit qui s'était opéré dans ses sentimens. L'amour, la condescendance, l'abnégation de soi-même avaient toujours été ses qualités ordinaires; elle ne pouvait donc pas s'en faire un mérite particulier. Elle présumait au contraire, avec plus de probabilité, que son mari s'était brouillé avec sa maîtresse, parce qu'il avait

découvert quelque infidélité, ou pour quelque autre raison importante ; elle pensait aussi que, décidé à remplir désormais ses devoirs d'époux, il cherchait, par ce présent, à se faciliter une réconciliation. Dans cette opinion, elle se proposa de le recevoir, à son retour, avec toute la tendresse possible, et de lui témoigner avec chaleur la joie que lui causait cette preuve flatteuse de son attention. Bientôt son mari rentra avec moi. L'épouse, reconnaissante, vola de suite à sa rencontre, et l'embrassa avec toutes les marques de la plus vive allégresse. Surpris de cette gaîté extraordinaire, il lui en demanda la cause d'un air sombre.

Mme Marrau. Vous me le demandez? Ne dois-je pas être flattée, très flattée de vous voir de retour auprès de moi?

M. Marrau. Eh bien! cela n'est pas, je crois, si extraordinaire. (Se tournant vers moi) : Asseyez-vous, mon ami ; nous sortirons ensemble ; je veux seulement écrire quelques mots.

Quelques momens après, il murmura du côté de sa femme, sans se tourner : « Madame, si vous avez encore quelque affaire, ne vous gênez pas. »

Mme Marrau. J'ai une affaire très importante, mon ami, mais avec vous.

M. Marrau (aussi froidement qu'auparavant). Comment! avec moi?

Mme Marrau (avec un peu de timidité). Oui, avec vous. Je vous attendais dans votre chambre pour vous remercier.

M. Marrau (étonné). Pour me remercier? et de quoi?

Mme Marrau. Je vous rends des grâces infinies pour cette pelisse que vous m'avez tout à coup.....

M. Marrau (l'interrompant vivement). Une pelisse? quelle pelisse?

Mme Marrau (embarrassée). Que vous m'avez envoyée par le pelletier, il n'y a que quelques heures.

M. Marrau. Par le pelletier? à vous?

Mme Marrau (un peu découragée). La voici (découvrant la pelisse, qui était étendue sur un siége, et couverte d'une grande serviette). De qui pourrait me venir un aussi précieux cadeau, si ce n'est de votre part?

M. Marrau (jetant ses regards sur la pelisse, et frappé). En vérité.... Le lourdaud! (se remettant un peu), le maladroit n'a pas suivi mes ordres. Je lui ai commandé, à la

vérité, d'apporter ici cette pelisse; mais ce n'est pas un cadeau pour vous.

Mme Marrau (à voix basse). Ainsi, ce n'est point un cadeau pour moi?

M. Marrau (avec impatience). Eh non! ne m'entendez-vous pas? elle est.... Il n'y a pas long-temps qu'un de mes amis m'a donné la commission de lui commander une pelisse dont il veut faire un présent à sa femme, le jour de sa naissance, et c'est cette pelisse que l'imbécille de pelletier vous a apportée.

Mme Marrau (en larmes). Excusez-moi....

M. Marrau. Quand vous aurez besoin de fourrures, il s'en trouvera aussi pour vous. Mais c'en est assez; vous voyez que j'ai de l'occupation.

Mme Marrau (très abattue). Oui; je vois....

Aussitôt elle quitta la chambre, poussant de profonds soupirs, et jetant des regards sur moi, comme si elle voulait implorer ma pitié. Elle était à peine disparue, que le mari sonna un domestique, qui eut ordre de porter sur-le-champ la pelisse à sa maîtresse. Quelques minutes après, il sortit pour souper avec elle comme à l'ordinaire. Comme j'y étais invité par lui, je ne pus me dispenser

de l'y suivre ; mais la scène dont je venais d'être témoin oculaire m'avait tellement rempli d'indignation, que je cherchai dès lors à éviter la société de cet homme brutal.

CHAPITRE V.

Changemens dans la direction du théâtre. — Je reçois mon congé. — Discours comique de deux confiseurs à ce sujet. — Critiques naïves.

Au commencement de l'automne, les marchands, aux frais desquels le théâtre avait été entretenu jusqu'alors, s'assemblèrent, en examinèrent l'état, trouvèrent qu'une partie considérable de leurs mises était perdue, et résolurent, pour cette raison, de se désister de l'entreprise (1). Le limonadier Dreyer, homme assez opulent, et l'un des trente actionnaires, se chargea aussitôt du théâtre à ses frais, ainsi que de toutes les dettes dont il était chargé, et nomma régisseur le célèbre poète dramatique Bromel, mon ami. Ce chan-

(1) Chaque action était de mille marcs.

gement dans la direction eut des suites importantes pour moi et pour ma famille; car le nouvel entrepreneur, peu instruit des détails intérieurs du théâtre, traita toute cette affaire d'une manière très mercantile; il ne pensa qu'à tirer le plus grand profit de cette entreprise, et à faire toutes les épargnes possibles. Dans cette intention, il congédia aussitôt quelques membres peu importans de la troupe; et, ayant remarqué que je ne paraissais que rarement sur la scène, ainsi que ma femme et ma fille, il crut également pouvoir se passer de nous, et me donna, contre toute attente, mon congé. Bientôt après, tous les chanteurs du théâtre eurent un pareil sort. Mme Benda, qui, à cause de ses rares talens comme cantatrice, avait été jusqu'à ce moment la favorite des spectateurs, s'était attiré des ennemis par quelques expressions trop franches et mal fondées sur le goût du public, qu'elle fit entendre un jour en plein théâtre avec aigreur et à haute voix (1). Elle fut sifflée par les spectateurs à la représentation suivante de l'opéra

(1) Mlle Cartillieri, cantatrice qui voyageait, avait été très applaudie dans l'air de bravoure de *la Foire du village* : « Mon sauveur, mon libérateur, etc. etc. »

de *la Belle Arsène*, où elle remplissait le rôle principal, et où elle ne put chanter, à cause d'un rhume qui lui était survenu subitement. (1)

Mme Benda, très offensée de ce traitement, demanda sur-le-champ à Dreyer sa démission, et la reçut aussitôt sans aucune observation. Mais son départ et celui de ma fille eurent un inconvénient qu'on n'avait pas prévu. Il devint impossible de donner la plupart des meilleurs opéra; et la caisse du théâtre en souffrit beaucoup. Alors Dreyer résolut de renvoyer tout l'opéra, et de lui

---

(1) Quelques personnes, qui voulaient être plus au fait, donnent les causes suivantes à cet accident : Mme Benda avait fait quelque temps auparavant une tournée à Lubeck, et y avait donné un concert : mais, à son grand chagrin, elle y eut peu d'auditeurs. Vers ce temps-là, la famille P... de Lubeck arriva à Leipsick; elle aimait la musique, et souhaita pendant son séjour d'entendre Mme Benda. Pour répondre à ce souhait, la direction du théâtre choisit l'opéra d'*Arsène*. La chanteuse, qui était toujours fort irritée contre le public de Lubeck, apprit le désir de cette famille, et ne pouvant empêcher la représentation de l'opéra déjà annoncé, elle feignit, par vengeance, un enrouement qu'elle avait gagné subitement, et s'attira, par cette conduite, le juste châtiment dont j'ai parlé.

substituer un ballet magnifique, qui fut pendant quelque temps très suivi, à cause de la nouveauté. Quoique ma famille n'eût eu que peu d'occasions de se faire remarquer du public dans des rôles importans, cependant une grande partie des spectateurs regarda notre renvoi de mauvais œil. Entre autres raisonnemens auxquels cet événement donna lieu, j'entendis un jour, en me promenant sur les remparts, deux confiseurs qui se trouvaient devant moi, et qui s'entretenaient, sans me voir, à ce sujet. (1)

A. Est-il bien sûr que la famille de Brandes va quitter le théâtre?

B. Oui vraiment; Dreyer les a congédiés.

A. Dreyer ne fait que des sottises! ce sont de braves gens! la fille est bien gentille, et chante mieux que Benda à la grande bouche, et que Keilholz la crieuse; le père est un brave homme, qui compose souvent des pièces de théâtre excellentes; et sa femme l'emporte de beaucoup sur la grosse Seyler, quand on lui donne des rôles toutefois.

---

(1) Tout ce dialogue est en patois allemand, pour lequel il est impossible de trouver des équivalens en français. (*Note du traducteur.*)

B. Oui, sans doute. Il en est toujours ainsi: quand nous avons par hasard de bons acteurs, la cabale vient aussitôt les tourmenter; c'est ce qui est arrivé à Brockmann. Il était devenu ici bon acteur, et comme il avait du talent, le licencié Wittenberg commença à le critiquer; et comme Ackermann voulait encore économiser sur ses gages, vite, les Viennois nous l'ont enlevé.

A. On en a fait autant à Schröder. Aussi, dès qu'il a eu le sentiment de son mérite, il nous a quittés.

Ces bonnes gens, qui, malgré leur peu de connaissances, ne laissent pas que d'être sensibles au beau, croient que par leurs applaudissemens (qui se font entendre assez à propos, selon l'impression que fait sur eux le jeu de l'acteur, ou quelque situation intéressante de la pièce) ils transforment les comédiens en véritables artistes; ils ont aussi une manière très comique de donner à leurs jugemens, sur les arts, une certaine direction. J'étais aimé du public, non pas tant à cause de mon jeu, qui s'élevait rarement au-dessus du médiocre, qu'à cause de ma conversation et de mon peu de connaissances; on avait même une confiance particulière dans mes

raisonnemens. Quand, par exemple, on donnait une pièce nouvelle, et que je me montrais au parterre, quelqu'un de ces habiles critiques s'approchait ordinairement de moi, et entamait la conversation à peu près en ces termes :

E. Bon soir, M. Brandes! Dites-moi, s'il vous plaît, quelle est la pièce qu'on donne ce soir. (1)

Moi. L'Amant soupçonneux, de Bretzner.

E. Oui, j'ai lu tout cela sur l'affiche; mais y a-t-il quelque chose de bon dans cette pièce? car le titre ne signifie pas grand chose.

Moi. Il est, à la vérité, très simple, mais la pièce elle-même renferme beaucoup d'excellentes choses; principalement quelques caractères bien tracés, et des situations très comiques qui ne peuvent manquer de faire rire.

E. Ah! ah! (se tournant vers son voisin): Eh bien, camarade! nous avons aujourd'hui une bonne pièce de Bretzner; il y a des situations très comiques, et qui nous feront rire.

Ce raisonnement se communiqua aussitôt à plusieurs spectateurs de ce genre, qui se trouvaient dans le parterre.

---

(1) Tout ce que dit cet interlocuteur est en patois.

D. (s'approchant de moi). Bon soir, M. Brandes! comment vous portez-vous? Nous avons aujourd'hui une bonne pièce de Bretzner, qui nous fera bien rire. Mais dites-moi, de grâce, quel est cet acteur étranger qui va jouer?

Moi. Il vient de Pétersbourg, et va à Berlin. S'il faut en croire la renommée, c'est un très bon acteur; nous verrons s'il plaira ici.

D. (à *E.*). Le nouvel acteur vient de Pétersbourg, et va à Berlin, ami! il doit être bon. Nous verrons.

Sur le plafond du parterre, sont peints les bustes de Sophocle, d'Euripide et d'Aristophane. Un jour (c'était encore pendant la précédente direction), un spectateur du genre de ceux dont je viens de parler, demanda à un comédien, qui se trouvait à côté de lui, ce que ces tableaux représentaient. « Comment! vous ne le savez pas encore? répliqua celui-ci, qui aimait à plaisanter, et qui était mécontent de la direction d'alors : ce sont nos trois directeurs, V... t. J... e. et Bl.... » Le questionneur, qui avait la vue courte, et qui ne pouvait juger de l'exactitude de cette réponse, parce que la salle était faiblement éclairée, secoua la tête, et dit en murmurant:

« La belle chose ! que nous importe d'avoir leurs visages ? qu'ils nous donnent de bonnes pièces, cela vaut mieux que de se faire peindre sur le plafond !.... » J'étais présent à ce discours, et je ne pus m'empêcher de dissiper cette erreur ; en même temps je m'efforçai de détruire la prévention que cet homme avait contre les directeurs ; mais elle était trop enracinée, et il fallut me contenter de la justice qu'il rendit à la fin au mérite que le triumvirat avait dans un autre genre, et souffrir qu'il portât la sentence suivante sur leur administration théâtrale : « Ils ne comprennent rien au théâtre ; Ackermann était un bien plus habile directeur ! »

CHAPITRE VI.

Ma fille a des prétendans. — Engagemens à Riga. — Indemnité considérable accordée pour le voyage. — Voyage à Berlin. — Départ pour Riga.

Ma fille, qui avait atteint sa seizième année, et dont la beauté et les talens devenaient de jour en jour plus séduisans, eut peu à peu

une foule d'adorateurs qui recherchèrent sa main avec empressement; mais elle n'avait encore aucune inclination pour le mariage, quoiqu'elle eût pu faire une brillante fortune, en choisissant l'un ou l'autre de ces partis. Ce qui était tranquillisant pour moi, c'est que toutes ces personnes se comportèrent avec délicatesse, et que pas un seul n'essaya de parvenir à son but par des voies détournées. En général, les égards respectueux pour le beau sexe paraissent être une des qualités par laquelle les habitans de cette vaste et opulente cité se distinguent principalement.

Quelque temps avant que Dreyer me donnât mon congé, on m'avait fait, par le marchand Mannes, d'Eberfelde, qui revenait de Russie, la proposition d'un engagement avantageux pour Riga, que j'acceptai et que je conclus, sans hésiter, sur une seconde invitation de la part de la direction supérieure de Riga. On m'accordait, pour moi, ma femme et ma fille, six cents ducats d'appointemens par an, avec deux représentations à bénéfice, si je consentais à me charger de la direction du théâtre. Comme la nouvelle comédie ne devait être ouverte qu'en automne, et que mon contrat avec Hambourg expirait à la fin du Carême,

je reçus, outre les frais nécessaires pour mon voyage, la moitié des gages convenus, pour me dédommager de l'inaction dans laquelle je resterais pendant cet intervalle.

Quelques semaines avant la clôture du théâtre, on donna ma tragédie du *Naufrage*. Cette pièce très médiocre obtint, contre mon attente, de nombreux applaudissemens. Ce qui contribua surtout à ce succès, ce fut la scène du naufrage, accompagnée de la musique touchante de François Danzy, et l'éclat des nombreux changemens à vue, les marches, les batailles, etc., etc.

Elle fut redonnée presque tous les jours, et le théâtre était toujours rempli. La troisième représentation de cette pièce, que Dreyer m'avait accordée à mon bénéfice, me rapporta plus de cent louis; aussi les grands avantages que cette pièce procurait au directeur le portèrent à me dispenser volontairement de tous les frais de musique, d'éclairage, etc., etc.

N'ayant presque aucun devoir à remplir, je résolus, d'après les conseils de mon médecin, de faire un voyage à Berlin, afin de me donner un peu de mouvement, et de réparer ainsi mes forces affaiblies par une maladie dan-

gereuse dont j'avais été atteint quelques mois auparavant. Je voulais profiter de cette occasion pour ouvrir une souscription à un concert que ma fille avait l'intention d'y donner, en allant à Riga; et en outre, pour remercier personnellement le prince héréditaire, qui m'avait envoyé tout récemment une tabatière d'or. Tous ces projets furent réalisés. Au bout d'un mois la souscription était remplie; l'hypocondrie, qui m'avait si long-temps tourmenté, était disparue; je sentis mes forces rétablies, et je m'en retournai à Hambourg, gai, bien portant et très satisfait de l'accueil gracieux de mon illustre protecteur. Pendant mon absence, ma fille n'était pas restée dans l'inaction. Sur l'invitation de quelques amateurs de Lubeck, elle s'était rendue dans cette ville, accompagnée de sa mère et d'un célèbre violon nommé Lüders, qui se rendait à Moscou. Là, elle avait donné deux concerts qui lui avaient attiré beaucoup d'applaudissemens et de profit. Nous nous réunîmes presque en même temps à Hambourg; nous jouâmes encore jusqu'à la clôture du théâtre, qui eut lieu avant Pâques, quelques rôles importans, dans plusieurs pièces favorites du public, qui, après notre départ, ne pouvaient plus être repré-

sentées aussi facilement. Pendant ce temps, je mis ordre à mes affaires, fis encore quelques dispositions en faveur de mes deux pauvres veuves Dreyer et Berner; et, quittant entièrement le théâtre de Hambourg, nous commençâmes notre grand voyage pour Riga, en passant par Berlin.

CHAPITRE VII.

Berlin. — Potsdam. — Accueil très gracieux dans cette ville. — Maladie de ma fille. — Un amant invisible, et sa fin déplorable.

Tous nos amis nous reçurent à Berlin avec des preuves touchantes d'affection et d'estime; mais, à notre grand chagrin, nous ne trouvâmes pas parmi eux Mme Mara, sur les leçons de laquelle ma fille comptait avec confiance; elle était absente en ce moment. Par bonheur, pendant mon dernier voyage, j'avais renouvelé mon ancienne connaissance avec le célèbre chanteur Conciolini, qui, à ma prière, eut la complaisance de remplacer cette aimable artiste, et mit beaucoup d'empressement à former la jeune et studieuse écolière. Peu de

temps après mon arrivée à Berlin, je me rendis à Potsdam, pour inviter le prince héréditaire au concert que devait donner ma fille. A peine étais-je entré dans l'auberge, qu'un de ses domestiques vint me dire que le prince héréditaire, à qui l'on venait d'annoncer mon arrivée, désirait me voir présent à un oratorio, qui devait être exécuté le soir même dans son palais. Je m'y trouvai un peu avant l'heure fixée, et l'on me fit passer dans ses appartemens, où il s'entretint avec moi jusqu'à l'ouverture du concert, sur plusieurs objets relatifs à la littérature allemande, et principalement au théâtre. Comme il souhaitait le voir atteindre la perfection, j'osai lui proposer divers moyens, et je lui demandai en même temps la permission de lui soumettre un plan détaillé que je projetais sur l'établissement d'un théâtre national et d'une école dramatique; il m'accorda cette permission dans les termes les plus gracieux et les plus flatteurs (1). A mon retour de Potsdam, je

(1) Quelques années après mon retour de Livonie, je trouvai à Berlin un théâtre national, établi en grande partie d'après mes idées; mon ami Engel, que j'avais proposé comme premier directeur de cet éta-

commençai les préparatifs du concert que ma fille devait donner ; et, pour le rendre le plus brillant possible, je priai non seulement Conciolini d'y figurer, mais j'écrivis encore au prince héréditaire, pour lui demander que son excellent violon Garnowiecky voulût bien contribuer à l'accompagnement. On lui en donna l'ordre ; mais, quand le jour du concert arriva, il avait oublié son instrument à Potsdam. Sans doute l'orgueil de cet artiste avait été blessé de ce que je ne l'avais pas prié directement, et, en cela, il n'avait pas tout-à-fait tort de montrer de la susceptibilité ; seulement la manière dont il s'y prit convenait mal à un homme de son caractère. La veille du jour annoncé pour le concert, j'étais avec ma famille en visite chez le banquier Éphraïm (depuis conseiller privé des finances), quand tout à coup ma fille fut attaquée d'une fièvre violente. Le professeur Herz, habile

---

blissement, y remplissait aussi ces fonctions. Je trouvai seulement que l'école, que j'avais désirée et recommandée expressément, n'était pas ouverte : je crois d'ailleurs, pour des raisons particulières, que la ressemblance que cet établissement avait avec mon projet était un pur effet du hasard, et qu'on n'avait fait aucune attention au plan que j'avais présenté.

médecin, fut appelé sur-le-champ, et, comme il trouva la fièvre dangereuse, il fallut absolument différer l'exécution du concert jusqu'à la guérison de la malade. Sa faiblesse s'accroissant tous les jours, elle fut obligée de rester sous la garde de sa mère, dans la maison de notre ami, pour y attendre la crise de la maladie. Je ne pus assez admirer, dans cette circonstance, l'intérêt et les attentions amicales de cette excellente famille, comme aussi les soins infatigables du médecin.

Enfin ma fille, dont la vie avait été quelque temps en danger, se rétablit heureusement, et l'on put donner le concert si longtemps attendu (1). La jeune artiste fut reçue des nombreux auditeurs avec de bruyans applaudissemens, et son chant ainsi que son exécution furent récompensés par les suffrages unanimes et une riche recette. Le prince héréditaire était parti pendant la maladie de ma fille pour aller assister aux

---

(1) Les musiciens du roi, Bachmann et Benda, et une grande partie de la Chapelle, eurent cette fois, comme quelques années auparavant, la complaisance de se charger gratis de l'accompagnement, et le jeune virtuose Marpury voulut bien remplacer Garnowiecky.

revues qui avaient lieu en Prusse. La jeune cantatrice dut donc renoncer au bonheur de se faire entendre en sa présence. Ce départ fut doublement désagréable pour moi ; car, obligé de prendre ma route pour Riga, par Mittau, j'avais, à mon dernier voyage à Potsdam, prié son altesse de me donner des lettres de recommandation pour le duc de Courlande. Nous prolongeâmes notre séjour pour attendre le prince ; mais, comme l'époque de son retour n'était pas fixée, j'osai encore une fois le prier, par écrit, de m'accorder une recómmandation aussi avantageuse pour moi ; et je fus assez heureux pour qu'elle me fût remise par son châtelain, M. le conseiller-aulique Bauer. Je reçus aussi une semblable lettre du comte aîné de Medem, adressée à sa sœur, Mme la duchesse. Pendant notre séjour à Berlin, arriva un jeune étranger, qui loua quelques chambres dans la maison où nous demeurions ; mais il s'y tenait toujours enfermé comme un prisonnier. Le comédien Lanz, chez lequel je demeurais, m'apprit que cet inconnu s'était annoncé comme médecin, qu'il était extrêmement abattu et timide, et qu'il ne voyait personne. Comme il restait également invi-

sible pour nous, et que je n'avais aucune connaissance des motifs de sa mélancolie, je ne pus rien faire pour lui que de le plaindre. Quelque temps après notre départ, mon ami, le secrétaire particulier Bertram (1), m'annonça que ce jeune homme, immédiatement après notre départ, avait occupé les chambres que nous avions eues jusqu'ici, et qu'il avait principalement choisi pour son séjour favori le cabinet de ma fille ; quelques jours après, on avait entendu, à minuit, une détonation dans sa chambre ; on avait sur-le-champ ouvert la porte, et on avait trouvé l'étranger sans vie et baigné dans son sang. Dans cette même chambre était une silhouette de ma fille, qui en faisait l'unique ornement (2). Cette image, son empressement à occuper

---

(1) A présent conseiller de guerre. Il s'est principalement fait connaître par sa *Gazette de la littérature et du théâtre*, qu'il continua sous d'autres titres. En 1790, il fut créé baron de l'Empire par l'électeur palatin-bavarois, alors vicaire de l'Empire.

(2) Comme ma fille s'attira l'attention du public partout où elle se trouvait, elle fut peinte en silhouette par d'habiles artistes dans plusieurs endroits, et son image devint un article de commerce avantageux pour les marchands d'estampes.

notre appartement, sa mélancolie, tout donna lieu à plusieurs de mes amis de présumer que le malheureux avait vraisemblablement conçu de l'amour pour ma fille à Hambourg ; qu'il l'avait suivie ici ; mais qu'il avait été trop timide pour découvrir sa passion, et qu'il avait été porté à ce suicide en la voyant partir pour une contrée aussi éloignée, sans pouvoir espérer de la revoir jamais.

CHAPITRE VIII.

Séjour à Schwedt et à Stettin.

Quelques attraits qu'eût Berlin pour moi et pour ma famille, il fallut cependant nous décider à en partir. Dès que j'eus reçu la lettre de recommandation du prince héréditaire, je pris congé de mes amis, et partis pour Schwedt, où notre arrivée prochaine avait été annoncée au margrave par le secrétaire de son cabinet, M. Lauer. Par un hasard singulier, plusieurs artistes musiciens s'y trouvaient alors réunis. Outre les membres de l'excellente chapelle du margrave, où se distinguaient principalement Prinz, Mathes,

Heinze et Mainzer, nous trouvâmes dans cette ville le directeur de musique Hiller, de Leipsick, avec les deux sœurs Pudleska, qu'il avait formées dans l'art du chant, et qu'il emmenait à Mittau, pour les placer dans la chapelle du duc de Courlande. Le maître de chapelle Naumann, de Dresde, et les deux frères Tourner, virtuoses distingués sur la flûte, s'y rencontraient aussi; mais ce qui me fut particulièrement agréable, ce fut d'y trouver le respectable prédicateur Patzke, de Magdebourg, dont j'ai déjà fait mention. Peu de temps après notre arrivée, nous fûmes présentés au prince par le directeur du théâtre Moller. Son altesse nous fit non seulement un accueil très gracieux, mais elle ordonna aussi à notre ami Lauer d'arranger pour nous plusieurs parties de plaisir champêtres. Après un séjour très agréable de quinze jours, pendant lesquels ma femme et ma fille eurent l'occasion de montrer leurs talens dans quelques comédies et quelques concerts, nous prîmes enfin congé du margrave, qui nous fit un présent considérable, et nous continuâmes notre voyage pour Stettin. Ma mère, à qui je n'avais pas annoncé notre arrivée prochaine, fut très agréable-

ment surprise par l'aspect inattendu d'une famille qu'elle chérissait si tendrement ; et nous ne fûmes pas moins charmés de la revoir si bien portante et si gaie dans un âge aussi avancé. Pour ne perdre aucun des momens qu'elle pouvait passer dans notre société, elle nous accompagnait partout où nous allions ; et son cœur maternel ne pouvait s'empêcher d'exprimer de vive voix le plaisir que lui causait notre présence, et l'orgueil que lui inspirait l'estime dont nous étions partout honorés. Elle disait à chacune de ses connaissances qui nous rencontrait : « Voici mes enfans ; et moi, je suis l'heureuse mère de cette famille. » Quelques recommandations que j'avais reçues à Berlin pour diverses maisons distinguées de Stettin, nous procurèrent partout l'accueil le plus distingué (1). Mes relations avec la famille de Flemming et le syndic provincial Pauli, l'un de mes vieux

---

(1) Les marchands Triesner et Barthold, le conseiller de la chambre criminelle Effenbarth, le directeur général Flesch, le directeur Tarja, le conseiller aulique Lauer, le conseiller des domaines Krüger, le directeur de musique Wolf, le pharmacien de la cour Meyer, etc.

et de mes excellens amis, me causèrent un plaisir particulier. Toutes ces aimables familles s'empressèrent à l'envi de nous rendre le séjour de Stettin le plus agréable possible, par des repas, des bals, des parties sur l'eau. Dans quelques concerts que ma fille donna, à la demande des amateurs de cette ville, elle réunit tous les suffrages. La princesse Élizabeth, qui est elle-même bonne musicienne, et joue de divers instrumens, honora plus que jamais la jeune cantatrice de son affection, et eut même la complaisance de lui donner plusieurs fois, ainsi qu'à sa mère, des preuves de son habileté dans la musique. Un jour que je me trouvais dans un appartement voisin, je l'entendis sans être aperçu; on me découvrit enfin; mais ma curiosité ne fut pas prise en mauvaise part.

J'aurais désiré jouir plus long-temps de la société de mes excellens compatriotes, si le temps, dont je devais être avare, me l'eût permis; mais, dans les circonstances où je me trouvais, il fallut encore partir. Cette séparation fut également douloureuse pour ma mère, pour mes amis et pour moi; car nous nous aimions tous tendrement; et, m'étant engagé pour plusieurs années avec

la direction du théâtre de Riga, je ne pouvais espérer de revoir bientôt ma ville natale.

CHAPITRE IX.

Séjour à Dantzick et à Kônigsberg.

Nous nous rendîmes directement à Dantzick, sans nous arrêter long-temps dans aucun autre endroit. Nous n'y étions pas revenus depuis quinze ans; aussi combien tout nous parut changé! La plupart de mes anciens amis étaient morts. Celui que je regrettai le plus fut mon ancien bienfaiteur, le maître sellier Scheuber. Je cherchai vainement sa maison; elle avait été démolie avec beaucoup d'autres, et on en avait bâti de nouvelles à leur place. Jamais je ne fus aussi vivement frappé qu'en ce moment de l'instabilité des choses humaines, et, dans quelques occasions, je ne pus m'empêcher de fondre en larmes. Je trouvai dans un établissement de bienfaisance un de mes plus dignes amis, nommé Junker, que j'avais autrefois connu fort à son aise; il était cependant assez content de son sort. Ce qui m'affligea encore bien vivement,

ce fut de trouver un autre de mes amis, B... hl... s, qui ne m'était pas moins cher, et avec lequel je m'étais étroitement lié à Königsberg, retenu au Stolzenberg, près de Dantzick, sous une surveillance sévère. Le motif de sa détention était, comme je l'appris, un défaut de prévoyance dans l'administration d'une caisse publique qu'on lui avait confiée; ses ennemis avaient su profiter de cette circonstance pour le perdre. On reconnut dans la suite que cet honnête homme n'était pas capable d'une mauvaise action; mais ce fut un peu tard, car il ne fut mis en liberté qu'au moment où la régence fut changée. Il eut aussi la satisfaction d'être employé d'une manière honorable dans l'administration. Je trouvai dans un état plus heureux mes anciens amis, Tritt et Schnaase; l'un était secrétaire du conseil, et l'autre avocat. Au moyen de quelques recommandations, que mes amis de Hambourg et de Stettin m'avaient données pour diverses familles distinguées de Dantzick, nous y fîmes en peu de temps beaucoup de nouvelles connaissances. Le savant Wichers, les marchands Wagner et Clairke, le notaire Glummert, et plusieurs personnes de leur société qui étaient

tous amateurs de musique, ne voulurent pas laisser échapper cette occasion d'entendre une écolière de la célèbre Mara, qui était précédée d'une brillante réputation. Ils arrangèrent donc, après avoir obtenu son consentement, quelques concerts, où elle obtint de grands applaudissemens, et qui lui procurèrent de bonnes recettes. On aurait vivement désiré nous conserver plus long-temps; mais ayant l'intention de passer quelques semaines à Königsberg, à la prière instante des parens de ma femme, je me vis obligé d'abréger notre séjour à Dantzick et de hâter notre départ.

On nous fit, comme je m'y étais attendu, un très bon accueil à Königsberg. Il serait impossible de décrire la joie de ma Charlotte, en revoyant sa sœur et toute sa famille, après une séparation de près de vingt ans. Ses parens, qui l'aimaient d'une égale tendresse, ne ressentirent pas moins d'allégresse en la serrant dans leurs bras. Il leur fallut quelque temps pour se remettre de la première émotion, et ils s'empressèrent à l'envi l'un de l'autre de nous combler de caresses et d'amitié. Les deux maisons que mon beau-frère avait perdues dans le grand incendie,

avaient été rebâties, et il avait aussi réparé ses autres pertes. Outre ces parens qui m'étaient si chers, je retrouvai aussi M. Jestern (conseiller de guerre, et depuis conseiller supérieur des forêts), qui, pendant la situation pénible où je m'étais trouvé à Munich et depuis à Berlin, m'avait prouvé par ses conseils et ses services qu'il était véritablement mon ami. Je fus, par son entremise, admis dans la maison du chirurgien général Gerlach; son épouse, grande musicienne, conçut le plus vif attachement pour ma fille. Cette aimable famille chercha, dès les premiers momens de notre connaissance, à nous procurer chaque jour des plaisirs nouveaux, et prévint jusqu'à nos moindres désirs. En peu de temps ses amis devinrent aussi les nôtres, et bientôt, au moyen de mes anciens amis, et de ceux que je dus à mes lettres de recommandation, nous nous trouvâmes entourés d'un cercle nombreux d'excellentes personnes, qui croyaient qu'il était de leur devoir de nous combler, pendant notre séjour, des preuves les plus évidentes de leur estime et de leur affection. (1)

---

(1) M. de Hippel, conseiller de guerre, et premier

Je fis aussi la connaissance du célèbre professeur Kant dans la maison du conseiller de Hippel, et je trouvai dans ce grand philosophe un homme d'une société agréable. J'eus aussi, le lendemain de mon arrivée, le bonheur inattendu d'être honoré d'une visite du duc de Holstein-Bek, qui avait ici sa résidence ordinaire, et de recevoir de sa bouche l'assurance flatteuse de son affection. Le public musical de Königsberg avait été prévenu des talens de ma fille par plusieurs lettres de Dantzick, et par quelques poésies en son honneur. Il désira l'entendre dans un concert qui fut bientôt préparé sous la direction de l'organiste Richter, célèbre aussi comme pianiste. Ce concert eut lieu avec le plus grand succès. Une chose bien remarquable, c'est que tous les musiciens qui y furent employés refusèrent obstinément leurs honoraires, afin de donner par là une preuve de leur haute estime pour

---

bourguemestre (depuis conseiller de guerre privé), le conseiller-aulique Hoyer, le secrétaire de la chambre John, le marchand Adler, les libraires Hartung et Dengel, les savans Le Noble, Gruno et Plessing, les organistes Richter et Pobielsky, le musicien Zander; dont je me rappellerai toujours les noms avec reconnaissance.

la cantatrice. C'est assurément une politesse bien rare et bien flatteuse, qui fait autant d'honneur à ces artistes généreux qu'à celle qui en fut l'objet.

Nous goûtâmes pendant quelques semaines, dans la société de tant d'excellens amis, les plaisirs les plus purs et les plus agréables, et nous désirâmes souvent que Königsberg fût le lieu de notre destination; mais, comme il n'en était pas ainsi, et que l'automne approchait de plus en plus, nous fûmes obligés de nous en éloigner à notre grand regret. Nous prîmes donc congé, avec une vive douleur, des bons habitans de Königsberg, et continuâmes notre voyage en nous rendant à Mittau par Tilsit et par la Lithuanie.

CHAPITRE X.

Tilsit. — Mittau. — Accueil brillant dans cette ville. — Départ pour Riga.

Ma femme eut le plaisir de trouver à Tilsit son oncle, le surintendant ecclésiastique Rappe, qui l'avait élevée dans son enfance, après la mort de ses parens. La joie de ce bon

vieillard fut encore plus grande en voyant si inopinément dans ses bras son ancienne elève, et surtout en la voyant heureuse comme épouse et comme mère. Nous passâmes quelques jours très agréables dans sa société et dans celle de sa famille ; mais la nécessité nous contraignit aussi de faire nos adieux à ce respectable ami. Dès que nous atteignîmes les frontières de la Courlande, je remarquai dans les auberges des dispositions toutes différentes de celles que j'avais observées jusqu'ici, et qui formaient un contraste bien frappant avec ce que j'avais vu dans la Poméranie et dans la Prusse. Ces dispositions me convinrent beaucoup ainsi qu'à ma famille ; nous fûmes bien surpris de voir que sous des toits de chaume on recevait les voyageurs dans des chambres tapissées ou proprement peintes, dans chacune desquelles se trouvait un lit propre, avec une couverture d'indienne ou de soie, des draps, des rideaux de fenêtre, des chaises rembourrées, et d'autres meubles de bon goût. Les aubergistes, qui nous reçurent partout très poliment, nous servirent, quand nous demandions quelque chose à manger, plusieurs plats choisis que l'on n'aurait pas pu s'attendre à trouver apprêtés avec plus de délicatesse dans

diverses grandes villes. Ils nous demandèrent de quelle sorte de vin nous désirions boire, car ils ont dans leurs caves une provision de vins de toute espèce, même des vins de France, de Champagne et de Hongrie, comme aussi de toutes les liqueurs fines de Dantzick. Le compte était toujours modéré, eu égard à la manière dont on était traité. Au contraire, les chambres vis-à-vis de celles dont j'ai parlé, et qui étaient destinées aux paysans et aux voituriers, offraient un aspect dégoûtant. Elles étaient arrangées à la polonaise ; on y remarquait seulement un peu plus de propreté ; du moins je n'y vis jamais, comme en Pologne, des poulets, des canards et des cochons. Ces auberges sont entretenues presque toutes pour le compte des seigneurs, et les aubergistes n'y sont employés que comme régisseurs. Dans la Livonie, je ne fus ni aussi bien traité ni à aussi bon compte. (1)

Mon ancien ami Huhn, avec lequel je m'étais autrefois lié très étroitement à Leipsick, avait maintenant, dans sa ville natale,

---

(1) D'après des nouvelles plus récentes données par des voyageurs, on doit établir en Livonie plusieurs auberges aussi commodes que celles de la Courlande.

la charge d'avocat supérieur de la justice, et obtint par la suite celle de conseiller de justice. Il vint, à notre arrivée, au devant de nous, nous reçut à bras ouverts, et nous donna, par son aimable accueil, par son désir de nous être utile, et par sa complaisance, des preuves évidentes de son amitié. Mon premier soin, après avoir pris quelque repos, fut de me faire présenter au duc et à son épouse, et de leur remettre les lettres de recommandation que j'avais reçues à Berlin du prince héréditaire de Prusse et du comte de Medem. Tous deux me firent un accueil des plus gracieux, et me permirent de leur présenter le lendemain ma femme et ma fille. A mon retour chez moi, je trouvai une ample provision de toutes sortes de vin, qui y avait été apportée par ordre du prince, comme une première preuve de sa bienveillance.

Le directeur de musique, Hiller, que j'avais laissé deux mois auparavant à Schwedt, était déjà arrivé avec ses deux écolières. On donna bientôt un concert à la cour. Ces dernières y firent preuve de leurs talens distingués. Ma fille y fut aussi invitée, et ne fut pas moins applaudie, tant à cause de la pureté de son

chant, qu'à cause de la perfection de son jeu sur le piano.

Pendant le peu de temps que nous passâmes à Mittau, je fis la connaissance de plusieurs savans artistes et personnages distingués (1). Je me trouvai particulièrement honoré de l'affection que me montra l'épouse de M. le chambellan de Reck, sœur de la duchesse. C'était une dame d'un excellent cœur, qui possédait des connaissances étendues, et qui s'est distinguée comme poète, sous le nom d'*Élise*. Elle ne se contenta pas de me faire l'honneur de m'écrire quelquefois; mais elle eut même la bonté de m'admettre au nombre de ses amis.

Le duc, qui chaque jour montrait plus d'affection pour moi, nous fit aussi la grâce de nous inviter plusieurs fois à venir dans quelques uns de ses châteaux de plaisance, et de nous y montrer lui-même toutes les choses remarquables qu'ils renfermaient. Dans de pareilles occasions, je ne pouvais assez admirer

(1) Les professeurs Farber, Besekc, Kuttner et son frère, le conseiller du grand consistoire, Huhn et sa famille, le premier avocat de justice Andræ, le capitaine de Schafer, le major de Hagemeister, le maître de concert Veichsner, etc. etc.

ses lumières et ses connaissances variées. Je fus très étonné d'apprendre que plusieurs chefs-d'œuvre, dont la perfection attirèrent particulièrement mon attention, étaient l'ouvrage de quelques uns de ses serfs, dont l'éducation avait été dirigée vers ce but, et qui, dans la suite, voyageant chez l'étranger, aux frais du duc, s'étaient efforcés de devenir des artistes parfaits.

Dans des momens d'abandon, ce prince généreux s'exprima quelquefois avec beaucoup de franchise sur les désagrémens de sa position actuelle et sur sa situation passée; le triste récit de ses premières années, qu'il nous fit avec la plus grande simplicité, nous toucha tous jusqu'aux larmes. Il apprit avec peine que nous avions déjà conclu un engagement fixe pour Riga, parce qu'il désirait fort nous garder continuellement à sa cour et à son service. Cependant il ne perdit pas l'espérance de voir ses vœux accomplis par la suite.

Autant le séjour de la cour et la société de mes savans amis de Mittau offraient d'agrémens, autant la ville par elle-même offre peu de ressource. On trouve, à la vérité, quelquefois dans certaines familles un accueil

amical et une conversation solide; mais on cherche vainement ces avantages dans la plupart des maisons publiques. Les rues, en grande partie, ne sont point pavées, et dans un temps de pluie continuelle on peut à peine y passer sans voiture. Dans différens endroits, la boue s'amoncelle à une hauteur incroyable, parce qu'elle n'est que très rarement enlevée (1). Un plaisant de Riga demanda un jour à l'aubergiste chez lequel il était logé : « Quand la boue entassée sur le marché célébrera-t-elle son jubilé? » Entre autres obstacles qu'on opposa toujours aux utiles dispositions du prince, on refusa absolument de répondre au désir qu'il avait manifesté de voir chaque paysan qui viendrait avec une voiture à Mittau, apporter une pierre un peu grosse pour améliorer peu à peu le pavé.

L'entrepreneur du théâtre de Riga, qui avait appris notre séjour à Mittau, et qui désirait nous avoir le plus tôt possible auprès de lui, voyant que nous nous y arrêtions plus long-temps qu'il ne l'avait espéré, nous envoya le comédien Pauser (qui avait été autre-

---

(1) Suivant le récit d'un voyageur, plusieurs rues sont pavées, et beaucoup plus propres qu'autrefois.

fois sous ma direction à Dresde) pour m'inviter à partir le plus tôt possible pour Riga. Comme j'étais déjà à ses gages, il était juste que je satisfisse à son désir sans plus de délai. Je pris donc congé de la cour et de mes amis. Le duc et son épouse virent notre départ avec un déplaisir sensible. Le premier eut la bonté d'envoyer à ma fille, qui avait chanté dans plusieurs concerts, un habit plein de goût et une bague de diamans, et il me donna lui-même une grande médaille d'or et plusieurs autres d'argent, en m'assurant de son éternelle bienveillance. Nous quittâmes enfin Mittau, vivement touchés de tant de faveurs et de l'accueil gracieux qu'on nous y avait fait, et nous arrivâmes heureusement à Riga, après un voyage très agréable de près de six mois.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée à Riga. — Quelle réception on nous y fait. — Théâtre. — Vieille connaissance. — Arrivée du grand-duc.

A environ une lieue de la ville, nos voituriers s'arrêtèrent dans une hôtellerie pour faire rafraîchir leurs chevaux. A peine étions-nous descendus, que deux dames bien mises accoururent au-devant de nous, et nous prièrent d'entrer dans un jardin peu éloigné. Elles firent apporter du café, du vin, des viandes froides, etc., et nous prièrent avec beaucoup de politesse de vouloir bien accepter pour quelque temps l'hospitalité qu'elles nous offraient. C'étaient les épouses du comédien Pauser et de son hôte, riche boulanger de Riga, nommé Dorndorf, qui l'avait accompagné à Mittau. Elles étaient venues en voiture au-devant de leurs maris.

Cet accueil aimable me donna une opinion

très avantageuse de l'aisance et de la bonté des habitans de cette ville, et, en vérité, dans la suite mon attente fut surpassée de beaucoup.

Après que nous nous fûmes rafraîchis et reposés, nous nous remîmes en route, accompagnés de ces braves gens. La boulangère nous envoya, le soir même et tous les jours suivans, ce qui était nécessaire pour notre nourriture, en nous faisant dire que, puisque nous n'avions pas encore de ménage établi, elle espérait que nous voudrions bien nous contenter, en attendant, de sa cuisine. Son mari, ayant appris que je ferais le lendemain ma visite au conseiller privé de Vittinghof, qui était alors à sa maison de campagne, un peu éloignée de la ville, m'envoya, à mon grand étonnement, sa voiture, qui se trouva devant ma porte bien avant le temps que j'avais fixé pour mon départ (1). De pareils

(1) Les habitans de Riga jouissent de la plus grande aisance; presque dans chaque maison le propriétaire a son équipage. Un étranger est étonné quand il voit telle femme d'artisan se promener dans son propre carrosse; cependant cela occasionne beaucoup moins de dépense qu'on ne le croirait : les chevaux et le fourrage sont ici à beaucoup meilleur marché qu'en Allemagne. Quelques bourgeois ont besoin de chevaux

traits d'hospitalité et de bonté de cœur méritent d'être publiés, et il est juste de faire connaître ceux qui agissent aussi généreusement.

Mon chef actuel, M. de Vittinghof, me fit, en me voyant, un léger reproche sur ce que j'avais tardé à me rendre à mon poste; mais en même temps il parut me voir avec joie, et m'assura qu'il avait toujours eu beaucoup d'estime pour moi. Le lendemain matin, il envoya à ma femme et à ma fille deux fourrures et deux manchons avec un billet très flatteur, qui portait, « que les dames nouvellement arrivées n'étant pas accoutumées à

pour leur métier, comme, par exemple, les brasseurs, les distillateurs, les boulangers, etc.; d'autres les louent pendant la semaine aux marchands, qui les employent pour transporter dans le port leurs blés et d'autres marchandises. Par là, les propriétaires se couvrent largement de leurs dépenses, et le dimanche les chevaux leur servent pour se rendre à ce qu'ils appellent leurs *hofchen* (petites maisons de campagne), qui sont toutes un peu éloignées de la ville. Un étranger qui a été une seule fois invité par le propriétaire à venir dans une de ces maisons de campagne, a dès ce moment la liberté d'y retourner, sans autre invitation, aussi souvent que cela lui convient, et il est toujours sûr d'y être bien reçu.

la température froide de ce pays, il espérait que les préservatifs qu'il leur offrait n'arriveraient pas mal à propos. »

Pour donner aux comédiens, qui étaient venus de différentes contrées de l'Allemagne, l'occasion de se faire connaître, il les invita, quelques jours après notre arrivée, à un repas brillant dans une de ses maisons de campagne voisine de Riga.

Là, il me présenta à tous les membres de la troupe, comme directeur du théâtre nouvellement établi sous sa surintendance. Parmi les comédiennes qui se trouvaient là, je remarquai une personne déjà avancée en âge, que je crus reconnaître. On l'appela Mme Hübler. J'entamai par curiosité une conversation avec elle, et je reconnus, à ma grande surprise, mon ancienne amante, mademoiselle Steinbrecher. Depuis que nous ne nous étions vus, les années avaient changé non seulement nos personnes, mais aussi nos sentimens : elle jouait à présent les rôles de mères, et moi ceux de pères, qui convenaient également à notre âge. En ma qualité de directeur, j'eus journellement occasion de la voir et de lui donner souvent des preuves de mon estime, car c'était une comédienne pleine de

mérite, qui se distinguait à présent par une conduite honnête et plus réservée qu'autrefois; d'ailleurs, il ne fut pas du tout mention de mes folies de jeunesse et du refus que je m'étais attiré.

A mon départ de Hambourg, j'avais reçu du marchand Bötefeur une lettre de recommandation pour son frère, qui avait ici un commerce considérable, auquel était associé le marchand Dekenhof. Je n'aurais jamais pu m'attendre à l'accueil amical que je reçus dans cette maison. Son équipage fut, dès ma première visite, continuellement au service de ma famille. Il eut aussi l'attention de nous pourvoir en abondance, et pendant long-temps, de vin, de café, de sucre et d'autres choses nécessaires dans un ménage, sous le prétexte qu'étant étrangers nous pourrions facilement être trompés, si nous achetions nous-mêmes ces denrées. Je lui demandai, au bout de quelques mois, et à plusieurs reprises, le compte de ces différentes fournitures; mais cet homme généreux me déclara que je perdrais son amitié si je faisais encore mention de ces bagatelles insignifiantes. A sa recommandation, nous fûmes bientôt introduits auprès de plusieurs familles distinguées, qui

nous reçurent d'une manière non moins gracieuse.

L'instruction de mes enfans ayant été interrompue près de six mois par notre voyage, je leur donnai, aussitôt après notre arrivée, tous les maîtres nécessaires. Les leçons de l'organiste Feht et du directeur de musique Baumbach, tous les deux artistes pleins de mérite dans leur genre, portèrent bientôt au plus haut degré de perfection les talens de ma fille ; et mon fils eut le bonheur de trouver dans son maître, nommé Brotze, non seulement un honnête homme et un savant distingué, mais aussi un véritable ami, qui s'efforça avec un soin extraordinaire de cultiver les heureuses dispositions de son élève, et de donner à cette culture une direction avantageuse.

Dès que la construction de la nouvelle salle fut achevée, on en fit l'ouverture; toutes les dispositions en étaient pleines de goût et de magnificence, et obtinrent les suffrages unanimes du public; la troupe eut également le plus grand succès. Ma femme et ma fille eurent le bonheur de ne rencontrer ici aucune rivale importante, et n'ayant point à craindre l'envie, elles purent donner un libre essor à

leurs talens ; aussi, en peu de jours, elles eurent gagné l'estime générale, tant à cause de leur mérite comme actrices, qu'à cause de leur bonne conduite comme femmes. Le grand-duc et son épouse passèrent à Riga dans l'arrière-saison, à leur retour de Pétersbourg. On fit à ces grands personnages une réception des plus brillantes. Le théâtre lui-même célébra leur arrivée par un ballet allégorique, et la représentation de la comédie de *Jeannette*, que Gotter a composée d'après la *Nanine* de Voltaire. Le grand-duc récompensa généreusement les acteurs, et eut la bonté de m'exprimer combien il était content du chant de ma fille, qui avait joué le rôle principal de cette pièce.

CHAPITRE II.

Remarques et anecdotes. (1)

Sans prétendre déprécier les habitans des autres villes, je dois avouer franchement,

---

(1) Des remarques détaillées sur Riga ont été insérées par moi dans les *Archives chronologiques de Berlin*, en avril 1796.

d'après mon expérience, que j'ai trouvé beaucoup d'excellentes gens dans différens endroits, mais nulle part en aussi grand nombre qu'à Riga. Les habitans de cette ville ne font presque qu'une seule famille; ils sont sincèrement attachés les uns aux autres, et se montrent très hospitaliers envers les étrangers. S'il y a parfois quelque exception, elle n'est que de peu d'importance. Ils sont tous fort appliqués à leurs affaires, et cherchent, quand elles sont terminées, à se procurer des plaisirs de bon goût. On discernerait difficilement, à la Bourse, le millionnaire du marchand le moins à son aise; car la concorde et l'égalité s'y font remarquer autant dans le costume que dans la conduite.

Dans les festins que les marchands et les bourgeois donnent souvent, on trouve tout ce qui peut flatter le goût des convives, sans que pour cela on fasse de grandes dépenses. La simplicité, la bienveillance et la gaîté règnent dans de semblables réunions; le pauvre n'y est jamais oublié, et l'hospitalité est un devoir sacré pour eux.

Parmi tant d'exemples de la bienfaisance des habitans de Riga, je n'en citerai que deux. Le célèbre violon Feige, qui avait été ap-

pelé au théâtre de cette ville, par le conseiller privé de Vittinghof, s'était arrêté, en se rendant à sa destination, dans une auberge de village, avec l'intention d'y passer la nuit. Pendant son sommeil, le feu prit à la maison, et les progrès de l'incendie furent si rapides, qu'en peu d'heures le bâtiment, l'étable et toutes les dépendances furent réduits en cendres. Feige, en s'exposant aux plus grands dangers, parvint à sauver sa femme, un enfant de six mois, et son violon; mais il perdit tout son argent et tous ses vêtemens, et revint à Königsberg, où il avait déjà donné un concert à son passage.

Touchés de son malheur, les habitans de cette ville arrangèrent sur-le-champ un second concert à son bénéfice. La recette en fut assez forte pour mettre Feige en état de continuer son voyage pour Riga. Dès qu'il y arriva, et qu'on eut appris l'événement qui l'avait ruiné, les amateurs de musique s'intéressèrent également à son sort, ouvrirent, sans attendre aucune demande de sa part, une souscription à son profit; et le lendemain, ma fille lui remit, au nom du public, une bourse de soixante-dix ducats.

La plupart des habitans de cette ville se

montrent si charitables, ils secourent si généreusement tous les pauvres, qu'ils sont souvent trompés par des vagabonds hypocrites.

Je citerai encore une preuve particulière de l'hospitalité de ces bons habitans. La famille du marchand Scheimann possède, à quelque distance de la ville, une maison de campagne, située sur les bords de la Duna. J'allais souvent me promener de ce côté; et là, placé sur les radeaux qui couvrent la rivière, je me livrais au plaisir de la pêche, auquel je consacrais quelquefois des heures entières, lorsque mes affaires me le permettaient. Je ne connaissais pas du tout la famille qui habitait le jardin voisin de mon endroit favori, et elle ne me connaissait peut-être que pour m'avoir vu sur la scène; mais, toutes les fois que je me rendais dans ces lieux, un Lette à son service venait m'apporter du café, de la bière, ou d'autres rafraîchissemens. Il me dit, la première fois, que son maître, s'étant aperçu que j'étais là sans rafraîchissemens, espérait que je voudrais bien venir dans son jardin, et m'accommoder de ce qu'il pourrait m'y offrir. Cette offre gracieuse était faite une fois pour toutes.

La plus grande partie des habitans du pays se compose de Lettes et d'Estlandais, qui sont presque tous serfs, et traités par les gentils-hommes avec une sévérité qui dégénère souvent en barbarie. On a bien plus d'humanité pour eux à Riga, où ils servent de domestiques dans la plupart des maisons. S'il arrive qu'un maître soit mécontent de l'un ou de l'autre de ces malheureux, il le met en vente, et fait insérer son signalement dans les feuilles publiques, en indiquant sa figure, son âge et ses facultés. Quiconque possède un Lette, a le droit de le traiter comme bon lui semble; seulement il n'est pas maître de sa vie. On conçoit facilement que la paresse, l'ivrognerie et l'ignorance la plus profonde sont les suites funestes de l'esclavage dans lequel ces malheureux sont plongés, et semblent les rendre dignes de cet état. On trouve cependant quelques exceptions. Plusieurs d'entre eux ont des talens et des qualités, et s'efforcent de s'élever à une condition moins abjecte. Ils parviennent souvent à obtenir leur affranchissement, en se montrant fidèles, appliqués (du moins lorsque leurs maîtres ont des sentimens humains), quelquefois aussi au moyen des économies qu'ils ont faites

et du produit de leur travail. Ces affranchis logent ordinairement dans les faubourgs, où on leur permet d'exercer différentes professions.

Quelques uns d'entre eux se font mâteurs, et acquièrent souvent de grandes richesses; mais ils n'ont pas la permission de faire le commerce, et ne peuvent espérer d'obtenir jamais le droit de bourgeoisie. Un Allemand aurait honte d'entretenir avec eux des relations intimes; et le mariage avec une fille lette, quoiqu'elle soit affranchie, est regardé comme déshonorant. (1)

Parmi plusieurs connaissances que je fis, non par bienséance, mais par affection, se trouvait

---

(1) Les Lettes formaient originairement un même peuple avec les Lithuaniens, et sont, comme ces derniers, une tribu de Finlandais. Ces deux peuples avaient la même langue, et leurs noms paraissent avoir la même signification. Les véritables Lettes se trouvent dans le gouvernement russe de Riga ou dans l'ancien duché de Livonie. Ils ont encore leur langage particulier. Ils sont pour la plupart serfs. Leur sort autrefois très dur, et l'esclavage révoltant dans lequel la tyrannie des nobles les retenait, ont été considérablement adoucis par un ukase impérial de 1804, et plus encore par les mesures qui ont été prises depuis. (*Note du traducteur.*)

aussi un de ces Lettes affranchis, actuellement mâteur impérial, et nommé Damm. Malgré le préjugé existant contre sa nation, ses connaissances et sa probité le rendaient digne d'une estime et d'une distinction particulières. Quelques uns de mes amis m'adressèrent des remontrances sur ma liaison avec cet homme; mais je leur répondis franchement que je ne croyais pas manquer à ce que je me devais en montrant de l'estime à un honnête homme, quelle que fût sa position personnelle. Ils parurent convaincus ; mais ils ne purent gagner sur eux de suivre mon exemple.

Le trait suivant prouvera combien, malgré les lumières généralement répandues dans ce pays, le préjugé dont j'ai parlé poursuit ces pauvres Lettes. Une demoiselle qui avait été tout récemment chanteuse de la cour du duc de Courlande, mais qui avait été congédiée par suite d'un faux pas de jeunesse, donnait des leçons de musique dans la maison d'un Lette, parent de mon ami Damm. Le jeune homme devint éperdument amoureux d'elle, et rechercha sa main. J'écrivis au père de cette fille, qui était mon ami et mon compatriote, et qui remplissait alors

les fonctions de directeur royal en Prusse. Je lui fis part de cette demande, en ajoutant qu'à la vérité cette union ne procurerait pas à sa fille un rang dans le monde, mais qu'elle serait heureuse avec ce jeune homme, qui était aussi honnête que riche. Mon ami, satisfait de cette recommandation, consentit de suite au mariage proposé. Le bruit s'en répandit dans le public, et bien des gens furent très étonnés qu'une fille libre et pauvre pût s'abaisser au point d'épouser le fils d'un Lette affranchi et riche. J'en parlai à un magistrat, et lui dis que le père de la jeune personne avait, à la vérité, un emploi considérable; mais qu'il ne possédait pas assez de fortune pour établir sa fille d'une manière plus avantageuse. Soit, répliqua celui-ci; mais il est cependant inouï d'approuver une telle mésalliance.

CHAPITRE III.

Suite des remarques précédentes.

Comme on ne donnait à Riga que trois représentations par semaine, je profitai de mes loisirs pour aller voir mes amis de Mittau.

Les chevaux étant très agiles dans ce pays, je pouvais parcourir en cinq ou six heures l'espace qui me séparait de cette ville ; mais cependant j'étais chaque fois exposé au désagrément de me voir visiter très sévèrement, dans un endroit qu'on appelle la *Position*, où se trouve un poste de douaniers et de soldats russes. D'après l'ukase relatif aux douanes, il n'était permis à aucun voyageur d'avoir sur lui plus d'une montre et plus d'une tabatière de prix, et en général plus d'un seul des objets précieux destinés ou à l'usage journalier ou au luxe, sous peine de laisser le surplus entre les mains des douaniers, comme contrebande. Il n'était pas permis non plus d'avoir sur soi de l'argent russe en passant et repassant la frontière, ce qui obligeait les voyageurs à montrer jusqu'à leur bourse. Avant que de passer pour la première fois cette douane rigoureuse, j'avais empaqueté toutes mes richesses et celles de ma fille, comme montres, tabatières d'or, bagues, et autres objets précieux. Par bonheur, en arrivant à Mittau, on me fit connaître à temps les moyens de tout conserver. Je distribuai toutes ces choses à ma famille, aux domestiques, aux voituriers, et à nos compagnons, jusqu'à ce que nous eussions

passé la *Position*. Pour cette même raison je fus obligé, à mon retour de Riga, de vendre tout ce que j'avais acheté en argenterie pour notre usage domestique, afin de n'être pas exposé à la confiscation. Cependant, je remarquai dans mes fréquentes promenades, que si, en serrant amicalement la main de ces visiteurs, en apparence si sévères, on leur offre une bouteille de vin ou de bière anglaise, dont ils sont eux-mêmes pourvus, et qu'au besoin ils vendent aux voyageurs, ils ne se montraient pas très rigoureux en visitant les coffres; que, pour ne pas mettre en désordre les choses qui sont bien empaquetées, ils se contentaient d'introduire leurs mains dans les coins, avec les plus grands ménagemens, et quand après cette recherche ils ne trouvaient point de contrebande, ils recevaient encore avec beaucoup d'empressement un second serrement de main; puis après avoir vidé leur bouteille, ils souhaitaient un heureux voyage à ceux qu'ils venaient de visiter.

Les employés russes sont d'ailleurs très exacts dans l'exécution des ukases; mais cependant ils ne le sont plus à un point aussi excessif qu'autrefois. Pour la singularité du fait, je citerai deux exemples frappans de

cette scrupuleuse exactitude. Pendant qu'un certain prince D..k..i était gouverneur de Riga, un ukase parut, qui portait entre autres choses, que les portes de la forteresse devaient être fermées, dans les plus longues soirées d'été, à neuf heures précises, et de meilleure heure dans les autres saisons ; que si, après le temps fixé, il arrivait des courriers, les malles avec les lettres devaient être guindées par-dessus les fortifications. Un des plus riches négocians de Riga donna un jour une fête très brillante dans son jardin, situé hors des portes, où il fit tirer le soir un feu d'artifice. En conséquence le major de place, qui est ordinairement invité à de pareilles fêtes, comme chef nécessaire, eut la complaisance, moyennant un riche présent, d'ordonner qu'on ne fermât la porte que lorsque la fête serait terminée. Ce soir là, je ne sais par quel hasard le courrier n'arriva que vers les dix heures, trouva la porte encore ouverte, entra dans la ville, et remit ses dépêches à la poste. Il s'en trouvait dans le nombre pour le gouverneur, et elles lui furent remises sur-le-champ ; il demanda pourquoi elles lui arrivaient si tard ; on lui apprit que le courrier ne venait qu'à l'instant même de passer la

porte qui était encore ouverte. Effrayé, et très irrité de cette infraction à la règle, il fit reporter aussitôt les lettres à la poste sans les ouvrir, ordonna de les remettre sans délai dans la malle, de renvoyer le courrier hors de la porte, de la refermer sur lui, de guinder la malle par-dessus les fortifications, conformément aux dispositions de l'ukase, et de lui rapporter ensuite les lettres.

Bientôt après parut un ukase, qui portait que personne, sous peine du knout, ne devait prendre des zibelines. Cette défense concernait particulièrement la Sibérie et les pays limitrophes; mais le gouverneur fit sans aucun examen afficher cet ukase à Riga, avec injonction de s'y conformer ponctuellement.

Parmi les divers amusemens dont j'ai joui dans ce pays, les promenades en traîneau n'étaient pas les moins agréables. On ne se borne pas à faire une petite course dans la ville et autour des murailles; mais on parcourt souvent un espace de deux ou trois lieues, et il ne faut jamais plus de trois ou quatre heures pour aller et revenir; encore une bonne partie de ce temps est-elle employée à se divertir dans une auberge. J'ai vu souvent des voyageurs partis en traîneau de

Pétersbourg le lundi matin, dîner à Riga le mercredi.

La gaîté continuelle de la plupart des voituriers russes est très divertissante; dès que vous montez dans leur voiture, ils commencent à siffler et à chanter. Pendant le voyage que je fis pour me rendre à Riga, mon conducteur allemand rencontra, à moitié chemin de Königsberg à Mittau, un voiturier russe, changea de voyageurs avec lui, moyennant la moitié des frais de transport, et retourna en Prusse, tandis que son confrère reprit le chemin de Mittau avec ma voiture et un kibitsch. Je n'eus pas sujet de me plaindre de ce changement; car, quoique le premier eût été très vite, ce n'était rien en comparaison du vol rapide des chevaux russes. Dans un précédent voyage, notre cocher russe avait laissé un de ses chevaux malade dans une forge. A son retour, il s'y arrêta, et demanda dans quel état il se trouvait. « Il est mort, lui répondit-on. —Vraiment! » répliqua le voiturier; puis il remonta sur son siége, continua sa chansonnette, et ne perdit rien de sa gaîté ordinaire. Quelques amis vinrent un jour me chercher pour faire une promenade en traîneau sur la rivière. Nous semblions

voler au milieu des airs, et en vingt-cinq minutes nous arrivâmes à deux lieues au-dessous de Riga sur la Bulleraa, dans l'endroit où la Duna se jette dans la mer. A quelque distance de là, j'aperçus une montagne énorme; on m'expliqua qu'elle était composée de glaçons que la mer avait poussés dans le port, et qui s'étaient peu à peu amoncelés.

L'aspect de cette montagne me surprit, et m'inspira en même temps la plus grande crainte, car il pouvait en résulter de grands dangers, et c'est en effet ce qui arriva malheureusement quelques semaines après. Un dégel inattendu survint; la glace qui couvrait la Duna se brisa, la montagne en empêcha l'écoulement; les flots s'avançant avec force rompirent quelques digues et se répandirent dans le lac de Stint. La ville fut par là préservée de l'inondation qu'on redoutait (1). Mais le pays plat, au-dessous de Riga, fut

(1) Pour défendre la ville contre de semblables inondations, on ferme, au moment du danger, les portes situées du côté de l'eau, et on les couvre de fumier. On a aussi l'attention de murer les caves les plus basses, et on ne les ouvre que lorsque la glace s'est entièrement écoulée, et que la rivière est rentrée dans son lit.

entièrement dévasté ; beaucoup de maisons furent entraînées, et l'on vit à leur place des navires qui avaient été jetés sur la côte par la force des vagues, et qui, pour la plupart, étaient entièrement fracassés. (1)

Pendant l'été de cette année, un lac rompit une digue au-dessus de la ville, traversa une montagne de sable, inonda les environs, et se jeta dans la Duna.

Le conseiller privé de Vittinghof n'avait pas seulement l'entreprise du spectacle, mais aussi de tous les autres amusemens d'hiver, et s'efforçait, avec un noble désintéressement,

(1) Il y a quelques années que plusieurs des maisons qui se trouvent dans les petites îles de la Duna, qu'on appelle *Holme*, furent emportées avec leurs habitans, qui ne s'étaient pas sauvés assez à temps dans la ville, et entraînées dans la haute mer par une débâcle violente. Les infortunés demandèrent du secours; mais comme la rapidité des glaçons empêchait de parvenir jusqu'à eux, ils se résignèrent à leur sort, commencèrent à chanter les prières des agonisans, et se préparèrent ainsi à une mort inévitable et terrible. Malgré ce danger on bâtit toujours sur ces îles, et ceux qui le font y sont en quelque sorte contraints, parce que leur principal métier consiste dans la préparation et dans le transport par eau des bois de construction.

de contribuer autant qu'il était en lui aux plaisirs de ses concitoyens. Le concert était beaucoup mieux composé que ne l'était la comédie. Indépendamment des artistes et des musiciens de la régence, qui étaient aux gages de l'entrepreneur, il y avait à Riga divers amateurs de musique qui contribuaient, par leurs talens, à la perfection de ce divertissement. Outre le grand concert public, on donnait chez plusieurs négocians des concerts particuliers, auxquels les étrangers de marque étaient admis.

Quoique les amateurs de musique aient ici beaucoup de goût et de savoir, je remarquai cependant que quelques uns d'entre eux, qui s'érigeaient en critiques, n'étaient au fond que des imitateurs, et qu'un examen plus scrupuleux faisait reconnaître en eux plus de bonne volonté que de lumières. J'en donnerai un exemple. Un homme d'un rang distingué, qui cherchait à donner le ton partout où il se trouvait, avait entendu, dans une société, le virtuose anglais Visher, qui passait en ce moment à Riga, exécuter un fort joli rondeau que tous les connaisseurs avaient admiré; il pria l'artiste de répéter ce morceau dans le prochain concert public; Visher y consentit

de bon cœur, s'y trouva, selon sa promesse, et, immédiatement après la symphonie, exécuta son rondeau avec toute la perfection dont il était capable. Ensuite vint un air que chantait ma fille; à peine avait-elle fini, que le connaisseur dit aux dames qui étaient auprès de lui : « Eh bien! mesdames, vous allez entendre un excellent rondeau de notre virtuose Visher; vous en serez toutes charmées; » et, après avoir dit cela, il le pria de le jouer. « Je demande pardon à votre excellence, répondit Visher étonné; mais elle vient de l'entendre. — Vraiment? avant l'air, sans doute? C'est dommage, je n'y ai pas fait beaucoup d'attention. » Visher sourit, et se tut; les dames éclatèrent de rire, et le protecteur, après avoir murmuré quelques paroles à voix basse, se retira tout confus. Une autre fois le célèbre violon Giornowiecky, qui avait été appelé à Pétersbourg par l'impératrice de Russie, donnait un concert à la demande instante des connaisseurs. Il accusa les musiciens qui l'accompagnaient d'avoir, par malice, accordé leurs instrumens trop bas d'un huitième. Alors notre connaisseur prit la parole, et dit : « Oh! un huitième de ton plus bas ou plus haut, qu'importe? et quand même ils joue-

raient un demi-ton trop bas, votre excellent jeu couvrirait tout. »

Les concerts donnés par des artistes qui voyagent, et qui ne sont pas des virtuoses célèbres, ne rapportent que peu de profit sans un secours particulier des amateurs de musique, attendu les frais énormes qu'ils entraînent. Ma fille, qui donna quelques concerts à son bénéfice, était obligée de payer un ducat à chaque membre de l'orchestre, et la somme exorbitante de dix ducats à ce qu'on appelle l'harmonie. Cette harmonie se compose de cinq individus qui sont indispensables, parce qu'il n'y a pas à Riga d'autres artistes distingués sur la flûte, le cor, le basson, etc. On conçoit que, dans ces différentes circonstances, je me rappelai, avec une nouvelle reconnaissance, le généreux désintéressement des musiciens de Königsberg.

CHAPITRE IV.

Encore quelques remarques sur Riga.

Devant une des portes de la ville, du côté de la campagne, se trouve, entre la ville et

le faubourg, qui en est un peu éloigné, un champ de sable qui est, pour ainsi dire, couvert d'ossemens. Sur quelques collines voisines, on aperçoit plusieurs cercueils délabrés dont sortent des têtes et des pieds décharnés. Voici quelle est la cause de cette immense quantité d'ossemens renfermés dans un espace aussi étroit. Une famine terrible se fit ressentir, dans la Livonie et dans l'Estlande, il y a quelques siècles. L'angoisse et le désespoir rassemblèrent une foule d'habitans de ce pays malheureux; plusieurs milliers se réfugièrent à Riga, se campèrent dans le champ dont je viens de parler, et demandèrent du secours aux bourgeois de la ville, qui avaient du grain en abondance. Pendant leur séjour dans cet endroit, une espèce de maladie pestilentielle éclata au milieu de ces infortunés, et plus de la moitié d'entre eux moururent emportés, soit par la faim, soit par la contagion. Les bourgeois de Riga eurent enfin pitié d'eux, et leur donnèrent sur leurs provisions, non seulement ce qui était nécessaire pour leur nourriture, mais aussi, et à de certaines conditions dont je ferai mention plus tard, autant de grain qu'il leur en fallait pour ensemencer les champs qu'ils pourraient labourer dans la

saison prochaine. On célèbre tous les ans, dans cet endroit, une fête que le bas peuple nomme *Hungerkummerfest* (la fête de la faim et de la peine), qui a été vraisemblablement instituée en mémoire de ces malheureux temps. Les Russes s'y livrent à divers jeux et à diverses danses usités dans le pays; et, sous une foule de tentes dressées dans cet emplacement, on peut se faire servir, pour son argent, des mets et des rafraîchissemens de toute espèce.

Le prix des vivres à Riga est en partie à très bon marché, et en partie d'une cherté extraordinaire. Le pain, la viande, le poisson, le gibier, et surtout la volaille, se vendent au plus juste prix. Par exemple, une couple de perdrix coûte deux ou trois gros (1); les gélinotes de bois, les coqs de bruyère, dans la même proportion. Ces derniers sont apportés en très grande quantité de l'intérieur de la Russie. On vend aussi à très bon marché la viande de boucherie et les volailles domestiques. Dans un temps très froid, on apporte de Pologne des cochons d'une très petite race; chacun d'eux coûte ordinairement un rouble.

---

(1) De 5 à 6 sous argent de France.

Tout ce qui flatte le goût, tout ce qui n'est pas un produit du pays, les herbes potagères se vendent pour ainsi dire au poids de l'or.

Si cette dernière denrée est aussi rare et par conséquent fort chère, il faut en voir la cause dans la rigueur du climat et dans la nature du terrain qui avoisine Riga, et qui est entièrement sablonneux. D'ailleurs, les habitans ne prennent pas la peine d'employer leur temps à un jardinage aussi peu lucratif. Dès que l'hiver touche à sa fin, des paysans russes arrivent d'une distance de deux ou trois cents werstes, et entourent d'une haie quelques emplacemens où l'on a transporté pendant l'hiver la boue des rues, qui, à cause des fréquens charriages de blé faits à cette époque, fournit un très bon engrais. Alors ils labourent la terre, et en peu de semaines ces places sont transformées en jardins, où croissent des légumes de toute espèce, dont la vente les dédommage largement de leurs peines. Dès que l'été est sur le point de finir, ils abattent leurs haies, les confient à la garde des habitans voisins jusqu'à la saison prochaine, et s'en retournent dans leurs foyers avec leurs profits, montant de 80 à 100 roubles.

Comme il ne croît presque pas de fruits

dans cette contrée, et que le raisin n'y parvient jamais à sa maturité, les étrangers prennent soin d'y suppléer. Chaque automne, des navires français, de Lubeck, de Rostock et de Stettin apportent en abondance des pommes, des poires, et tous les fruits qui peuvent être transportés. D'un autre côté, les Russes industrieux d'Astracan et de l'Ukraine apportent le plus beau raisin, qu'ils vendent à un prix très modéré, eu égard à la distance de plusieurs milliers de werstes qu'ils sont obligés de parcourir. (1)

Le commerce en gros est très considérable dans cette ville. Les arrivages de marchandises, et surtout de blé, de chanvre et de graines de lin envoyés de la Livonie et de l'Estlande, sont si considérables, qu'en hiver presque toutes les rues sont couvertes de traîneaux, à un tel point, que je fus souvent obligé d'en franchir quelques uns pour continuer mon chemin.

Ordinairement le Lette, comme aussi le simple Russe, n'a besoin pour vivre que de deux ou trois copeks (six ou neuf deniers) par jour. En faveur de cette classe, on a établi

(1) Treize werstes font deux lieues d'Allemagne.

devant la porte appelée Wasserthon deux longues cabanes couvertes, mais ouvertes de deux côtés, au milieu desquelles sont disposés des tables et des bancs, où plusieurs milliers de convives peuvent se placer à la fois. Dans le voisinage de cette salle à manger publique, se trouvent des Russes qui vendent pour un demi-copek ou pour un copek du gruau cuit, du lait caillé, des tripes, des basses viandes, des pieds de bœuf, des poissons, etc. tout apprêtés, et que l'on peut manger sur-le-champ; ils entretiennent aussi sur un brasier, et dans de grands vases de cuivre, l'oxymel bouillant qu'ils vendent saupoudré d'un peu de poivre broyé, à des prix également modiques. Le Lette ne porte ni souliers ni bottes, mais une espèce de chaussons attachés au-dessus des chevilles avec des rubans. Parmi les femmes de cette nation, il s'en trouve beaucoup qui se distinguent par une taille svelte, des traits réguliers et des manières engageantes; elles portent, comme les hommes, des chaussons aux pieds; et, comme il ne leur est permis de porter ni coiffes ni bonnets, elles tressent leurs cheveux, entourent leur tête d'un ruban de soie, et repassent les deux nattes dans le ruban, de manière qu'elles

descendent sur le cou. Cette coiffure leur sied à merveille, et a beaucoup de ressemblance avec l'ancienne coiffure grecque.

En décembre, les jours sont à Riga plus courts de deux heures qu'à Berlin; en juin, ils sont plus longs du même intervalle de temps. Plusieurs fois, par un temps très nébuleux, comme je demeurais dans une rue étroite, et en face d'une caserne d'artillerie, dont les murailles élevées interceptaient le peu de jour qui aurait pu parvenir jusqu'à moi, il m'est arrivé de ne pas ouvrir les volets, et de travailler toute la journée à la lumière; dans les mois d'été, au contraire, j'ai pu, à onze heures du soir, lire très facilement, et sans lumière, une écriture extrêmement fine; en été, la chaleur me paraissait aussi accablante que le froid était rigoureux en hiver.

CHAPITRE V.

Spectacle singulier. — Compositions littéraires. — Franc-maçonnerie. — Invitation à Pétersbourg. — Giornowiecky.

Je me promenais un jour en dehors de la ville, le long des rives de la Duna Rouge (l'une des branches de la rivière de ce nom). Plongé dans mes réflexions, j'arrivai dans un bois, où des montagnes commençaient à s'élever de l'autre côté du fleuve; j'examinai avec admiration cette belle contrée qu'éclairait le soleil couchant, quand sur une des hauteurs voisines je remarquai une cabane couverte de joncs; elle avait une porte, mais point de fenêtres. Comme je pensai que cette cabane si obscure, et située dans une contrée si déserte, ne devait pas être habitée, je fus très surpris de voir une épaisse fumée en sortir, et s'élever dans les airs. J'étais encore tout occupé de ce spectacle, lorsque tout à coup la porte de la cabane s'ouvre, un homme tout nu, et rouge comme du feu, la tête ombragée de cheveux noirs et hérissés, et portant une

longue barbe, en sort, descend la montagne avec la rapidité d'une flèche, et se jette dans le fleuve. Qu'on juge de ma surprise! je crus que cet homme était fou, et je me figurai que la cabane était une espèce d'hôpital que l'on avait établi à dessein dans une contrée aussi éloignée de la ville. Cette scène se passait de l'autre côté du fleuve : je ne voyais aucun moyen de secourir ce malheureux, que j'apercevais luttant contre les flots, et qui me semblait à chaque instant sur le point d'être englouti. Pendant que je m'abandonnais à cette vaine frayeur, une seconde figure également nue, moitié faune et moitié homme, parut, à ma grande surprise, et fut bientôt après suivie d'une troisième et d'une quatrième, qui se jetèrent dans le fleuve avec une égale rapidité. Je me sentis glacé d'un frisson mortel, car je croyais que tous les fous s'étaient échappés de la cabane; je me hâtai donc, autant qu'il me fut possible, de retourner sur mes pas pour chercher du secours. Ce ne fut qu'à une assez grande distance que je rencontrai des pêcheurs qui étaient sur le point de monter dans un canot pour aller exercer leur métier. Tout hors d'haleine, je leur racontai ce que je venais de voir, et je les priai instamment

d'aller sans retard secourir ces malheureux fous. Les pêcheurs éclatèrent de rire, et m'assurèrent que ces gens-là ne couraient aucun danger, parce qu'ils étaient très bons nageurs. Après plusieurs questions de ma part, ils m'expliquèrent enfin que la cabane que j'avais vue sur une montagne était un de ces bains de vapeur dont les Russes font ordinairement usage; et que, lorsqu'ils étaient en grande transpiration, ils se précipitaient dans la rivière pour se rafraîchir et fortifier leurs nerfs. J'appris par la suite que de semblables bains étaient non seulement en usage chez les Russes, mais aussi chez beaucoup de nations allemandes, et qu'ils sont très salutaires quand on y est accoutumé.

Depuis quelque temps, j'avais bien négligé mes travaux littéraires, tant à cause de mes devoirs qu'à cause de mes nombreuses connaissances que, soit par affection, soit par bienséance, il ne m'était pas possible de négliger. Cependant j'achevai pendant quelques heures de loisir la comédie qui a pour titre : *Ce qui convient à l'un par droit, doit aussi convenir à l'autre par équité;* et le drame intitulé : *Le Père du peuple*. On donna à mon bénéfice, *la Célébration des noces, le Jeune*

Avare, et *Constantie de Detmold;* toutes ces représentations eurent du succès, et me rapportèrent de fortes recettes. Ma fille ne réussit pas moins dans quelques concerts, qui furent donnés à son bénéfice, nonobstant la cherté énorme de l'accompagnement.

Je trouvai à Riga la franc-maçonnerie dans un état digne de louanges, quoique les loges, ainsi que je l'avais remarqué dans d'autres endroits, ne travaillassent pas en commun, à cause de la différence de leurs systèmes. Elles étaient cependant d'accord sur l'un des points essentiels de l'ordre, c'est-à-dire sur l'obligation de contribuer, par tous les moyens possibles, au bien-être de l'humanité. Je fréquentai régulièrement celle à laquelle j'appartenais, et qui avait pour fondateur le généreux marchand Botefeur, dont j'ai déjà eu occasion de parler. J'assistais aussi quelquefois aux travaux de l'autre, parce que j'avais été recommandé à son vénérable, par quelques personnes de Dantzick.

Pendant le dernier hiver que je passai à Riga, je reçus de Pétersbourg une proposition d'engagement pour moi et pour ma famille, et l'assurance de recettes considérables dans le cas où ma fille donnerait des concerts

dans cette ville; mais mes amis le marchand Strahlborn et les médecins de la cour Mohrenheim et Löbewein, dont j'avais fait la connaissance à Riga, me dissuadèrent tous de répondre à cette invitation. Ils ne doutaient pas que je n'obtinsse un accueil honorable, et que ma fille ne pût s'attendre à des avantages considérables; mais ils craignaient qu'étant très belle et très séduisante, elle ne fût exposée à la jalousie des chanteuses italiennes qui y étaient engagées, et aux poursuites de quelques libertins du haut rang, qui considéraient une jolie actrice comme une victime qu'on leur avait amenée, et qui, malgré toute ma prévoyance et toute la vertu de ma fille, ne négligeraient aucun moyen pour atteindre leur but. Ces avis, appuyés d'exemples par plusieurs autres de mes amis, me décidèrent à ne pas entreprendre ce voyage.

Le célèbre violon Giornowiecky, qui, comme je l'ai déjà dit, donna un concert à Riga, lorsqu'il y passa pour se rendre à Pétersbourg, ne pouvait se passer du secours de ma fille; mais, se rappelant la conduite peu obligeante qu'il avait tenue envers elle, à Berlin, il n'osa la prier lui-même de le seconder. Il pria donc le conseiller privé de Vittinghof

de vouloir bien intercéder auprès d'elle, en sa faveur. Ma fille, qui ne pouvait conserver de ressentiment contre personne, lui avait depuis long-temps pardonné, et chanta, dans son concert, sans aucune provocation étrangère. C'était la vengeance la plus noble qu'elle pouvait tirer de lui ; et, tout ému, il lui demanda pardon de lui avoir refusé autrefois une pareille complaisance.

CHAPITRE VI.

Grand danger. — La direction du théâtre est changée. — Départ de Riga.

Dans le cours de la belle saison, je fus souvent invité, avec ma famille, à venir passer quelque temps dans les différentes maisons de campagne de mes amis. Un jour, je reçus une pareille invitation de la famille du marchand Renny, dont la campagne était à plus d'une demi-journée de Riga.

Pendant que nous nous y rendions, un orage terrible s'éleva ; notre cocher chercha à s'y soustraire de son mieux, en redoublant de vitesse. Les chevaux allaient au grand galop,

mais l'orage s'avançait avec plus de rapidité sur nous, et nous surprit un peu avant que nous pussions entrer dans une auberge. Nous étions à peine à l'abri, que le tonnerre gronda, et tomba sur une étable située à environ dix pas de nous. Elle fut aussitôt en flammes. Assourdis et effrayés au dernier point, nous descendîmes de voiture et vîmes le malheur que notre cocher avait attiré en excitant étourdiment la vitesse de ses chevaux. Quelques momens plus tard, et nous en étions victimes. L'étable fut, en peu d'instans, réduite en cendres.

Je fus très surpris de voir dans une chambre de l'auberge quelques Lettes qui y logeaient, dormant tranquillement sur des bancs et sous la table, et qu'on ne parvint à éveiller qu'avec peine. A la nouvelle d'un incendie aussi proche, ils sortirent tous tranquillement de la maison, regardèrent, sans travailler, le bâtiment qui brûlait, et les habitans effrayés, sauvant tout ce qu'ils pouvaient arracher aux flammes; et dès que le feu eut tout consumé, ils revinrent à la maison, burent un verre d'eau-de-vie, se rejetèrent sur leurs bancs, et se rendormirent, sans s'inquiéter du malheur de leur prochain. J'avais eu jusqu'alors quel-

ques preuves de leur paresse et de leur insensibilité ; mais je ne pus concevoir ce nouvel exemple d'abrutissement.

Le conseiller privé de Vittinghof ne pouvait, malgré tous ses soins et toutes ses dépenses, élever le théâtre au degré de perfection qu'il aurait désiré atteindre. Ses efforts désintéressés, pour contribuer aux plaisirs de ses concitoyens, étaient méconnus par plusieurs d'entre eux ; il eut même le chagrin d'apprendre qu'à Pétersbourg certaines gens cherchaient à jeter une couleur défavorable sur ses honorables desseins. On prétendait qu'il ne songeait qu'à se divertir, et qu'il négligeait ses devoirs pour ses plaisirs. Rebuté par tant d'obstacles, il prit enfin la résolution de se désister de l'entreprise entière, et de céder le théâtre, sous des conditions équitables, aux deux comédiens Meyer et Koch. Ceux-ci continuèrent l'entreprise assez heureusement, au moyen des abonnemens nombreux que prit le public et des secours particuliers de quelques riches marchands. Ce changement de l'entreprise changea aussi la face de mes affaires. Le temps de mon contrat n'étant pas fini, je ne fus pas, à la vérité, congédié avec la troupe ; mais,

comme il ne me convenait pas de toucher des gages sans rendre aucun service, je résolus de demander ma démission, sans élever aucune prétention. Elle me fut accordée de suite. Les nouveaux entrepreneurs, qui voyaient bien que ma famille était absolument nécessaire à leur théâtre, m'offrirent de prendre sous leur direction un engagement, moyennant les mêmes appointemens que ceux dont j'avais joui jusqu'alors, mais avec cette restriction que je n'aurais plus de représentation à bénéfice, attendu qu'à l'avenir ils se chargeraient eux-mêmes de la régie du théâtre. Cette partie de mes revenus, que je pouvais évaluer à quatre cents ducats au moins, était trop importante pour moi, pour que je consentisse à y renoncer. Je refusai donc la proposition. Mes amis, qui en furent informés sur-le-champ, et qui voyaient avec peine l'éloignement entier de ma famille, ouvrirent une souscription, dans l'intention de me dédommager au moins pour un an, par le produit qu'ils en attendaient, de la perte qu'on voulait me faire supporter. Dès le premier jour, cette souscription s'éleva à deux cents ducats environ, grâce aux soins de mon ami Bulmering; mais, sur ces entre-

faites, une assez bonne chanteuse de Prague fut recommandée à la direction. Celle-ci crut pouvoir se passer de ma famille, engagea l'actrice proposée ; et je persistai dans la résolution que j'avais prise de retourner en Allemagne.

Notre départ de Manheim avait été brillant ; mais celui de Riga le fut encore davantage. Chacun de nos amis s'empressa de nous donner, jusqu'au dernier moment de notre séjour, des preuves de son affection. Une grande partie d'entre eux nous accompagna jusqu'à moitié chemin de Mittau, où l'on avait encore préparé un festin magnifique pour prendre congé de nous. Cependant il fallut enfin nous séparer. Nous nous arrachâmes à leurs embrassemens, le cœur navré de tristesse et les larmes aux yeux ; et continuâmes notre route pour nous rendre à Mittau, où nous ne fûmes pas reçus moins amicalement par les amis que nous y possédions.

CHAPITRE VII.

Séjour à Wurtzau.

Le lendemain de notre arrivée à Mittau, je partis en voiture pour Wurtzau, château de plaisance situé à deux lieues de là, et où la cour venait de s'établir, afin de demander au duc ses ordres pour l'Allemagne. Lui et son épouse m'accueillirent très gracieusement. Le premier s'étonna de ce que nous avions entrepris un voyage aussi long et si pénible dans un moment où la saison était encore très rude et les chemins presque impraticables. Il nous laissa voir en même temps qu'il lui serait agréable que, pour éviter ces inconvéniens, nous consentissions à nous arrêter à sa cour jusqu'à l'époque de son départ pour l'Italie, qui devait avoir lieu quelques mois plus tard. Cette offre me sourit d'autant plus, que depuis quelque temps il tombait des pluies continuelles; je l'acceptai donc avec la plus vive reconnaissance. Le duc eut ensuite la bonté de nous assigner cinquante ducats par mois pour notre entre-

tien, et de plus, un logement commode, le chauffage, la nourriture, le vin, etc. Ayant ressenti un nouvel accès d'hypocondrie, et le duc en ayant été informé, il mit un de ses chevaux de selle à ma disposition. Tant d'avantages, la faveur et l'estime de ces augustes personnages, et la société aimable de quelques personnes de la cour, qui voulurent bien me rechercher, me rendirent bientôt le séjour de Wurtzau on ne peut plus agréable.

En nous accordant des appointemens, le duc avait stipulé que ma fille chanterait aux concerts de la cour toutes les fois qu'elle en serait requise. De mon côté, je ne voulais pas non plus rester dans l'inaction, et le duc m'ayant exprimé un jour le désir de voir ma femme jouer une fois le rôle d'Ariadne, comme il n'y avait pas actuellement de spectacle à Mittau, je profitai de cette occasion pour établir en secret, dans le château, un petit théâtre, avec la permission de la duchesse et le secours de quelques membres habiles de la chapelle ducale. Comme tous ceux que je mis en réquisition s'empressèrent de contribuer aux plaisirs de leurs augustes maîtres, on put bientôt après commencer les représentations, et l'on donna

successivement *Ariadne*, *Médée*, quelques comédies et quelques opéra.

Le duc, qui n'avait aucune connaissance de ces préparatifs, fut très agréablement surpris de cette preuve de l'aimable attention avec laquelle son épouse lui préparait toujours de nouveaux plaisirs; il me témoigna combien il était satisfait de mes dispositions, et me fit en même temps présent de cinquante ducats.

Ma femme et ma fille reçurent des montres et d'autres choses précieuses; et la duchesse vint un jour de bon matin, accompagnée de ses dames d'honneur, apporter à ma femme et à ma fille une bague qu'elle les pria d'accepter comme une preuve de sa reconnaissance particulière. Cette dame, digne sous tous les rapports de vénération, aimait tendrement son mari. Ce prince étant parti pour une grande chasse qui devait durer quelques jours, elle profita de cette occasion pour lui causer une surprise non moins agréable. Dans cette intention, elle fit élever une cabane meublée à la villageoise, dans une situation charmante, près du chemin que le duc avait coutume de prendre, et, le jour de son retour, elle arrangea devant cette cabane un petit repas champêtre, auquel ma femme et ma fille étaient

invitées. La duchesse et toutes les dames de sa suite étaient déguisées en paysannes, et s'étaient assises en cercle devant la chaumière. Elle-même remplissait le rôle de l'hôtesse; elle avait préparé du lait dans des vases de bois, tous les ustensiles de table dont on se sert à la campagne, du pain noir, du beurre, du fromage, des fruits, etc., et attendait le retour de son époux, pour le saluer à son passage, comme maîtresse de la cabane, et l'inviter à ce repas rustique. Un chasseur était à quelque distance en sentinelle, pour lui donner avis de l'arrivée du prince. Mais malheureusement, contre sa coutume, le duc prit cette fois un autre chemin; l'homme qui était aux aguets ne l'apprit qu'après avoir long-temps attendu en vain son arrivée, et revint annoncer à la duchesse que l'hôte qu'elle attendait si ardemment était déjà à Wurtzau. Frappée de cette nouvelle désagréable, cette tendre épouse demeura quelque temps sans pouvoir proférer une seule parole; enfin elle s'écria, les yeux pleins de larmes : « Hélas! il ne vient pas; toute la joie que nous nous promettions est troublée. » Tout resta dans l'état où il se trouvait, et les dames, tristes et silencieuses, reconduisirent leur maîtresse désolée à Wurtzau.

CHAPITRE VIII.

Départ de Wurtzau. — Séjour à Mittau. — Départ.

Enfin l'époque fixée pour le départ du duc arriva, et par là mon engagement auprès de lui, qui avait duré près de quatre mois, se trouva rompu. Le duc se conduisit envers moi avec beaucoup plus de générosité que je n'aurais pu m'y attendre dans les circonstances présentes. Il me fit donner, à mon départ, cinquante ducats, indépendamment de mon dernier mois. La duchesse, touchée jusqu'aux larmes en nous quittant, me fit remettre une lettre de recommandation pour la comtesse de Kaiserling à Königsberg, et deux autres pour ses frères à Berlin. De plus, au moment de notre départ, elle donna son portrait à ma fille, afin qu'elle conservât toujours son souvenir.

Je me dirigeai d'abord sur Mittau, où je m'arrêtai chez mon ami Huhn, avocat du tribunal de cassation, pour m'occuper des préparatifs d'un voyage plus long. Pendant ce

temps, je reçus encore une visite amicale du chambellan privé du duc, qui m'assura que son maître nous avait congédiés à regret, et il me donna clairement à entendre qu'il dépendait encore de moi de renouveler notre engagement auprès de lui, et de voir, dans ce cas, les appointemens demandés accordés sans aucun obstacle ; mais, ayant écrit quelques jours auparavant à la direction du théâtre de Hambourg, et ayant promis formellement d'accepter l'engagement qu'elle venait de me proposer, et d'ailleurs tout étant préparé pour notre départ, j'eus l'air de ne pas comprendre cette communication de mon ami, et le priai seulement de vouloir bien remercier encore une fois le duc des bienfaits dont il nous avait comblés si généreusement, et de lui renouveler l'assurance de notre profonde vénération.

Quelques jours avant mon départ, je fus témoin d'une scène aussi intéressante que touchante. Le marchand Pierson, un de mes anciens amis de Riga, vint à Mittau. Il y avait confié la gestion de son commerce, qui était très considérable, à un de ses parens nommé Trompofsky, et se rendait avec sa famille en Angleterre, où il avait acheté, non loin de

Londres, une terre considérable. Cet homme, tout-à-fait distingué, qui s'était autrefois établi avec de très faibles ressources, était, grâce à ses connaissances, à son application, et surtout aux faveurs de la fortune, devenu peu à peu millionnaire. Cette inconstante déesse n'aurait jamais pu choisir un favori plus digne de ses bienfaits. Il avait le coup d'œil juste et rapide, beaucoup d'activité et de zèle, et une probité à toute épreuve. Il donnait une excellente éducation à ses enfans, se montrait fidèle ami, bon père, et les malheureux n'imploraient jamais en vain sa bienfaisance. Son caractère généreux et modeste était reconnu et admiré de tous ses concitoyens, et je n'ai jamais ouï dire que sa grande fortune lui ait attiré des envieux. Au moment où cet excellent homme partit de Riga, toutes les rues, depuis sa maison jusqu'à la porte de la ville, étaient remplies d'hommes qui, vivement touchés et attristés de son éloignement, bénissaient hautement lui et sa famille. A Mittau, moi et ses autres amis nous le reçûmes avec non moins d'empressement. Mais aussi nous le quittâmes avec d'autant plus de tristesse, que nous avions joui trop peu de temps du plaisir de le voir auprès de nous. Les

derniers adieux furent extrêmement pénibles, surtout pour moi. Il n'y avait pas un seul de nous qui ne versât des larmes. Il n'y eut que le père de la femme de Pierson, vieillard vénérable, qui, sur le point de se séparer de ses enfans, resta ferme jusqu'au moment du départ; mais alors un sentiment d'autant plus vif s'éleva en lui; il fallut, pour ainsi dire, l'arracher des bras de sa fille, de son gendre et de ses petits-enfans, que l'on porta presque sans connaissance dans la voiture. Il fixa sur eux des regards immobiles, étendit les bras, et, d'une voix étouffée, ne put prononcer que ces paroles : « Mes enfans! mes enfans! je ne vous reverrai plus! » La voiture partit; il resta long-temps immobile, et la suivant des yeux; enfin des larmes inondèrent son visage vénérable. A cette vue, nous nous jetâmes dans ses bras; sa douleur nous fit oublier la nôtre, et nous ne songeâmes plus qu'à le consoler.

Je jouis quelques jours encore de la société de mes amis; mais aussitôt que tout fut prêt pour le départ, il fallut me séparer d'eux. Je m'arrachai, avec la plus vive douleur, des embrassemens de mon fidèle ami Huhn, et du brave capitaine de Schœffer, qui nous

traita, la veille de notre départ, de la manière la plus amicale. (1)

CHAPITRE IX.

Séjour à Tilsit. — Kônigsberg. — Maladie de ma fille. — Belle action. — Compliment bien mérité du duc de Courlande.

Pour remplir les désirs de ma femme, je fis encore un détour par la Lithuanie, et passai à Tilsit, où nous trouvâmes son vieil oncle et sa famille aussi bien portans et aussi gais que nous les avions quittés deux ans auparavant. Le peu de jours que nous passâmes dans ce cercle aimable furent pour nous très agréables; mais la séparation fut d'autant plus douloureuse pour nous, principalement pour le cœur sensible de Charlotte, que le grand âge de son oncle chéri, et la longue distance

(1) Il semblait que je pressentisse déjà la triste fin de cet excellent ami, car, quelque temps après mon arrivée à Hambourg, Huhn m'annonça qu'il s'était brûlé la cervelle, sans avoir laissé aucun indice qui pût faire connaître quelle raison l'avait porté à cet acte de désespoir.

qui allait se trouver entre lui et nous, ne lui permettaient plus d'espérer qu'elle le reverrait jamais. Le bon vieillard fut beaucoup plus courageux; il chercha à la consoler, en lui adressant ces mots : « Soyez tranquille, mon enfant; bientôt nous nous reverrons là-haut, chez le sage auteur de toutes choses.» Hélas! cette consolation était une véritable prophétie, qui malheureusement ne s'accomplit que trop tôt.

Quelques uns de nos amis de Riga nous avaient recommandés à diverses familles distinguées de Königsberg, entre autres au directeur de la banque Ruffmann, et aux maisons de commerce Scherer, Killmar et Bahn. Nous fûmes accueillis du premier, comme aussi de nos amis plus anciens, avec la cordialité la plus touchante. La lettre de recommandation de la duchesse de Courlande, pour la comtesse de Kaiserling, nous procura un accueil non moins gracieux dans la haute noblesse. Le duc de Holstein-Beck nous honora encore de sa visite, aussitôt qu'il eut appris notre arrivée. Tous mes amis me pressèrent de m'arrêter quelque temps dans cette ville, et tous ceux d'entre eux qui étaient amateurs de musique, exprimèrent le désir d'entendre ma

fille dans un concert. Mon intention n'étant pas de partir sur-le-champ, je consentis volontiers à cette dernière proposition. On ouvrit donc une souscription qui, comme autrefois, fut remplie en peu de temps par le marchand Adler, le secrétaire de la chambre John, le savant Plessing, le libraire Hartung, la famille Gerlach, et par plusieurs de mes amis amateurs de musique; mais l'exécution du concert trouva un obstacle dans le deuil général que l'on prit pour la mort de la reine de Suède. Cette difficulté venait d'être levée par une permission spéciale que le grand-maréchal de la cour, M. le baron de Gröben, avait eu la bonté de nous obtenir, lorsqu'un rhume violent, dont la cantatrice fut atteinte, nous obligea de différer jusqu'à son rétablissement. Mais, ce qu'on ne pouvait prévoir, la maladie fut longue, accompagnée d'accès douloureux; et les médecins doutèrent enfin qu'elle pût être guérie avant quelques mois.

Cet accident me chagrina beaucoup. La vue des souffrances continuelles de ma fille, la crainte des suites dangereuses que cette maladie pouvait avoir pour elle, m'abattirent au point que ma famille et mes amis commencèrent à craindre pour ma propre santé. Pen-

dant que je me trouvais dans cette situation pénible, qui dura quelques semaines, le facteur m'apporta un soir une lettre renfermant vingt ducats, et conçue en ces termes : « Homme respectable, le concert que vous deviez donner ne pouvant avoir lieu, et vous voyant privé par là de la recette considérable à laquelle vous étiez en droit de vous attendre; d'un autre côté, la maladie de votre fille vous occasionnant beaucoup de frais, une admiratrice inconnue de votre mérite vous prie d'accepter la bagatelle ci-jointe, comme une légère preuve de son estime pour vous. »

La lettre était sans signature, et le cachet ne contenait qu'une devise. Un intérêt aussi vif et aussi flatteur me fit désirer ardemment de connaître cette amie sensible et généreuse; mais elle resta cachée, malgré toutes les recherches que je fis pour la découvrir; je ne pus donc que communiquer à tous mes amis une action aussi noble, afin de témoigner au moins de cette manière ma vive reconnaissance à celle de qui je tenais ce présent, et que je pouvais, avec vraisemblance, présumer être l'un d'entre eux.

Quelque temps après, arrivèrent le duc de Courlande et son épouse. A cette époque, ma

fille se sentant à peu près rétablie, et ne voulant pas différer plus long-temps notre départ sans une nécessité urgente, elle me pria d'annoncer de nouveau au public le concert si long-temps différé, auquel j'invitai aussi les augustes personnages qui venaient d'arriver; mais, par malheur, les efforts que ma fille fut obligée de faire à la répétition, firent reparaître le catarrhe à peine guéri, et le jour du concert, celle qui devait y jouer le premier rôle se sentit absolument hors d'état de chanter. Cependant les préparatifs étaient faits, et le public ayant vu le concert affiché, comptait avec confiance qu'il aurait lieu; je me vis donc forcé de prier le célèbre violon Hensel, qui se trouvait à Königsberg, de vouloir bien remplacer la voix de ma fille par les sons de son instrument. Ma femme déclama le rôle d'Ariadne, accompagnée par l'orchestre, sous la direction de l'excellent pianiste et organiste Richter; et ma fille, après avoir joué quelques concerto sur le piano, sentant enfin sa poitrine un peu plus libre, termina la séance par un air de l'opéra d'*Arsène*. L'assemblée fut très satisfaite, surtout de la déclamation de ma femme, plaisir auquel elle ne s'était pas attendue, comme aussi de la bonne vo-

lonté dont Minna avait fait preuve. Aussi les récompensa-t-elle, ainsi que tous les virtuoses, en leur prodiguant les applaudissemens les plus flatteurs.

Quelques jours après ce concert, ma femme apprit par hasard du copiste de la lettre anonyme, dont j'ai parlé au commencement de ce chapitre, que Minna était la bienfaitrice inconnue qui m'avait envoyé les vingt ducats; elle les avait prélevés sur ses épargnes pour me dédommager, autant qu'il était en son pouvoir, de la dépense que devait m'occasionner sa maladie. Pour peu que l'on soit sensible à de pareils traits, on se représentera facilement ce que j'éprouvai à cette découverte inattendue, et avec quelle effusion je témoignai ma reconnaissance à ma généreuse Minna. Je lui restituai sur-le-champ toute la somme, que j'accompagnai d'un présent agréable; mais elle ne put les recevoir sans chagrin, et ajouta du ton du plus tendre reproche, que je troublais la joie qu'elle avait éprouvée.

Il était de notre devoir de remercier le duc de Courlande et son épouse, de l'honneur qu'ils nous avaient fait en assistant à notre concert. Suivant son usage, la duchesse nous

reçut très gracieusement; mais il n'en fut pas ainsi de son époux. Je fus singulièrement frappé de ce que la veille de leur départ, dans l'instant où nous prenions congé de ces illustres personnages, et où la duchesse nous disait adieu en ces termes : « Je ne prends pas encore congé, nous nous reverrons demain au moment du départ, » le duc, se tournant vers moi, se contenta de me dire de l'air le plus froid : « Nous ne nous reverrons plus, » et sortit sur-le-champ de l'appartement. C'était une preuve certaine que j'avais entièrement perdu ses bonnes grâces, pour avoir eu la sottise de refuser l'établissement qu'il nous offrait à Wurtzau.

Comme déjà, depuis quelques semaines, on nous attendait à Dantzick avec impatience, et que des invitations de mes amis, établis dans cette ville, m'arrivaient à chaque instant, je me vis enfin forcé de hâter mon départ. Nous ne pûmes nous séparer de nos parens et de nos amis sans une douleur d'autant plus vive, que selon toutes les apparences nous ne pouvions espérer de les revoir ainsi rassemblés. Cependant il fallut obéir à la nécessité et suivre la carrière que notre profession et notre destinée nous traçaient.

Je me dirigeai sur Elbing, où j'arrivai de bon matin. Mon intention était de faire reposer ma famille pendant quelques heures, jusqu'à ce que l'on changeât les chevaux, et de faire, en attendant, une visite au marchand anglais King, que je ne connaissais pas encore, mais auquel j'avais été, à mon insu, recommandé de la manière la plus flatteuse par son beau-frère Belfour, de Riga. Il ne voulut pas nous laisser partir, et nous retint au nom des amateurs de cette ville (1). En peu d'heures, toute la ville fut informée de notre arrivée; tous ces amis, ainsi que plusieurs des habitans les plus distingués, se réunirent pour nous engager à séjourner au moins quelques jours auprès d'eux. Il fallut enfin céder à tant d'invitations flatteuses, et à peine eut-on obtenu le consentement de ma fille, qu'une souscription fut ouverte pour un concert. La

(1) Indépendamment de mon nouvel ami, M. King, le général Eglofstein, le directeur de la Banque Struensée, le conseiller de guerre et bourgmestre Schmidt, le conseiller municipal Land, les marchands Fesembeck, Ewerbeck, Kremer de Manchester, et plusieurs autres, réunirent tous leurs efforts pour nous rendre le séjour d'Elbing aussi avantageux qu'agréable.

famille du directeur de la Banque Struensée, et celle du marchand King se chargèrent, en attendant, de nous faire les honneurs de leur ville, et s'empressèrent de varier les plaisirs, soit en nous donnant de grands repas à Elbing, soit en arrangeant pour nous des parties de campagne. Le concert désiré eut lieu à la satisfaction de tous les intéressés; on finit par un bal brillant, et nous quittâmes Elbing le cœur également touché de l'accueil gracieux et inattendu que nous avions reçu de ses habitans hospitaliers, qui nous donnèrent des preuves de leur générosité pendant une partie de notre voyage. Le chemin qui traverse les plaines fertiles du Werder ne peut être considéré dans la belle saison que comme une promenade, et le même jour de notre départ nous arrivâmes très contens à Dantzick.

CHAPITRE X.

Dantzick. — Concert. — Scène plaisante avec le bourgmestre E.... — Générosité d'un Mécénas musical.

Un de mes amis, le notaire Glummert, avait tout préparé à Dantzick pour notre réception,

et dès que ma fille se fut un peu reposée et préparée, elle donna un grand concert public, qui était généralement attendu, et à la perfection duquel les marchands Wagner, Thöring, Scott, Henning, l'organiste Turgi, et d'autres amateurs de musique contribuèrent par leurs talens. L'assemblée était assez nombreuse ; mais le produit ne fut pas en proportion, parce qu'il existe une coutume qui permet à chaque homme, porteur d'un billet, de faire entrer avec lui une dame, et quelquefois même des enfans. En outre, on est obligé de distribuer un nombre considérable de billets *gratis* à plusieurs personnes qui ont le droit d'y prétendre; et ce qui diminue encore la recette, c'est que les musiciens de profession se font payer chèrement dans de pareilles circonstances. Aussi lorsque l'assemblée n'est pas nombreuse, l'entrepreneur du concert court risque de ne pouvoir pas même se couvrir des avances qu'il est obligé de faire pour la musique et pour l'illumination de la salle, dont la location seule me coûta cinq ducats. Je fus singulièrement surpris de ce que le bourgmestre E...., duquel j'avais déjà acheté la permission de donner un concert moyennant un ducat, ayant appris que l'affluence

des auditeurs avait été considérable, me demanda encore une pareille somme à titre de supplément. (1)

Le premier huissier de la ville, à qui j'avais donné un écu pour l'expédition de la permission, m'avertit en secret de cette nouvelle demande. Sa magnificence, M. le bourgmestre, me fit bientôt après inviter à me rendre chez lui pour lui remettre le second ducat qu'il attendait de moi. Il me félicita d'abord sur l'énorme recette que ma fille avait obtenue, et il amena très poliment la conversation sur le supplément que je devais lui payer; mais je ne le laissai pas achever. Je me montrai très étonné de son erreur, et commençai sur-le-champ à me plaindre des abus dont j'ai fait mention, et des dépenses excessives qu'avait occasionnées le concert. Je lui en fis l'énumération avec les plus grands détails, et j'ajoutai que si je comptais la dépense que j'avais faite dans une auberge très chère, où je m'étais

(1) A Elbing, M. Schmidt, conseiller de guerre et bourgmestre, avait agi d'une manière tout opposée. Il donna non seulement à l'artiste la permission *gratis*, mais il fut le premier à souscrire pour plusieurs billets.

vu forcé de m'installer pour pouvoir donner mon concert, il me resterait à peine quelques ducats qui ne pouvaient être regardés comme un dédommagement suffisant de la peine que s'était donnée l'artiste, etc. etc.

Toutes ces observations décidèrent enfin sa magnificence à renoncer à ses prétentions. Elle m'annonça donc son désistement en me disant qu'elle regrettait que j'eusse fait sans nécessité, pour ce concert, des dépenses aussi considérables, me conseilla d'être plus économe à l'avenir, de ne plus prendre un logement aussi cher dans de grandes auberges, mais plutôt un appartement chez d'honnêtes bourgeois; de ne plus louer cinq ducats une salle que je devais occuper aussi peu de temps; de ne plus remplir l'orchestre de vingt musiciens, quand la moitié et même moins pouvait suffire; et elle me congédia enfin en m'invitant à donner une douceur au premier huissier, attendu que le concert avait donné beaucoup de peine à cet honnête homme. Celui-ci m'attendait dans l'antichambre; il me félicita en tendant la main, de ce que, par sa médiation, je m'étais tiré d'affaire à si bon marché, et me souhaita enfin toute sorte de prospérités moyennant deux florins que je lui

jetai dans son chapeau, assez mécontent de cette maltôte. (1)

Ce grand concert fut suivi d'un plus petit, qui eut lieu dans la maison du marchand anglais Cl...ke, et auquel ma fille fut solennellement invitée au nom de plusieurs amateurs de musique, qui désiraient de l'entendre encore une fois. Celui qui donnait ce concert fit comprendre à ma fille qu'il se montrerait reconnaissant de cet acte de complaisance. Ce propos nous parut à la vérité fort mercantile; mais, pour n'être pas regardés comme fiers et comme impolis, nous feignîmes de n'y point faire attention, et l'invitation fut acceptée. A notre arrivée, nous trouvâmes un cercle assez nombreux d'amateurs de musique qui remplissaient l'orchestre. L'auditoire se composait d'hommes et de femmes richement parées. Dès qu'il nous vit, le maître de la maison vint sur-le-champ au-devant de nous, offrit le bras à ma femme et à ma fille, leur fit traverser la salle très lentement, comme pour les

(1) Le bourgmestre E... était d'ailleurs, si l'on excepte son amour excessif pour l'argent, un homme généralement estimé pour sa probité sévère et d'autres qualités.

donner en spectacle, et nous fit enfin placer près de l'orchestre, vis-à-vis des auditeurs, dans un coin où des siéges étaient déjà placés pour nous, afin que toutes les dames avides de nouveauté pussent nous regarder tout à leur aise. Pendant le concert, qui commença dès que le thé eut été pris, notre Mécène ne manqua pas de s'approcher plus souvent de moi, et de rechercher mon suffrage sur la musique instrumentale, qui était effectivement très belle et très complète ; mais son admiration prévenait toujours mon jugement : « Entendez-vous, entendez-vous, s'écriait-il à chaque instant, comme la musique résonne dans cette salle ? Quel ensemble ! comme la basse travaille ! » Le concert terminé, on prodigua, suivant l'usage, les louanges les plus flatteuses à Minna ; et le maître de la maison assura, comme connaisseur, qu'il avait à la vérité entendu beaucoup de chanteurs et de chanteuses célèbres, mais qu'ils étaient tous inférieurs à ma fille, et que particulièrement ses roulades et ses agrémens lui paraissaient inimitables. Il alla en même temps chercher un petit paquet qui était sur une table près de là, me le donna mystérieusement, mais de manière à ce que toute l'assemblée pût s'en aper-

cevoir, me pria de le remettre à ma fille, et nous congédia lorsque les messieurs et les dames qui se trouvaient là se mirent à jouer. « Vous voyez, me dit-il, que l'on joue maintenant d'une autre manière; j'espère que vous vous êtes bien amusés chez moi; vous pouvez à présent vous retirer si cela vous convient. » Ensuite il nous quitta et se mit à sa partie. Je fus naturellement choqué de ce compliment singulier, comme aussi de toute la conduite de cet homme à notre égard; mais, mettant dans le même moment ma main dans ma poche, et sentant le petit paquet qu'il m'avait donné, je me dis en moi-même : la plupart des Anglais sont très sobres de complimens, mais ils en sont d'autant plus généreux. Je fis donc taire le ressentiment que m'inspirait sa grossièreté. En rentrant à la maison, ma femme et ma fille n'eurent rien de plus pressé que de voir ce que contenait le petit paquet. L'une s'attendait à des blondes, des dentelles et autres objets précieux : l'autre croyait y trouver, parce qu'il était assez pesant, de l'or, ou d'autres choses d'une valeur réelle. Pendant ces débats, je l'ouvris le plus promptement possible, écartai quelques feuilles de papier dont il était enveloppé, et nous vîmes, à notre

grand étonnement, qui bientôt se changea en bruyans éclats de rire, environ deux livres de café du Levant !

CHAPITRE XI.

Représentation dramatique. — Justification. — Offres avantageuses. — Franc-maçonnerie.

Plusieurs amateurs de spectacle, qui nous connaissaient personnellement, ou seulement de réputation, désiraient, depuis notre arrivée, voir ma femme et ma fille jouer sur le théâtre quelques uns de leurs rôles favoris. Après le concert, ils en parlèrent à Mme Schuch, qui à cette époque se trouvait avec sa troupe à Dantzick. Celle-ci partagea leur désir, parce qu'en supposant qu'il fût accompli, elle pouvait compter avec certitude sur quelques recettes considérables. Fort mécontent de la conduite inconvenante du marchand anglais, j'étais sur le point de quitter Dantzick, lorsque Mme Schuch vint me faire connaître le désir du public, et m'offrit de laisser à ma femme et à ma fille,

si elles consentaient à donner trois représentations au profit de la caisse du théâtre, la recette d'une quatrième représentation qui serait donnée à leur bénéfice. Celles-ci ayant accepté la proposition, les représentations eurent lieu, et le concours des spectateurs fut immense. A la quatrième représentation, la salle put à peine contenir la moitié des spectateurs qui se présentèrent, et la recette monta à plus de mille florins, environ quatre-vingts ducats. (1)

Quelques jours après, M[me] Schuch me demanda encore une représentation, pour laquelle elle m'offrit cent florins. Je différai encore une fois mon départ; et, dans le désir de lui plaire, ma fille joua dans un opéra, et la caisse du théâtre obtint par là une recette aussi forte que la précédente. Sachant que l'assemblée n'était pas ordinairement aussi nombreuse, je refusai les cent florins promis, et je me contentai seulement du remboursement d'un léger prêt que j'avais fait à la directrice quelque temps auparavant, à l'époque de son voyage de Memel à Königsberg. Cette femme était extraordinairement

(1) Le ducat vaut plus de 12 florins de Dantzick.

changée à son avantage depuis la mort de son mari. Elle donnait des preuves d'une générosité et d'une probité que je n'avais jamais remarquées en elle ; elle était devenue bonne actrice, et montrait beaucoup d'activité dans sa direction. Quoique sa troupe, indépendamment de son fils et de sa fille, jeune personne pleine de talens et très bien élevée, se composât de plusieurs artistes distingués, elle ne faisait pas aussi bien ses affaires que feu son mari. Peut-être n'était-elle pas très économe ; et, ce qui porterait à le croire, c'est qu'elle éprouvait presque toujours des embarras pécuniaires.

Quelque temps après mon arrivée à Hambourg, je fus on ne peut plus surpris de lire dans les *Éphémérides du Théâtre allemand*, des remarques sur mon séjour à Dantzick. On y critiquait le jeu de ma femme et le chant de ma fille avec assez d'exactitude, mais quelquefois aussi avec assez de malice. L'auteur anonyme m'accusait d'avidité, et me reprochait d'avoir, en quelque sorte, forcé la direction du théâtre à faire jouer ma famille ; et il reprochait à Mme Schuch l'étourderie qu'elle avait commise en accordant aussi légèrement à des comédiens étran-

gers une recette aussi considérable, au préjudice même de sa caisse. Il n'était sans doute pas suffisamment instruit de l'affaire, ou peut-être était-il l'un des créanciers de Mme Schuch, et avait-il vu avec déplaisir mille florins, argent comptant, entrer dans la bourse d'un autre, sans qu'il en tirât aucun avantage. Ce juge incompétent aurait bien dû considérer que la direction du théâtre n'aurait pas obtenu, sans l'assistance de ma famille, quatre recettes aussi abondantes; que la cinquième représentation avait eu lieu sans que nous exigeassions aucune indemnité, et que cette représentation seule avait largement réparé le défaut de recette de la quatrième journée; que ces représentations m'avaient obligé à prolonger de deux ou trois semaines mon séjour à Dantzick, ce qui m'avait occasionné des dépenses extraordinaires; que la somme de quatre-vingts ducats pour quatre représentations, n'était pas une récompense outrée; que j'avais moi-même accordé à quelques artistes célèbres, qui donnèrent des représentations à bénéfice du temps que j'étais directeur, le tiers de chaque recette, sans exiger le payement d'aucun des frais. Il devait enfin reconnaître que l'artiste mérite une

récompense proportionnée à ses talens. Ce critique, mal instruit ou mal intentionné, n'avait fait aucune de ces réflexions. S'il les eût faites, il aurait certainement jugé avec plus d'équité et de ménagement, et il ne m'aurait pas méchamment accusé d'avidité et d'indiscrétion. Je dois cependant rendre justice à la directrice, et dire qu'elle n'a jamais montré le moindre sentiment d'envie, et qu'elle nous a traités, pendant notre séjour à Dantzick, de la manière la plus amicale.

Le cercle de mes amis s'était considérablement accru pendant mon séjour dans cette ville (1). Ceux-ci et une grande partie du public, sur qui le jeu de ma femme et le chant de ma fille avaient produit une vive sensation, m'exprimèrent le désir de nous posséder pour toujours. Dans cette intention, les plus distingués et les plus riches d'entre eux proposèrent d'ouvrir une souscription pour

(1) J'ajoute encore au nombre de mes anciens amis déjà nommés, le professeur Gralath, le marchand et le savant Paul Schnaase, le marchand Seinson, le conseiller de la guerre Weiss de Schellmühle, le procureur Weisse, qui avait été autrefois comédien à Dresde sous ma direction, etc.

nous assurer des appointemens convenables. Le consul anglais Gibson m'en fit la proposition au nom de nos autres protecteurs ; mais, m'étant déjà mis en relation avec la direction du théâtre de Hambourg, je me vis obligé de refuser une offre qui était aussi sincère qu'avantageuse.

Je profitai de la prolongation de mon séjour à Dantzick pour visiter les loges de francs-maçons, qui n'étaient plus, comme autrefois, persécutées par l'envie et la superstition ; mais qui, placées sous la protection des magistrats, pouvaient se livrer à leurs travaux sans aucun obstacle. Elles avaient dans leur sein les hommes les plus distingués et les plus estimables ; et le professeur Gralath, vénérable de la loge que je fréquentais le plus souvent, faisait beaucoup d'honneur à l'ordre par sa vertu sévère, sa philanthropie, et la sage pratique de ses devoirs de franc-maçon. Quoique je n'appartinsse pas au système de cette loge, je fus accueilli par tous ses membres, non moins fraternellement que je ne l'avais été quelque temps avant à Königsberg dans la loge que présidait mon ancien ami, le grand conseiller des forêts Destern.

CHAPITRE XII.

Une folle. — Curiosités de Dantzick. — Départ. — Prétendant discret.

Pendant les dernières semaines de mon séjour à Dantzick, je logeai chez mon ancien ami Mierk jeune, qui avait été autrefois mon compagnon d'infortune à Hambourg, et qui dans la suite, par sa recommandation auprès de Schuch, m'avait fait faire le premier pas vers un sort plus heureux. Il s'était établi depuis plusieurs années dans cette ville comme maître de danse ; il se trouvait alors assez à son aise, et passait ses derniers jours en repos dans la société de son neveu et de sa femme. Cependant son bonheur fut désormais sensiblement altéré par l'accident malheureux que je vais raconter. Le soir, lorsque chacun de nous était libre, nous nous réunissions ordinairement, et nous nous entretenions sur divers objets, sur nos premières années, etc. Un soir, nous venions de faire mention de quelques scènes tristes et frappantes de notre vie, et nous nous livrions aux réflexions

qu'elles faisaient naître, quand tout à coup la maîtresse de la maison poussa un cri, et tomba en défaillance; elle ne revint à elle qu'au bout de quelques heures; mais, à notre grand étonnement, elle était presque privée de sentiment, ne reconnaissait plus aucun des assistans, et proférait des paroles sans suite. Nous crûmes que nos tristes narrations l'avaient peut-être trop saisie, et nous espérâmes que le repos amènerait bientôt son rétablissement; mais le lendemain matin, elle se réveilla dans un état d'aliénation mentale presque complète. La frayeur et l'angoisse de son époux et de son vieil oncle étaient inexprimables. On fit appeler un médecin, qui employa sur-le-champ tous les remèdes connus pour atténuer le mal, mais sans le moindre succès; la maladie devint chaque jour plus dangereuse, et se changea enfin en une espèce de fureur telle, qu'il fallut garder la malade qui avait encore des forces, pour l'empêcher de faire du mal aux autres et à elle-même. Cependant, grâce aux soins assidus du médecin, le mal parut enfin diminuer, et la malade devint plus tranquille. Elle commença à recouvrer ses sens, reparut bientôt dans la société, se livra à ses occupations ordinaires, et

l'on crut n'avoir plus besoin de la faire garder avec autant de soin qu'auparavant. La joie que nous causa ce rétablissement apparent fut bientôt troublée; car, contre tout attente, elle eut tout à coup une récidive. Une certaine nuit, au moment où tout le monde dormait sans inquiétude, elle parut avec une lumière dans la chambre de ma fille, alluma la chandelle qui était devant le lit de Minna, sur la toilette, ouvrit une armoire où se trouvait, entre autres habillemens, tout le costume du rôle de Médée, que ma femme avait fait faire tout récemment, le prit, s'habilla complètement avec beaucoup de soin devant le miroir, comme pour jouer ce rôle, se munit ensuite d'un couteau en guise de poignard, et commença à déclamer avec vivacité quelques passages du mélodrame de *Médée*, qu'elle avait souvent entendus répéter par ma femme. Ma fille, qui s'était réveillée à son entrée dans la chambre, et qui, dans sa frayeur, feignait toujours de dormir, vit en tremblant tous ses gestes. Mais, dans un passage où l'insensée s'approchait de son lit, elle fit involontairement un mouvement un peu vif. Celle-ci l'aperçut, se tourna subitement vers elle, les yeux rouges, les bras élevés, et avec des gestes

menaçans. Ma fille, extrêmement effrayée de cette scène, appela à haute voix du secours. L'autre recula, se promena de nouveau de tous côtés dans la chambre, déclama encore quelques phrases de la scène où Médée invoque les furies, et se jeta dans un fauteuil en poussant un profond soupir. Ma femme, qui couchait, ainsi que moi, dans une chambre voisine, fut réveillée par les cris de sa fille, me réveilla à son tour en toute hâte, courut à la porte de la chambre, et, pleine d'angoisse, appela tous les gens de la maison. A notre aspect, la terrible tragédienne se leva promptement, et quitta la chambre. On eut beaucoup de peine à s'emparer d'elle, à la déshabiller et à la mettre dans son lit, où elle fut désormais gardée avec plus de soin. Heureusement cette scène effrayante n'eut point d'influence fâcheuse sur la santé de ma fille; cependant elle nous rendit tellement prévoyans, que nous tînmes dans la suite nos chambres bien fermées, pour nous mettre à l'abri de semblables visites.

Dans mes momens de loisir, je visitai souvent les superbes environs de la ville; en les examinant de plus près, je ne pus me pardonner d'avoir si long-temps négligé des lieux

aussi remarquables. Tout était nouveau et charmant à mes yeux, et plus d'un site excita en moi l'admiration et l'étonnement. L'aspect des *Göschken thälern* (vallées de Göschken) me causa un plaisir infiniment doux; on a, du haut du Stolzenberg et du Bischofsberg, une très belle vue; mais elle ne peut être comparée à celle dont on jouit sur le sommet du Hohenwasser. On trouve dans la plaine une maison vaste et commode, où l'on peut se loger à bon marché. Derrière cette maison, est un jardin où l'on voit réuni tout ce que la nature et l'art peuvent produire de plus agréable. De ce jardin, on monte, en passant par plusieurs terrasses placées en amphithéâtre, sur une haute montagne, sur les côtés de laquelle tombent de petites cataractes. On y trouve des places charmantes pour se reposer, et sa cime est couverte de chênes et de hêtres antiques d'une grosseur énorme. Là, quand on porte ses regards dans le lointain, on découvre la haute mer, et, dans l'éloignement, l'île d'Héla; à droite, on aperçoit la rade, où une foule de navires sont mouillés à la suite les uns des autres; plus loin, le port de Weichselmunde, couvert d'une forêt de navires; ensuite se présente

une partie de la ville de Dantzick. Je n'ai jamais vu de ma vie tant d'objets imposans réunis dans un même point, et je ne m'arrachais qu'avec peine à ce spectacle majestueux et à cette contrée charmante. Du haut de l'éminence où se trouve le couvent d'Oliva, on a également une très belle vue, mais d'un genre tout différent. Elle est surtout frappante quand, après avoir traversé péniblement les champs de sable et les landes de Kassuben, on s'est avancé jusqu'à une lieue de la ville, au milieu des buissons agréables qui forment, en quelque sorte, un jardin naturel, et que, parvenu sur le sommet de la montagne voisine d'Oliva, on promène ses regards sur le lointain. Les faubourgs de Langenfuhr et Neuschottland se présentent en avant; plus loin, on voit Dantzick dans toute son étendue; et enfin Altschottland et les plaines fertiles du Werder, qui semble, en quelque sorte, semé de villages, forment le dernier plan de ce magnifique tableau.

De ce côté de la ville, sur la gauche, on voit de très beaux champs de blé; plus loin, une partie de la mer, les navires dans la rade et dans le port. La droite offre alternativement, jusqu'à la ville, une longue suite de

montagnes et de vallées. Ces dernières sont couvertes des plus délicieux jardins et des maisons de plaisance les plus somptueuses.

Dans l'intérieur de la ville, je trouvai particulièrement remarquables les greniers publics, qui forment, pour ainsi dire, une petite ville à part, et sont gardés la nuit par une foule de grands chiens dressés à cet effet; la Bourse, autrement appelée *Junkerhof*, et l'arsenal, où, eu égard à l'étendue de la ville, on trouve une grande quantité d'armes et de pièces de tous les calibres. Les ornemens des harnais, des boucliers, des lances, des hallebardes, etc., sont très artistement composés, et très agréables à la vue; mais, ainsi que beaucoup d'autres enjolivemens qui s'y trouvent, ils ne me paraissent pas répondre parfaitement à l'objet principal de ces armures.

Ce qui n'excita pas moins mon admiration et ma surprise, ce fut un pont, ou plutôt un canal en bois, construit devant la porte appelée Hohenthar, et au moyen duquel la petite rivière de Rädaunen, qui arrive d'une contrée plus élevée, est conduite dans la ville, et y met en mouvement des moulins à eau. Plus de quarante pieds au-dessous de ce

canal, on voit le fossé large et profond de la ville, qui est également rempli d'eau.

Une lettre, que je reçus vers ce temps-là de ma ville natale, me rappela que je devais, en retournant à Hambourg, faire une visite à mes bons compatriotes. Dès que j'eus terminé mes affaires à Dantzick, je pris congé des amis que j'y laissais, et continuai ma route jusqu'à Stettin, sans m'arrêter long-temps nulle part.

A notre départ de Dantzick, nous vîmes accourir près de notre voiture un jeune homme bien mis, qui, d'un air triste, nous cria souvent, Adieu! Notre postillon, ayant redoublé de vitesse, le jeune homme disparut. Quelque temps après, je trouvai, à notre arrivée à Hambourg, une lettre de cet inconnu, qui était Anglais, et s'appelait Hamond. Il m'annonçait qu'il avait de la fortune, me découvrait son amour pour ma fille, et me demandait sa main. Il ajoutait que, par discrétion, il avait voulu attendre un moment favorable pour faire notre connaissance; qu'ayant reçu inopinément la nouvelle de notre prochain départ, il s'était tout à coup décidé à venir, sans perdre de temps, chez moi, pour me découvrir son inclination et ses désirs; mais, à son grand chagrin, nous étions déjà partis, etc.

Je montrai cette lettre à ma fille, qui plaignit cet amant inconnu; mais qui me déclara en même temps qu'elle désirait encore rester libre, si cela dépendait d'elle. J'étais loin de vouloir la contraindre, dans des vues d'intérêt, à une union quelconque. J'annonçai donc à ce modeste et singulier prétendant la volonté de ma fille, avec tous les ménagemens possibles. La légèreté de son âge, ou le dépit que lui causa ce refus, refroidirent vraisemblement son amour; car je ne reçus plus aucune nouvelle de lui.

CHAPITRE XIII.

Stettin. — Anklam. — Schweringsbourg. — Greifswalde. — Stralsund. — Lubeck. — Triste arrivée à Hambourg.

Tous mes amis, mes compatriotes et mes anciennes connaissances, qui depuis longtemps attendaient impatiemment notre arrivée, nous accueillirent à bras ouverts. Il en fut de même de ma bonne vieille mère, que je trouvai encore parfaitement gaie et bien portante, et qui ne pouvait trouver de pa-

roles pour exprimer la joie qu'elle éprouvait en revoyant, encore une fois avant sa mort, ses enfans et ses petits-enfans. Tous s'empressèrent à l'envi de nous donner chaque jour des preuves de leur sincère affection.

Notre premier devoir fut d'aller présenter nos hommages à notre noble protectrice, la princesse Élisabeth, pour la remercier personnellement de plusieurs morceaux de musique qu'elle avait envoyés, avec son portrait, à ma fille pendant que nous étions encore à Riga. Elle nous reçut, selon sa coutume, avec une bonté particulière; et, comme elle faisait le plus grand cas du talent de la jeune artiste, elle exprima le désir de l'entendre dans un concert public. Plusieurs amateurs de musique partageaient ce désir. La jeune cantatrice sentit le prix de cette invitation flatteuse; le concert fut exécuté, et peu après on en arrangea un second, pour lequel on ouvrit une souscription.

J'avais le dessein de continuer mon voyage par Schwedt et par Berlin; mais quelques unes de mes connaissances de Schwedt, nouvellement arrivées à Stettin, m'ayant appris que le margrave était malade, et le comte de Schwerin (neveu du célèbre généralissime

de son nom), qui était alors dans ma ville natale, et qui avait assisté au concert, m'ayant prié instamment de passer quelques jours avec ma famille à sa résidence de Schweringsbourg, située près d'Anklam, je changeai mon plan, renvoyai à une autre occasion mon voyage à Berlin, et résolus de répondre à l'invitation du comte, et de me rendre tout droit à Hambourg par la Poméranie suédoise, ce qui était mon chemin le plus court. Comme d'ailleurs le temps que j'avais fixé pour mon arrivée dans ce dernier lieu s'approchait de plus en plus, je me vis obligé d'abréger mon agréable séjour à Stettin. Nous nous séparâmes encore une fois, avec le plus grand regret, de nos bons amis; mais la séparation fut particulièrement douloureuse pour ma bonne mère, à qui son grand âge ne laissait plus l'espoir de nous revoir jamais; et, en effet, elle ne revit plus ni ma femme ni mes enfans.

A Anklam, le premier lieu important où nous passâmes, nous fûmes reçus très amicalement par un de mes proches parens, nommé Lobes, qui s'y était établi comme marchand. Il me procura sur-le-champ la connaissance des marchands Lesenberg et de

Schewen, du secrétaire Titius et de plusieurs de ses amis. Ce dernier, qui était président d'une société de musique établie dans cette ville, avait déjà entendu parler des talens de ma fille par le comte de Schwerin; et comme j'étais obligé de m'arrêter quelques jours pour céder aux instantes prières de mon parent, il profita de cette occasion pour procurer à son cercle musical le plaisir d'entendre la cantatrice; il prépara, avec son consentement, un concert. La recette, assez considérable pour le lieu où nous nous trouvions, lui fut remise dans son entier; et le lendemain elle reçut encore de la société un poëme qui contenait des éloges très flatteurs pour l'artiste.

Le jour même de mon arrivée à Anklam, je lus dans la gazette de Hambourg un article par lequel j'étais invité, au nom de la direction du théâtre de cette ville, qui ne savait point où j'étais, à accélérer mon voyage. Afin de ne pas la mettre dans l'embarras par un plus long retard, aussitôt après l'exécution du concert je partis, selon ma promesse, pour le château de Schweringsbourg, dans l'intention de me rendre directement de là à ma destination.

La famille du comte, et plusieurs membres de la noblesse qui s'y étaient réunis, nous accueillirent de la manière la plus amicale. Le comte ne pensa qu'à offrir chaque jour à ses hôtes de nouveaux divertissemens, et chacun d'eux employa toutes ses ressources pour les rendre plus agréables et plus variés; ma femme et ma fille contribuèrent aussi aux plaisirs communs, et donnèrent souvent, accompagnées par la chapelle du comte, des preuves de leur talent dans le chant et dans la déclamation.

Entre autres choses remarquables qui se trouvent dans le château et dans les environs, nous vîmes, dans une église d'un village voisin, les restes de l'immortel Schwerin. La comtesse nous montra aussi les habits et le linge qu'il avait portés le jour de la bataille où il perdit la vie. Il était tout déchiré par la mitraille; et le sang qu'on y voyait encore fit sur nous une vive sensation. Tous ceux qui étaient présens rendirent par leurs larmes hommage à la mémoire de ce grand homme.

Après un séjour très agréable de quelques jours, nous prîmes enfin congé de cette famille généreuse, qui ne consentit qu'avec

peine à nous laisser partir. Au moment de nous quitter, le comte donna à ma fille une tabatière en or; et nous continuâmes notre route jusqu'à Greifswalde.

J'avais pour cette ville quelques lettres de recommandation de Stettin, adressées à différens hommes de lettres, entre autres, au directeur Rehfeld et au professeur Gadebusch. Mon projet était de n'en pas faire usage, et, mes visites terminées, de nous reposer quelques heures, et de continuer notre voyage; mais la renommée des talens de ma fille nous avait déjà précédés : le public musical, assez nombreux dans cette ville, souhaita l'entendre. On me pressa, à plusieurs reprises, de m'arrêter, ne fût-ce que deux jours, et je me vis enfin obligé d'y consentir.

On se hâta tellement, que le lendemain même on exécuta le concert désiré. L'artiste obtint une recette assez considérable, sans aucune retenue pour les frais; et, au moment de partir, quand je demandai mon compte à notre hôte, nommé Wilhelmi, il me répondit qu'il était déjà payé, et que tous les membres de l'Académie de Musique ne désiraient rien davantage que de pouvoir bientôt nous donner encore l'hospitalité.

Quelques marchands de Stralsund, qui avaient des affaires à Greifswalde, avaient assisté au concert. Ils partirent le lendemain matin, et annoncèrent notre arrivée à plusieurs de leurs concitoyens qui étaient amateurs de musique. Ceux-ci ne manquèrent pas de venir nous voir dans l'auberge où nous étions descendus, et de nous prier, d'une manière irrésistible, de nous arrêter seulement quelques jours dans leur ville. J'y avais à peine consenti, que le directeur de musique Eschig, et les artistes Kalow et Mattstedt, s'occupèrent des préparatifs d'un concert; et la cantatrice fut obligée de répondre aux pressantes sollicitations des amateurs. Bientôt plusieurs personnes qui aimaient beaucoup le spectacle, vinrent nous exprimer le désir de conserver dans leur ville toute ma famille, pour y fonder un théâtre permanent; mais les raisons que j'ai souvent exposées m'obligèrent à me défendre d'accepter cette proposition avantageuse.

Après un séjour d'environ huit jours, pendant lesquels on nous avait donné les preuves les plus convaincantes d'une affection et d'une estime générale, nous prîmes congé de ce public bienveillant, et conti-

nuâmes notre route par Wismar, Rostock et Lubeck. (1)

Là, je reçus du marchand Leidig, à qui tous mes effets avaient été envoyés de Mittau dans plusieurs caisses, la nouvelle très agréable que le navire qui les portait était heureusement arrivé à Travemunde, et que par conséquent la prime d'assurance qu'on l'avait chargé de payer devenait inutile. Un autre navire, sur lequel j'avais mis quelques objets de prix à Stettin, ne fut pas aussi heureux; car il échoua près de Barth, sur les côtes de la Poméranie suédoise. L'équipage et la cargaison furent sauvés; mais, lorsque quelque temps après j'eus reçu mes ballots, et payé le sauvetage ainsi que d'autres frais, je trouvai tous mes effets, qui étaient en grande partie des présens de ma bonne mère, presque entièrement gâtés par l'eau de mer qui y avait pénétré.

Je trouvai aussi à Lubeck une lettre de

---

(1) Le gouverneur-général de Pollet et sa famille, le bourguemestre Hercules, le sénateur Fabricius, le pharmacien Hellwig, les marchands Hagedern, Israël, Reimers, etc., s'intéressèrent à nous avec une chaleur toute particulière.

mon ami Bubber, de Hambourg, qui me priait instamment, au nom de la direction du théâtre de cette ville, d'accélérer mon voyage. Je résolus donc de ne consentir ici à aucune proposition de concert, mais seulement de voir mes anciens amis, de remettre quelques lettres de recommandation, que j'avais apportées de Stettin et de Stralsund au surintendant Schinmeyer et à quelques maisons de commerce, et de continuer ensuite mon voyage.

Au bout de quelques jours, toutes mes affaires furent en règle et les réparations indispensables de ma voiture terminées; à cette occasion on me donna, aux dépens de ma bourse, une leçon très utile, qui apprendra aux voyageurs qu'on ne doit pas dans les villes maritimes ou dans les grandes villes commerçantes, se mettre à la discrétion ni des ouvriers ni des *litzenbrüder* (espèce d'emballeurs privilégiés), sous peine de payer trois fois trop cher; mais qu'il faut convenir du prix pour les moindres ouvrages, avant que ces gens-là ne mettent la main à l'œuvre. Ce que le forgeron, le charron et le bourrelier firent à ma voiture, pouvait tout au plus valoir dix écus, et je fus obligé de le payer soixante-neuf

marcs (vingt-trois écus) (1); deux litzenbrüder employèrent environ une heure à emballer mes effets, ils me demandèrent pour cela cinq marcs, et en outre un pour-boire. Enfin, vint le tour de mon aubergiste, avec lequel je croyais devoir vider entièrement ma bourse; mais, contre mon attente, il fut plus raisonnable qu'aucun de ceux que j'avais rencontrés dans mon voyage. Cet homme, nommé Touenrath, avait l'usage de présenter aux étrangers qui avaient logé chez lui, une espèce d'album où ils étaient priés, avant leur départ, d'inscrire leurs noms, et de certifier qu'ils étaient contens de la manière dont on les avait traités. Je lui payai son compte, qui n'était pas considérable, et je consentis très volontiers à ajouter mon certificat aux différentes attestations qui se trouvaient déjà dans son livre.

La porte de Lubeck n'est ouverte, dans l'arrière-saison, que vers les huit heures du matin, et celle de Hambourg est fermée à cinq heures du soir; souhaitant faire dans ce court intervalle les huit lieues qui séparent ces deux villes, pour épargner à ma famille

---

(1) Environ 138 francs.

un gîte incommode, je louai, pour aller plus vite, six chevaux très ardens, qui traînèrent si bien ma voiture, quoiqu'elle fût très chargée et que le chemin fût très pierreux, que nous arrivâmes au moment où la porte allait être fermée. Mais dans quel état! les éclisses neuves que j'avais fait mettre aux quatre roues étaient sautées, une flèche était cassée, une des soupentes rompue, et nous étions tous les uns sur les autres, tant nous avions été secoués. Ma femme, en nous voyant entrer dans ce piteux état, dit : « Cela n'est pas de bon augure! » Nous voulûmes descendre chez mon ami Bubers, mais il était malheureusement invité dans une société, et je trouvai toutes ses chambres fermées. Nous nous rendîmes donc dans une auberge, mais on refusa de nous y recevoir, faute de place; nous passâmes à une autre, toutes les chambres étaient occupées; nous nous présentâmes dans une troisième, l'aubergiste vint lui-même auprès de la voiture pour nous éclairer; mais notre équipage lui paraissant suspect, il secoua la tête, et nous renvoya. Nous nous traînâmes ainsi, pendant près de deux heures, dans la ville jusqu'à ce qu'enfin, à la faveur de la nuit, nous trouvâmes un gîte dans la partie la plus

reculée de la ville. Ma femme me dit : « Tout cela ne signifie rien de bon, mon cher ami. » J'avais le même pressentiment ; mais je me gardai bien de le faire connaître. A cela près, chacun de nous fut très content d'avoir enfin atteint le lieu de notre destination, après un voyage aussi long et aussi pénible.

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE.

CINQUIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Attente déçue. — Concerts. — Fin déplorable de deux amis.

Le théâtre de Hambourg était, à cette époque, sous la direction des deux acteurs Kloss et Zuccarini. Ils le tenaient à ferme du limonadier Dreyer, qui s'était dégoûté de sa gestion, à la suite de quelques affaires désagréables qu'il avait eues avec les comédiens. Le lendemain de notre arrivée, je me rendis chez le premier, et lui appris que, pour répondre aux invitations réitérées de la direction, nous avions accéléré notre voyage, et que nous pourrions débuter au bout de quelques jours, dont nous avions encore besoin pour nous délasser et nous remettre de nos fatigues. « Mon cher ami, me répondit Kloss d'un air froid et embarrassé, je regrette vivement que vous arriviez un jour trop tard! Croyant que vous ne viendriez pas, nous avons engagé

hier, en qualité de première chanteuse, Mlle Keilholz l'aînée, qui s'était éloignée pendant quelque temps de la scène; vos rôles et ceux de votre femme sont depuis quelque temps bien occupés; par conséquent..... »

Cet accueil glacial me chagrina encore plus que le désagrément de voir mon attente trompée. Comme sans cette circonstance j'aurais toujours préféré m'établir à Berlin, où je pouvais compter avec confiance sur des ressources plus avantageuses, parce qu'indépendamment des lettres de la duchesse de Courlande à ses deux frères, j'avais pour cette ville plusieurs lettres de recommandation très pressantes; je coupai court, exprimai à Kloss le ressentiment que m'inspirait une conduite aussi inattendue, aussi inconvenante; j'ajoutai que je n'étais aucunement en peine de trouver un autre engagement, et je pris congé de lui. Je découvris à ma famille, qui fut encore plus surprise que moi de cet accident, la résolution où j'étais de continuer sur-le-champ notre route jusqu'à Berlin; mais ma femme et ma fille, qui étaient encore fatiguées du long et pénible voyage que nous venions de faire, me prièrent instamment de différer ce projet au moins jusqu'à l'automne

prochain. Minna m'offrit en même temps de donner quelques concerts pendant l'hiver, afin de me dédommager, par leur produit, de la perte que nous occasionnerait le défaut de toute autre recette. Je n'y consentis qu'à regret; mais, chérissant tendrement ma famille, accoutumé à lui sacrifier mes désirs, lorsqu'il s'agissait de son avantage ou de ses plaisirs, je cédai à ses instantes prières et je consentis à passer l'hiver à Hambourg. Dès ce moment, mon occupation principale fut de faire les arrangemens nécessaires pour les six concerts que ma fille avait le dessein de donner pendant cette saison, et de chercher des abonnés; mais, par malheur, on s'était déjà préparé des amusemens, on avait aussi arrangé, dans les familles où l'on aimait la musique, quelques concerts particuliers; ainsi je trouvai peu de gens disposés à souscrire aux nôtres. Cependant, comme ils avaient été annoncés publiquement, ils ne pouvaient manquer d'avoir lieu. Ils commencèrent enfin. La cantatrice eut un succès extraordinaire, mais la recette suffit à peine pour couvrir les frais, et l'entreprise se termina avec perte.

Mon fils était déjà assez avancé en âge, et il était temps de penser sérieusement à son

avenir. Comme il montrait des dispositions pour le commerce, je parlai à plusieurs personnes de ma connaissance, qui, après l'avoir soumis à un examen, lui trouvant des talens pour cette carrière, approuvèrent tous ma résolution. Un de mes meilleurs amis, le courtier Conrad Glasshof s'offrit de le recommander à une des premières maisons de commerce de Cadix, aussitôt qu'il se serait parfaitement formé pour cette profession. En conséquence, je choisis quelques maîtres habiles, qui furent chargés de lui donner l'instruction nécessaire dans l'art de tenir les livres, et dans diverses langues modernes. Comme il avait déjà reçu à Riga quelques notions fondamentales, et qu'il continuait à s'appliquer, je pouvais raisonnablement espérer de le voir établi au moins dans l'espace d'un an.

Depuis plusieurs années, je jouissais d'un bonheur non interrompu, et les peines, les inquiétudes, les chagrins étaient devenus pour moi des sensations presque inconnues; mais désormais, et dès les premiers instans de mon retour à Hambourg, il m'arriva presque journellement des désagrémens pénibles, et souvent même de grands malheurs. La perte

inattendue d'un de mes amis, nommé Stein, ne fut pas un des moins cruels. Ce jeune homme, que j'estimais beaucoup à cause de son bon caractère, se fit un jour transporter en bateau, avec quelques uns de ses amis, à Moorfleth, qui n'est pas très éloigné de la ville. On apercevait déjà le but de la promenade, lorsque tout à coup un tourbillon s'éleva; la barque, qui allait assez vite, donna contre un banc de sable caché, et comme Stein se tenait nonchalamment à la proue, la violence de la secousse le renversa dans l'eau. Toute la peine qu'on prit pour le sauver fut inutile; quelques jours après, on retrouva son cadavre.

Vers ce même temps, deux autres de mes amis de Riga, les marchands Bulmering et Pabot, périrent presque de la même mort. J'ai déjà raconté le malheur du premier. Le second était sur le point d'entreprendre un voyage, pour une affaire de commerce. Il passa par Hambourg; et nous nous réjouîmes beaucoup de nous revoir, après une aussi courte séparation. Nous avions autrefois passé ensemble des momens très gais et très agréables; nous nous rappelions les plaisirs si purs dont nous avions joui, et quand les affaires

et le temps le permettaient, nous cherchions à les goûter encore dans toute leur plénitude. Jamais je n'ai porté une affection plus vive à aucun de mes amis; aussi notre séparation en fut-elle d'autant plus douloureuse, lorsque, quelques semaines après, il fut obligé de me faire ses adieux.

Sa route le conduisit par Amsterdam, d'où il comptait passer en Angleterre et parcourir ensuite la France, l'Espagne et plusieurs autres pays. Je reçus une lettre qu'il m'adressait d'Amsterdam; il me mandait son heureuse arrivée, et plusieurs nouvelles qui m'intéressaient; mais, peu de jours après, j'appris qu'en entrant dans une barque, il avait fait un faux pas, et qu'il s'était noyé. Hélas! sa perte ne s'effacera jamais de ma mémoire; car il était du nombre des véritables gens de bien, et d'ailleurs l'un de mes meilleurs amis. Ces revers, et plusieurs autres, fixèrent enfin mon attention sur mon état actuel et sur moi-même. Les momens heureux diminuaient, les désagrémens augmentaient, et chacun d'eux donnait une nouvelle force au vif pressentiment que j'avais éprouvé en entrant à Hambourg, et qui me disait que mes jours heureux avaient atteint leur terme. Ce pressentiment ne se

réalisa que trop. Je tombai de malheur en malheur, j'arrivai enfin au comble de l'infortune, en perdant tout ce qui m'était cher au monde; et, ce qui aggrava encore ma déplorable position, au lieu d'amis qui me consolassent, je ne trouvai que des ennemis. Mes amis eux-mêmes, aveuglés par la prévention et la calomnie, ne m'accordèrent pas même leur pitié.

CHAPITRE II.

Histoire de trois sœurs dévotes. — Compositions littéraires.

Comme je voulais seulement passer l'hiver à Hambourg, j'avais mis peu de soin à choisir mon logement, et je m'étais installé dans une petite maison qui appartenait à trois sœurs, déjà assez âgées, qu'on me vanta comme des modèles de piété. Elles demeuraient dans les chambres basses, qu'elles tenaient toujours tellement fermées, que je ne m'apercevais de leur existence que le matin de bonne heure, et le soir assez tard, comme aussi les jours de fêtes, quand elles chantaient des cantiques,

ou bien encore quand je leur portais mon loyer.

Quoiqu'il régnât la tranquillité la plus parfaite dans cette maison, je voyais néanmoins presque tous les soirs des voitures s'arrêter devant la maison. Des dames bien enveloppées en sortaient, et repartaient au bout d'une heure; à la même heure, je voyais aussi des hommes, pour la plupart cachés dans leurs manteaux, se glisser aussi promptement que les dames dans la maison. Je crus pendant quelque temps que c'étaient des membres d'une société pieuse, qui se rassemblaient pour se livrer, avec les trois sœurs, à des pratiques de dévotion; je ne m'en inquiétai pas davantage, et les laissai mener leur genre de vie tout à leur aise, lorsqu'enfin j'eus, par hasard, sur leur compte des renseignemens auxquels j'étais loin de m'attendre.

Un soir, un jeune marchand vint me voir pour me remettre une lettre. Cet homme, que je connaissais beaucoup, avait un excellent caractère; mais, à beaucoup de bonnes qualités, il unissait un grand défaut, la vivacité de son tempérament le portait souvent à se livrer au libertinage. Cependant il était assez honnête pour ne s'adresser qu'à des femmes

qui avaient un penchant semblable au sien, et sur la conquête desquelles il pouvait compter. Je m'étais assez long-temps entretenu avec lui, lorsqu'une voiture vint s'arrêter devant la maison. Il parut étonné, regarda à sa montre, puis par la fenêtre, et tout à coup il prit congé de moi. Alors je me rendis au spectacle, j'y vis quelques actes de ma tragédie du *Naufrage*, qu'on joua pitoyablement, et, scandalisé de l'extrême négligence des acteurs, je retournai assez triste à la maison. Au moment où j'arrivais, un carrosse qui était devant ma porte s'éloigna, et je rencontrai en entrant le même jeune homme qui m'avait quitté une heure auparavant. Comme je supposai qu'il avait voulu me faire une seconde visite, je lui en demandai le motif. Il parut être un peu embarrassé, mais enfin il me dit à l'oreille qu'il était resté pour certaines affaires d'importance avec la maîtresse de la maison, et courut aussitôt à sa voiture. Cet homme, dont je connaissais le caractère, ne pouvait être un dévot. Il n'avait pas été chez nous, qui étions les uniques locataires de la maison, par conséquent sa visite avait été faite aux trois sœurs, mais dans un dessein tout-à-fait étranger à la piété; cela excita ma curiosité, et, contre mon habitude,

me fit désirer de connaître la véritable cause de cette visite nocturne.

Le lendemain je rencontrai mon homme à la Bourse, où il m'expliqua l'énigme, sans que j'eusse besoin de l'en prier.

Mes hôtesses étaient d'honnêtes entremetteuses, qui se cachaient sous le manteau de la piété, et qui le soir louaient leurs chambres pendant quelques heures aux amans qui ne pouvaient se rencontrer autre part. L'instant de ces rendez-vous était très soigneusement déterminé. On en avertissait les sœurs, et les belles amoureuses, pendant que leurs maris étaient à leur comptoir ou dans quelque autre endroit pour leurs affaires, annonçaient qu'elles allaient au spectacle ou en société, s'y rendaient en effet; mais, au moment où elles renvoyaient leur carrosse, un cocher de louage, qui était dans la confidence, accourait à un signal convenu, conduisait la tendre Hélène dans la maison où son Pâris l'attendait. L'entretien terminé, elle retournait à sa première destination, soit au spectacle, soit en société, où le carrosse de son mari venait la reprendre à l'heure fixée. De cette manière, ces entrevues, qui ne pouvaient avoir lieu que dans les soirées obscures d'hiver, ne se décou-

vraient jamais. Dans la suite, j'appris que cette espèce de maison n'était pas une chose extraordinaire dans cette ville, et que souvent des filles trop peu surveillées et trop légères en faisaient usage. On conçoit que je quittai le plus tôt possible un logement aussi peu convenable.

Comme, pendant cet hiver, je n'avais point d'occupations réglées, j'employai presque tout mon temps à écrire; j'achevai mon drame intitulé : *le Père du peuple*, je composai la tragédie de *Rachel, ou la Belle Juive*, que j'imitai de l'espagnol, et j'arrangeai pour la scène de Hambourg une pièce du théâtre autrichien, qui était assez intéressante, mais qui avait des défauts de composition qui en rendaient la représentation difficile. Elle portait pour titre: *les Devoirs du prince*. J'envoyai quelque temps après au roi de Prusse, qui m'en avait accordé la permission depuis peu, la pièce intitulée: *le Père du peuple*, ainsi qu'un traité sur le théâtre, et un projet de Conservatoire pour un théâtre national. D'après ce que mes amis m'écrivirent de Berlin, les deux manuscrits furent très gracieusement accueillis, et la pièce fut envoyée sur-le-champ à la direction du théâtre pour être mise à l'étude. On en donna

la première représentation en présence du roi, et la seconde en présence de la reine; et chaque fois elle obtint de nombreux applaudissemens. La troisième représentation avait été annoncée ; mais quelques personnes prétendirent avoir remarqué que j'avais dépeint dans cette pièce un certain ministre, qui, disgracié sous le roi précédent, avait été condamné à la forteresse, et de plus quelques personnes marquantes qui approchaient le souverain. Cette prévention se propagea. La direction fut avertie; on donna une autre pièce pour ne pas s'attirer des ennemis; et mon *Père du peuple,* quoique bien innocent, fut rayé du répertoire du théâtre. Peut-être mes puissans adversaires furent-ils cause que le roi, autrefois mon généreux protecteur, ne fit aucune réponse à ma lettre d'envoi. On trouvera ma réponse à cette accusation sans fondement, dans l'avant-propos du tome I[er] de l'édition complète de mes *OEuvres dramatiques.*

CHAPITRE III.

Je deviens entrepreneur de spectacle. — Conduite imprudente. — Suites funestes.

Cependant la direction du théâtre fut changée. Zuccarini, qui était mécontent de son co-directeur Kloss, lui annonça qu'il se séparait de lui. Celui-ci, qui était peu à son aise, souhaitait trouver un collègue qui eût assez d'argent et d'intelligence pour le soutenir. Son choix tomba sur moi; il m'en fit la proposition; mais comme j'avais toujours le projet d'aller, au commencement du printemps, chercher un établissement convenable, je refusai ses offres. Kloss, qui savait que ma femme et ma fille quitteraient Hambourg à regret, s'adressa à elles, et en même temps à plusieurs autres de mes amis les plus marquans qui s'intéressaient particulièrement à la conservation du théâtre, et les pria, s'il était possible, de me faire consentir à son projet. Dreyer, dont j'ai souvent fait mention et qui avait loué le théâtre, mon ami Bubbers, qui avait eu autrefois la direction

du théâtre en commun avec Seyler, et Kloss lui-même, me prouvèrent qu'avec de bons arrangemens, une bonne administration et de l'économie, il n'y aurait aucune perte à craindre. Le comte de Schimmelmann, ministre résident du Danemarck près du cercle de la Basse-Saxe, me promit, en cas de manque d'argent, de venir à mon secours. Bref, ma femme, ma fille, tous mes amis, et même la plupart des acteurs me pressèrent unanimement avec tant d'instance de ne pas laisser échapper ce moyen infaillible de faire ma fortune, qu'à la fin je consentis à me charger avec Kloss de la direction du théâtre.

Comme il restait encore quelques mois jusqu'à l'échéance du contrat qui existait entre ce dernier et Zuccarini, je profitai de ce temps pour organiser ma future direction; je louai le théâtre pour l'année suivante; je pris à ma solde les membres de la troupe, sous de nouvelles conditions; je remplaçai Zuccarini, et Mme Seyler qui s'était aussi brouillée avec Kloss, par d'autres comédiens très habiles, et je n'épargnai ni peine ni frais pour donner à l'établissement futur le plus haut degré de perfection possible.

J'étais encore très occupé à faire les prépa-

ratifs nécessaires, lorsque je reçus des lettres de Vienne, où, entre autres nouvelles, j'appris que Schröder, cet acteur justement célèbre, s'était brouillé avec la direction, et qu'il abandonnerait bientôt le théâtre de cette ville. On ajoutait qu'il ferait un voyage en Angleterre, pour voir en personnes les acteurs les plus distingués de ce pays, et prendre connaissance des divers arrangemens des théâtres de cette nation; qu'au bout d'un an, il reviendrait à Hambourg, pour se charger à ses frais du théâtre appartenant à sa mère, Mme Ackermann, et qui jusqu'alors avait été loué à Dreyer, et par celui-ci, à moi et à Kloss. Cette nouvelle ne m'affligea pas, parce que la troupe n'était engagée que pour un an, et que j'avais fermement résolu de renoncer entièrement au théâtre, dès que le temps du contrat serait écoulé; de solliciter un emploi convenable dans l'administration civile, ce que je pouvais espérer, avec assez de certitude, des bontés du roi, et d'engager ma femme et ma fille au théâtre de cette ville.

Quelques semaines après cette nouvelle, Schröder arriva lui-même à Hambourg. Tout le monde croyait qu'après un séjour de quelques semaines, il continuerait son voyage

d'Angleterre ; mais il déclara que c'était un faux bruit. Du reste, il dit qu'il avait effectivement l'intention de se charger de l'entreprise du théâtre, à l'échéance du terme de la location ; ajoutant que jusqu'à ce temps-là il irait à Hanovre, pour engager et organiser une troupe. Comme l'occasion me semblait favorable pour me débarrasser, à la satisfaction des deux parties contractantes, de mon engagement avec Kloss et notre troupe, engagement que je n'avais accepté qu'à contre-cœur, j'écrivis à M. Schröder, que mon ancienne amitié pour lui me portait à lui céder sur-le-champ la direction de ma troupe, et que par là il pourrait non seulement ménager ses dépenses et son temps, mais qu'en même temps il me soulagerait d'un grand fardeau. Il me répondit qu'il ne trouvait pas mon projet assez conforme à ses intérêts, et que, d'après le plan qu'il avait conçu, il voulait former une troupe toute nouvelle et bien choisie. Ne pouvant désapprouver cette résolution, qui était effectivement plus avantageuse pour lui, je le laissai suivre ses vues, et je continuai mes dispositions.

Peu de temps après, le bruit se répandit que Schröder n'irait pas à Hanovre, mais qu'il

formerait sa troupe sur les lieux, et ouvrirait avec elle son théâtre à Altona. Mes amis, craignant que ce bruit ne fût fondé, me conseillèrent de louer sans délai le théâtre d'Altona, pour renverser le projet de Schröder, qui pouvait m'être très désavantageux, parce que les habitans de Hambourg fréquenteraient sans doute par curiosité le théâtre de Schröder, et négligeraient le mien. Au commencement, je pris ce bruit pour un conte dénué de fondement, parce que Schröder ne m'avait pas dit un mot de ce dessein, et que j'avais, depuis bien des années, des preuves convaincantes de ses sentimens d'amitié pour moi; mais cependant un nouvel avertissement que je reçus d'un anonyme, me frappa plus vivement, et me détermina à suivre le conseil de mes amis, pour plus de sûreté; mais combien je fus surpris, en apprenant le même soir que Schröder n'avait pas seulement loué le théâtre en question, mais qu'il avait engagé deux de mes meilleurs acteurs, Klingmann et Eule, ainsi que leurs femmes!

Cet événement tout-à-fait inattendu m'embarrassa fort, d'autant plus que les acteurs en question m'étaient indispensables dans leur genre, et que sans eux j'étais hors d'état

d'ouvrir mon théâtre d'une manière convenable, à l'époque déterminée. Je portai devant la justice mes plaintes contre ces deux acteurs; mais on me répondit que les sieurs Klingmann et Eule ne s'étant engagés avec moi que verbalement, et en me donnant la main (1), devaient rester auprès de moi pendant six mois, si je persistais dans cette prétention, parce que les règles suivies au théâtre de Hambourg exigeaient qu'on annonçât six mois d'avance l'intention de le quitter; que ce temps écoulé ils seraient maîtres d'accepter leur nouvel engagement sans difficulté. Cette décision ne me consola guère, car en la suivant, Klingmann et Eule partiraient au commencement de l'hiver; or, c'était là le temps de bonnes recettes, et ma troupe ainsi désorganisée ne pouvait en espérer aucune. Comme d'ailleurs il n'entrait pas dans mes vues de conserver la direction plus d'un an, et comme il était probable qu'aucun acteur étranger ne consentirait à s'engager avec moi pour six mois seulement, je pensai qu'il était

(1) Les contrats qu'on venait de dresser devaient être présentés le lendemain à la signature des deux acteurs.

plus conforme à mes intérêts de laisser partir sur-le-champ les deux artistes en question, et de les remplacer aussitôt par d'autres, aussi bien et aussi promptement qu'il serait possible de le faire. Cette résolution que j'avais prise sans réfléchir suffisamment, et qui avait été particulièrement provoquée par mon collègue, fut on ne peut plus avantageuse pour Schröder. En effet, ayant indépendamment de ces quatre acteurs engagé Mme Seyler, Zuccarini et plusieurs comédiens assez habiles, et donnant même, ainsi que sa femme, un nouvel éclat à cette troupe qui prenait chaque jour de nouvelles forces, il se vit en état, par notre imprévoyance, d'ouvrir son théâtre à Altona beaucoup plus tôt qu'il ne l'avait espéré.

CHAPITRE IV.

Italiens. — Lettre infâme. — Cabales terribles et leurs suites.

Cependant le temps s'approchait où le théâtre de Hambourg devait être ouvert sous ma direction et sous celle de Kloss; mais, comme

je n'attendais que dans quelques semaines plusieurs artistes étrangers que j'avais engagés, et qui étaient absolument nécessaires pour compléter ma troupe, je me vis obligé de recourir à des remèdes extraordinaires pour ne pas perdre mon temps et ne pas payer aux acteurs des appointemens qu'ils n'auraient pas gagnés. M. Richardt, conseiller d'état de l'empereur de Russie, et grand amateur de spectacle, montra dans cette occasion une activité particulière. On lui avait annoncé de Brunswick, que le duc avait donné la permission aux membres de l'Opéra italien de cette ville, de voyager pendant quelques mois hors de son pays, et de donner à leur bénéfice des représentations dans d'autres endroits. Il me communiqua cette nouvelle, et s'offrit de passer en mon nom et au nom de Kloss, un contrat avec les Italiens, qu'il connaissait, pour le temps qui s'écoulerait jusqu'à ce que le spectacle allemand fût entièrement organisé. Cette proposition me sembla assez favorable dans ma situation actuelle. En conséquence, nous prîmes à nos gages les membres de l'Opéra, qui arrivèrent au temps fixé, et avec leur secours je fus en état d'ouvrir le théâtre après le Carême.

Du reste, il me parut convenable de commencer par quelques pièces originales; je choisis donc celles que l'on pouvait le mieux représenter, eu égard au personnel actuel de la troupe et à sa capacité. Après quelques unes de ces représentations vinrent celles des Italiens; mais, contre mon attente, elles n'eurent que peu de succès. Ils ne me procurèrent donc aucune recette considérable; et ainsi, loin d'en retirer aucun profit, je ne m'étais donné qu'une charge de plus. En effet, les dépenses que nécessitaient leurs petits opéra étaient assez importantes, les gages qu'on leur avait accordés étaient considérables; et comme d'ailleurs ces hommes insatiables voulaient à chaque instant une représentation à bénéfice, la perte devint encore plus forte, et la caisse du théâtre éprouva en peu de semaines un déficit de quelques milliers de marcs. Heureusement notre troupe commença enfin à se compléter un peu par l'arrivée de plusieurs acteurs étrangers que j'avais engagés; et aussitôt qu'il me fut possible de suffire aux représentations avec des pièces allemandes, sans répéter trop souvent les mêmes ouvrages, je congédiai d'abord cette troupe auxiliaire, qui était beaucoup

trop dispendieuse, et je résolus, pour l'avenir, de ne plus spéculer sur l'opéra buffa.

Malgré l'accroissement que notre troupe recevait peu à peu, notre théâtre allemand n'était pas très suivi, parce qu'il était encore trop imparfait pour faire du bruit et pour attirer beaucoup de spectateurs. En outre, malgré toute la peine que je me donnais pour le mettre en vogue, des hommes mal intentionnés faisaient à chaque instant naître les obstacles sous mes pas.

Dès le jour de l'ouverture du théâtre, il m'arriva une aventure aussi mortifiante que désavantageuse pour moi. J'avais choisi pour la première représentation une de mes nouvelles comédies, qui a pour titre *Constance de Detmold, ou Mesure pour mesure*, que je fis précéder d'un prologue. Ma femme joua le rôle de Constance parfaitement bien; et la pièce eut du succès, quoique les autres rôles ne fussent pas très bien remplis.

Le soir même on apporta chez moi un billet adressé à ma femme. Comme le porteur, qui m'était inconnu, s'éloigna sur-le-champ, en disant qu'il n'attendait point de réponse, je pensai que ce billet pouvait contenir des vers ou quelque autre compliment

adressé à ma femme sur le rôle qu'elle venait de jouer, ce qui était arrivé assez souvent, et je le lui donnai pour le décacheter. Elle lut quelques lignes, pâlit, et tomba à la renverse sur une chaise, sans pouvoir proférer un seul mot. Surpris de cet événement, je pris le billet, qui était ouvert, et lus ce qui suit :

« Madame, il ne vous sera peut-être pas « désagréable que l'on vous apprenne sincè- « rement ce que le public a pensé de vous « aujourd'hui. Voici votre sentence. Lorsque « vous parliez, vous chanceliez comme si « vous eussiez été ivre. Cette opinion était « celle de la plus grande partie des specta- « teurs; ce qui les a déterminés à se retirer. « Cette pièce vous convient comme des man- « chettes à not' chat. Pensez bien à ces mots : « *Ils sont passés les jours de fête*, et restez « loin du théâtre; autrement on vous sifflera, « soyez-en bien certaine, car vous jouez en « dépit du sens commun; c'est ce dont vous « assure le parterre de Hambourg. »

Ce billet infâme, écrit dans les termes les plus communs, et par lequel son misérable auteur tâchait de détruire ma prospérité jusque dans ses fondemens, fut la suite d'une

cabale affreuse ourdie depuis long-temps contre moi, ma femme et mon collègue Kloss, et qui n'avait pour but que notre perte entière. Je devinai l'auteur de ce billet, quoiqu'il cherchât à se cacher en employant un style trivial. Je le reconnus non seulement à son écriture, mais aussi aux mots : *Ils sont passés les jours de fête*, que je savais être sa phrase favorite. Si notre soupçon était fondé, notre adversaire était un homme dont la femme, incapable de modérer sa jalousie, était depuis plusieurs années ennemie jurée de Charlotte.

Les premiers mobiles de cette misérable conduite étaient l'envie et la vengeance. Grand Dieu ! les cruels n'arrivèrent que trop tôt à leur but. Il est vrai que, malgré toutes leurs manœuvres, ils ne purent parvenir à causer ma banqueroute et celle de Kloss ; mais la perte du principal objet de leur haine en fut la suite terrible. Ma malheureuse femme était trop vivement affligée pour pouvoir, malgré mes représentations, se consoler de l'attaque faite à la réputation qu'elle avait si long-temps soutenue et méritée. Entièrement découragée par la menace que contenait le billet, elle me pria instamment

de consentir à ce qu'elle s'éloignât pour toujours du théâtre. Cette demande était bien dure pour moi dans ma situation présente, assez désavantageuse par elle-même. Cependant, par égard pour ma femme, je me vis enfin obligé de la satisfaire, du moins en partie. Ainsi cette grande actrice, généralement reconnue comme telle, et l'appui principal de mon théâtre, fut tout d'un coup dégradée de telle manière, que l'on ne s'aperçut presque plus d'elle; car je ne pouvais plus me hasarder à l'employer que dans le plus grand besoin, et cela seulement dans des rôles insignifians.

La suite naturelle et très préjudiciable de ce changement, fut que je me trouvai plus que jamais limité dans le choix de mes représentations, et mes ennemis profitèrent de cette circonstance pour m'attaquer moi-même. Ils me blâmèrent à haute voix de ce que je ne donnais pas de pièces importantes, et pourtant il m'était impossible d'en donner dans ma position actuelle, sans craindre de les estropier indignement. Ensuite ils me reprochèrent malicieusement l'amour-propre dont, selon eux, je faisais preuve, en forçant le public d'entendre mes propres ouvrages, quoi-

que je n'en eusse donné que quelques uns, que la plupart des comédiens de la troupe avaient déjà étudiés, et que l'on pouvait représenter facilement sans le secours de ma femme. Ce reproche, qui fut aussitôt accueilli et répété par une grande partie du public, fut extrêmement pénible pour un auteur dont autrefois on avait toujours vu les comédies avec un plaisir particulier. Mais, pour éviter ce nouveau blâme, je ne fis désormais représenter que mes anciens ouvrages, et j'eus recours aux petits opéra, qui, assez bien exécutés par ma fille et plusieurs autres chanteurs, obtinrent l'approbation générale. Mais à peine cette source assez lucrative s'était-elle ouverte pour moi, que mes adversaires cherchèrent également à me la fermer. On écrivit à Vienne, où l'on cherchait alors un bon tenor, que je possédais dans ma troupe un chanteur excellent dans ce genre, qui donnerait à l'Opéra allemand de cette ville un éclat particulier. La direction du théâtre de Vienne ne manqua pas de profiter de cet avis sans perdre de temps, et proposa au chanteur Arnauld (c'était le nom du tenor en question) un engagement très favorable. Celui-ci, séduit par cette offre avantageuse, me donna sa dé-

mission, et comme je ne voulais pas le laisser partir avant que l'année de son engagement ne fût expirée, et que je l'accusai devant le tribunal pour vaincre sa résistance, il s'échappa secrètement.

Comme la fuite de cet acteur ne me permettait plus de donner un bon opéra, mes ennemis présumèrent que rien n'était plus sûr que ma ruine entière et celle de Kloss, d'autant plus que bientôt après le théâtre d'Altona fut ouvert. Une grande partie du public de Hambourg y accourut pour jouir du talent supérieur de Schröder, et assister aux représentations de plusieurs pièces qu'il avait choisies, et que je n'étais pas en état de donner, faute d'avoir un assez grand nombre de bons acteurs. Mais, quelque dangereuse que parût ma situation, je ne perdis pas tout-à-fait courage; au contraire, je redoublai d'activité pour lutter autant que possible contre les coups de mes ennemis, et pour donner des pièces qui, bien que les rôles principaux fussent médiocrement remplis, attirèrent cependant une partie du public. Pendant quelques semaines, mes efforts ne furent pas sans succès.

CHAPITRE V.

Ma position s'améliore. — Nouvelles cabales. — Égoïsme et conduite surprenante de plusieurs acteurs.

MALGRÉ toutes les peines que je me donnais et toutes les précautions que je prenais, j'aurais enfin succombé sous la cabale, qui redoublait toujours, si, par bonheur, *le Mariage de Figaro,* par Beaumarchais, n'eût paru à cette époque. Je le donnai aussi bien qu'il m'était possible, et même avec quelque splendeur; et comme on n'avait pas de costumes espagnols convenables, on le joua dans le costume moderne de l'Allemagne, ce qui, heureusement, rendit l'ouvrage très intéressant. La représentation de cette comédie eut un succès extraordinaire, et l'emporta même sur celles que Schröder donnait à Altona. Bientôt après, je fis jouer deux comédies d'Iffland qui venaient de paraître, *les Chasseurs* et *la Pupille;* puis ensuite, *das Räuschen* (la pointe de vin) et *les Ballons,* de Bretzner, ainsi que mes deux pièces intitulées: *le Père du peuple*

et *les Devoirs du prince*. Tous ces ouvrages réussirent parfaitement, et firent rentrer quelque argent dans la caisse du théâtre, qui était en fort mauvais état.

L'arrivée à Altona du prince héréditaire Frédéric de Danemarck et de son épouse me fut également favorable. Ils honorèrent de leur présence le théâtre de Hambourg, où, sur leur demande particulière, on donna *le Mariage de Figaro* et *les Peintres*. Dans cette dernière pièce, le rôle principal fut supérieurement bien rempli par Iffland, célèbre comme acteur et comme auteur dramatique, qui se trouvait alors dans cette ville, où il donnait quelque représentation à bénéfice. A la fin de la première pièce, ma fille adressa aux augustes spectateurs un discours composé par le conseiller de la guerre, M. Cranz, et lorsqu'il fut terminé, elle le leur présenta imprimé. Le théâtre était rempli d'une foule nombreuse. Le prince héréditaire paya généreusement sa loge, et ma fille reçut le lendemain, en son nom, et des mains du ministre danois, M. le comte de Schimmelmann, une tabatière d'or d'un grand prix.

Mais plus la fortune me favorisait, plus mes ennemis et ceux qui me portaient envie sem-

blaient s'animer contre moi ; et comme toutes leurs machinations pour causer ma ruine demeuraient sans effet, ils pensèrent enfin à me porter un coup de maître dont je pusse ressentir plus sûrement les effets. Déjà, depuis plusieurs jours, je remarquais un vide extraordinaire dans le parterre et dans les loges, lors même que l'on donnait les pièces favorites du public. Cela me surprit, et mon collègue M. Kloss n'en fut pas moins chagrin, parce que cela faisait un tort considérable à sa caisse. Cependant, malgré toutes nos réflexions, nous ne pûmes, cette fois, deviner le motif de ce changement subit. Par hasard, un jour, en me promenant, j'adressai la parole au ministre hollandais M. Hogguier, que je n'avais également pas vu, depuis quelques jours, au théâtre. Je lui exprimai, avec beaucoup de réserve, combien je regrettais qu'il nous privât de sa présence. De son côté, il m'assura qu'il prenait une part bien vive au chagrin que devaient me causer les désagrémens et les malheurs auxquels j'étais presque continuellement exposé ; il ajouta qu'il était fort affligé de me voir enfin obligé de quitter Hambourg. Cette dernière déclaration ne me surprit pas d'abord, parce que tous les jours

on faisait courir de pareils bruits sur mon compte. Je ne crus donc pas devoir lui répondre à ce sujet; je me contentai de le remercier de l'intérêt amical qu'il prenait à mon sort, et je l'assurai en même temps que, malgré toutes les manœuvres de mes ennemis pour causer ma ruine, et malgré la modicité des recettes actuelles, je ferais tout mon possible pour me soutenir jusqu'à la fin de mon bail. « Si telle est votre intention, me dit le ministre, vous devez vous résoudre à faire ériger, sans perdre temps, une baraque, ou à faire des réparations considérables dans votre théâtre. Sans cela, vous n'aurez que très peu de spectateurs, et personne ne louera vos loges. Qui voudrait, en effet, s'exposer au danger d'être subitement écrasé sous les débris d'une salle qui menace ruine? » Cet éclaircissement inattendu m'effraya d'autant plus, que le ministre, après quelques observations de ma part, me le répéta avec plusieurs autres circonstances, et que moi-même, après avoir pris des informations chez différentes personnes de mes amis, je reçus la confirmation du bruit perfide que l'on avait fait courir dans le public. Sans perdre de temps, je me rendis chez la propriétaire du théâtre, Mme Acker-

mann, et je la priai de le faire visiter sur-le-champ; mais celle-ci me répondit, avec un grand sang-froid, que son théâtre n'était pas du tout endommagé, et que le bruit qu'on avait fait courir sur son délabrement ne pouvait être qu'une histoire inventée à plaisir par mes ennemis. Du reste, comme j'insistai, elle m'accorda ce que je lui demandais. On examina le théâtre, et on n'y trouva rien qui pût causer la plus légère inquiétude. On en informa le public, qui y revint peu à peu, et ainsi cette nouvelle attaque de mes ennemis fut encore déjouée.

Ce n'étaient pas seulement ces noirceurs qui m'affligeaient; plusieurs comédiens de la troupe, que je traitais cependant avec les plus grands égards, furent assez cruels pour agir hostilement envers moi, portés à une pareille conduite par l'intérêt ou par l'orgueil. Aucun d'eux n'était content ni de ses appointemens ni de ses rôles. Ils savaient Schröder dans le voisinage, et se flattaient qu'il ne leur refuserait pas un engagement, ne fût-ce que pour peu de temps; et, pour cette raison, ils faisaient valoir à chaque instant les petits services qu'ils me rendaient pour mon argent. Il fallait donc, si je ne voulais pas moi-même seconder

mes adversaires dans leurs projets, et me perdre entièrement (ce qui était inévitable si quelques bons acteurs se détachaient encore de moi), il fallait, dis-je, céder à leurs injustes réclamations, et par des cadeaux de prix encourager les moins mauvais à remplir leurs devoirs. D'autres poussèrent plus loin l'indiscrétion, et exigèrent de moi une augmentation d'appointemens bien avant l'époque fixée dans leur contrat, et me firent comprendre assez clairement dans leurs lettres, qu'en cas de refus, ils seraient obligés de s'enfuir, faute de pouvoir payer des dettes pressantes. Soit par compassion, soit par crainte de les voir mettre leurs menaces à exécution, je leur accordai ce qu'ils demandaient. A peine furent-ils parvenus à leur but, qu'ils annoncèrent ma condescendance à plusieurs membres non moins turbulens, qui se présentèrent également chez moi, et exigèrent une pareille augmentation; mais comme la modicité des recettes que nous faisions depuis quelque temps ne me permettait pas d'y consentir sans faire un grand tort à la caisse du théâtre, ils m'accusèrent auprès du gouvernement, alléguant que j'avais manqué à la promesse que j'avais faite de n'augmenter les gages d'aucun membre

de la troupe avant le commencement de l'automne, en accordant exclusivement à plusieurs comédiens une augmentation d'appointemens considérable, et que par conséquent ils se croyaient en droit d'élever les mêmes prétentions. Les ingrats furent assez effrontés pour exiger devant le juge les mêmes avantages qu'ils avaient obtenus secrètement de moi; je fus condamné à accorder à mes accusateurs l'augmentation sollicitée, à laquelle mon collègue Kloss dut aussi contribuer pour sa part, quoiqu'à contre-cœur et en branlant la tête.

Plusieurs d'entre eux ne se contentèrent pas de ces avantages, et demandèrent encore de temps en temps, indépendamment de l'augmentation qu'ils m'avaient extorquée, des avances considérables sur ma propre caisse. Je les leur accordai également en raison des circonstances, parce que je me flattais que par là je me les attacherais, s'il était encore possible d'éveiller en eux un sentiment de reconnaissance et d'honneur; mais à peine eurent-ils reçu la somme désirée, qu'ils partirent à mon insu. Mon argent fut perdu, et je fus encore obligé de remplacer ces fripons aussi bien que possible. Le pire de l'affaire, fut que

mon collègue Kloss ne me dédommagea point de ces dépenses et de mes avances en argent. Au contraire, il me reprocha ma trop grande bonté, ma trop grande indulgence envers ces misérables, et me dit que je ferais mieux de les envoyer au diable sans plus de ménagement. Mais cet homme sévère ne sentait pas que notre situation critique exigeait absolument des sacrifices et une patience angélique, et qu'une conduite plus rigoureuse aurait inévitablement amené notre perte.

Dans le petit nombre des acteurs sur la fidélité et le dévouement desquels je pouvais compter avec quelque assurance, se trouvaient M. Herdt, dont j'ai déjà fait mention dans les Mémoires; madame Wallenstein, Beck et Normann. Il est certain que plusieurs de ces personnes m'auraient été beaucoup plus chères, si elles eussent rempli leurs devoirs sans contradiction, et si elles m'eussent épargné dans ma situation, qui sans cela était assez désagréable, des plaintes et des réclamations par écrit, dont le contenu était ordinairement plus ou moins chagrinant pour moi. Mais celui que je distinguai particulièrement fut M. Lambrecht, habile connaisseur, d'une probité à toute épreuve, et d'une bonne

volonté infatigable. Il remplissait ses devoirs, non seulement avec une exactitude extraordinaire, mais il chercha même à me soulager dans mes pénibles fonctions, en me secondant avec une amitié dont je me félicite de pouvoir le remercier encore dans cette occasion.

CHAPITRE VI.

La famille Keilholz. — Nouveaux désagrémens. — Fin de l'entreprise.

Un coup terrible me menaçait encore, et je ne pus l'éviter, malgré toutes les précautions possibles. Le chanteur Arnold avait été remplacé quelque temps après par un assez bon tenor, nommé Keilholz. Je réussis également à attirer dans notre troupe, moyennant des conditions assez raisonnables, ses deux sœurs, qui s'étaient éloignées de la scène pendant la précédente direction. L'aînée se distinguait plus que jamais par sa belle voix et par ses bonnes manières. Le petit opéra, qui depuis quelque temps était en décadence, se trouva non seulement au complet, mais brilla même d'un certain éclat. La comédie

commençait aussi à se perfectionner de plus en plus; le public en témoigna son contentement, et je me croyais déjà sur le point de recueillir enfin la récompense de mes peines, quand cette espérance fut encore déçue.

M[lle] Keilholz l'aînée, qui pendant quelque temps s'était comportée très amicalement envers moi, et qui contribuait, autant qu'il lui était possible, aux succès du théâtre, commença, contre tout attente, à n'agir que selon ses caprices. Elle ne chantait pas quand son devoir l'exigeait, mais seulement quand elle s'y sentait disposée; et comme je lui en parlai sérieusement, elle se retira entièrement du théâtre, ainsi que sa sœur : mais en cela elles ne suivaient pas leur propre impulsion, car ni l'une ni l'autre n'avait le cœur mauvais; elles ne firent que céder aux désirs de leurs parens, qui, s'abandonnant aveuglément à un intérêt sordide, n'eurent aucun égard à ma position, et qui se trouvant alors plus à leur aise, semblaient avoir non seulement oublié les services que je leur avais rendus, mais les payèrent même d'ingratitude. Le chanteur Keilholz épousa bientôt après une actrice qui venait à Hambourg pour chercher un engagement à notre théâtre, mais qu'on ne pou-

vait pas lui accorder, parce qu'elle ne jouissait pas de la meilleure réputation. Aussitôt que l'on apprit cette union, le bruit se répandit que la nouvelle mariée avait encore plusieurs maris vivans dont elle était séparée. On disait même que le gouvernement examinerait cette affaire d'un peu plus près ; on en prévint le jeune mari, qui, craignant pour sa femme, s'enfuit avec elle le plus tôt possible. Par cet événement, le petit opéra fut encore désorganisé ; et comme jusqu'à présent ce genre de spectacle avait été pour moi une ressource assez lucrative, sur laquelle je pouvais compter avec quelque assurance, je me trouvai, par cette double perte, dans un plus grand embarras que jamais.

Par hasard j'appris le séjour du fugitif, et je lui écrivis : je lui reprochai son manque de délicatesse, et lui exposai les suites fâcheuses qui en résultaient pour moi ; et, à force de prières et de menaces, je tâchai de l'engager à revenir, dût-il revenir seul. Voici sa réponse :

« J'ai reçu, dans son temps, votre lettre ; vous m'y faites des reproches que je ne mérite point. Mes ennemis m'ont poussé à bout ; autrement je n'aurais jamais fait la démarche que j'ai été forcé de faire. Je suis sincèrement

affligé de vous avoir mis dans l'embarras où vous vous trouvez à présent, mais il y allait de mon propre intérêt ; sans cela, il aurait fallu m'abandonner à la honte, ce que vous n'auriez pas fait vous-même. Quant à la lettre de change, je vous la payerai au terme fixé. Vous me menacez de faire mettre mon signalement dans la gazette. Permis à vous, si vous le voulez, de ruiner un homme qui ne l'est déjà que trop. Vous êtes le meilleur homme que je connaisse ; ce n'est qu'à cause de vous que je suis fâché d'avoir fait cette démarche : mais les injustes ennemis qui me persécutent en sont la cause ; ils m'ont tant tourmenté, que j'ai dû prendre un parti, sur lequel il m'est impossible de revenir. Excusez-moi donc, mon cher monsieur Brandes, je n'ai pu agir autrement. Vivez heureux. Mes respects à madame et à mademoiselle Brandes. Votre malheureux ami et serviteur,

A. Keilholz. »

Il ne me restait donc aucun autre remède que de chercher, comme précédemment, à remplir le vide par d'autres acteurs. Heureusement la fin de mon bail n'était plus très éloignée ; je donnai donc toutes les comédies que le public aimait particulièrement ; je re-

courus, par nécessité, à la comédie d'Holberg, *le Politique*, que je fis arranger par un de mes amis. Je fis jouer ma farce des *Comédiens à Quirlequitsch*, et d'autres pièces comiques. Je continuai ainsi jusqu'à la fin, avec assez de succès; et, contre mon attente, je terminai avec quelque bénéfice cette entreprise aussi pénible que désagréable. Conformément au contrat, la troupe fut congédiée, et Schröder, qui, pendant l'hiver, avait donné ses représentations avec un succès extraordinaire, revint à Hambourg, et prit possession du théâtre.

CHAPITRE VII.

Amans de ma fille.

PENDANT cet intervalle, ma fille avait porté son art à un degré extraordinaire de perfection. Nos amis, Charles-Emmanuel Bach, Leister, Schwenke le jeune, et plusieurs autres connaisseurs proclamèrent hautement que l'Allemagne avait en elle une cantatrice parfaite, une pianiste incomparable. Comme actrice, elle méritait aussi d'être distinguée,

grâce aux instructions de sa mère. Indépendamment de tous ces mérites, elle se distinguait encore par une grande beauté, un excellent cœur, un esprit cultivé, une gaîté intarissable et des manières gracieuses et ingénues. Tant de qualités aimables lui avaient attiré non seulement l'estime générale et l'affection du public, mais aussi une foule d'adorateurs de tous les rangs. Parmi ceux qui la recherchaient en mariage, et qui me demandèrent sa main, les principaux, jusqu'à présent, étaient le consul anglais, M. Hannbury, le négociant Dreyer l'aîné, M. Niessen jeune, homme de lettres, et le musicien de la chambre, M. Hesse, de Brunswick.

Mais, comme Minna n'avait point encore d'inclination pour le mariage, elle remercia avec modestie, tant ces prétendans que beaucoup d'autres. Enfin il se présenta un jeune homme fort intéressant, nommé Spl...r, de Berlin, qui se trouvait à l'Académie commerciale, et qui se fit également proposer par l'acteur Herdt, qu'il savait être mon ami. Il eut le bonheur d'être le premier qui fît impression sur le cœur de ma fille, qui, jusqu'à présent, s'était montrée inaccessible à l'amour. Elle me confia son inclination, et me pria en

même temps de déclarer à son amant qu'elle n'était pas insensible à ses propositions; mais que cependant elle ne les accepterait que lorsqu'il aurait terminé ses études et commencé sa carrière, et qu'elle serait assurée que cette union ne lui attirerait aucun reproche de la part de sa famille.

Le jeune homme fut très satisfait de ce que l'on voulait bien lui donner quelque espérance, et souscrivit volontiers à toutes ces conditions.

Du reste, l'envie et la méchanceté ne restèrent pas dans l'inaction. On avertit mon ancien ami Ebeling, qui, conjointement avec le professeur Busch, était inspecteur et professeur à l'Académie commerciale de Hambourg, de veiller à ce que son élève Spl...r ne se laissât pas séduire par ma fille. Ebeling n'avait vu l'accusée qu'autrefois à Leipsick, lorsqu'elle était encore enfant. Ses affaires ne lui permettant que très rarement de se montrer en public, il ne connaissait ni la personne ni le caractère de ma fille; et, n'étant pas non plus informé de l'acharnement infatigable de mes ennemis, il reçut cet avis comme un avertissement amical. Il entama donc avec moi sur cet objet une correspondance assez

désagréable, parce qu'il semblait, d'après ses lettres, qu'il fût possible que ma fille, malgré ma surveillance et celle de ma femme, eût été entraînée à des extravagances par l'amour et par l'intérêt. Il résulta de là que je priai l'amant de renoncer désormais à ses visites (quoiqu'il fût très discret à cet égard, dans la crainte de me déplaire), et en même temps je lui fis connaître le motif de cette injonction. Le jeune homme obéit, quoique cet accident et l'obligation de s'éloigner entièrement de l'objet aimé lui fussent extrêmement sensibles. Il me pria seulement de ne pas promettre ma fille à aucun de ses rivaux, parce qu'il espérait obtenir bientôt le consentement de son père.

Quoique je doutasse que cela fût possible, je lui donnai ma parole que je ne prendrais aucun engagement pour Minna avant de l'en avoir instruit. Sans doute on avait agi auprès de son père comme auprès de mon ami Ebeling, et on lui avait fait un tableau défavorable de l'amour de son fils et de ma fille, comme aussi du caractère de cette dernière; car tout à coup on vit arriver un envoyé chargé de conduire le jeune homme à Stettin, pour y finir ses études commerciales.

Quelque temps après, nous vîmes également arriver à Hambourg le comte de Sievers, dont j'avais fait la connaissance pendant mon séjour à Riga. A la vue de ma fille, l'amour qu'il avait autrefois ressenti pour elle se ranima; et comme il était au-dessus des préjugés, et bien éloigné d'être fier de sa noblesse, il crut que, sa femme étant morte, il pourrait maintenant s'assurer, d'une manière légitime, la possession de sa bien-aimée. Ma fille avait beaucoup d'estime pour le comte; mais, comme son cœur était déjà donné à un autre, elle ne put répondre à son amour, et s'excusa, en disant qu'elle avait encore une grande aversion pour le mariage. Le comte, dont l'amour était très vif, ne perdit pas toute espérance de toucher son cœur par la suite, et continua de lui faire la cour. A la fin, ses visites fréquentes m'embarrassèrent, parce que mes ennemis pouvaient y trouver un motif pour faire des observations qui nuiraient à la réputation de ma fille, et même pour rendre suspect mon caractère et celui de ma femme. Mais cependant je ne pouvais trouver aucun prétexte plausible pour interdire entièrement ma maison au comte, qui se comportait avec beaucoup de décence, et

qui montrait dans toute sa conduite autant d'honnêteté que de délicatesse. D'après les observations que j'eus lieu de faire, je crois que ses qualités aimables auraient enfin pu faire impression sur le cœur de ma fille, et mérité sa tendresse, si des lettres pressantes et des affaires de la plus grande importance ne l'eussent obligé de retourner dans sa patrie. Il prit congé de Minna avec la plus vive douleur, et en l'assurant de son amour éternel, ce qu'il confirma encore dans ses lettres à ma fille; mais, comme on n'y répondait pas avec la même chaleur, comme les réponses se faisaient long-temps attendre, que souvent même il n'en recevait point du tout, cette correspondance finit bientôt. Il est vraisemblable que la froideur continuelle de ma fille, l'absence, et peut-être aussi les représentations de quelques uns de ses parens qui l'accompagnaient dans son voyage, et qui ne voyaient pas de bon œil sa liaison avec ma fille, le guérirent entièrement de son amour.

Il eut pour successeurs le comte de E.ch.dt, et les négocians H..g..n et Sch..de. Il y avait dans leurs prétentions quelque chose d'assez singulier, parce que tous les trois étaient mariés, et attendaient la mort de leurs femmes,

qui étaient malades, pour former de nouveaux nœuds. Ils ne se présentèrent donc pas comme des prétendans déclarés, mais comme amis de la maison. Peut-être croyaient-ils, au commencement, rencontrer en nous une vertu moins sévère; mais, dès qu'ils se furent convaincus de notre façon de penser, et qu'ils s'aperçurent que ma fille ne prenait pas le moindre intérêt à leur recherche, leur amour se changea bientôt en amitié, et ils nous en donnèrent des preuves continuelles par leur conduite pleine d'estime et d'égards envers ma fille.

Le baron de G...k...n, qui allait comme ambassadeur d'une cour du Nord à Vienne, et qui s'arrêta quelque temps à Hambourg avec sa femme, se comporta tout différemment. Peu de temps après son arrivée, il tâcha de se procurer mon amitié, et me pria, lorsqu'il crut l'avoir obtenue, de le présenter à ma femme et à ma fille; ensuite il nous adressa plusieurs invitations, et nous admit dans sa société intime. Peu à peu ses visites devinrent de plus en plus fréquentes, et bientôt même il passa les journées entières avec nous. Pendant long-temps il se comporta avec beaucoup de délicatesse et en homme qui est

imbu de sages principes. Sa conduite envers ma fille était pleine d'égards et de retenue ; mais enfin il leva le masque, et osa un jour déclarer plus clairement à ma femme ses véritables intentions. Il voulait, disait-il, reconduire sa femme dans ses terres, situées dans la principauté de Holstein, parce qu'étant malade, elle ne pouvait entreprendre un voyage aussi long que celui de Vienne. Mais, comme il ne pouvait pas vivre sans femme, et qu'il sentait pour notre fille le plus tendre amour, il désirait en faire la compagne de sa vie, et, après la mort de sa femme, qui était poitrinaire, la prendre pour épouse légitime. Il pria donc ma femme de m'engager à venir me fixer avec ma famille à Vienne; que là il aurait soin de nous pendant toute notre vie, si nous favorisions les intentions qu'il avait sur Minna.

L'hypocrite, qui connaissait assez mon caractère moral, n'avait pas osé me faire cette proposition à moi-même; mais, sachant combien Charlotte avait de pouvoir sur moi, et présumant aussi qu'il trouverait chez elle des maximes plus faciles, parce qu'elle l'avait toujours traité avec beaucoup d'amabilité, et qu'il croyait pouvoir la gagner plus facilement en

lui promettant de grands avantages, il avait cru devoir s'adresser à elle de préférence. Mais ma femme, surprise d'entendre de tels propos dans la bouche d'un homme qui, jusqu'à présent, s'était montré dans un jour si favorable, et qui vantait sans cesse avec chaleur la piété et la probité, répondit à ses propositions infâmes avec la noblesse qui lui était propre. Cependant, comme après cette réponse il parut conserver encore l'espérance de la gagner avec le temps, parce que, voulant le ménager, on ne fit plus mention de cette affaire, et comme séduit par de fausses idées il devint même importun, Charlotte mit de côté tous les égards, traita ce libertin, déjà assez avancé en âge, avec le mépris qu'il méritait, et lui défendit dès ce moment de remettre les pieds dans notre maison. Il est probable que sa fierté fut sensiblement blessée de cet affront, car depuis cet accident il ne se montra plus devant nous.

CHAPITRE VIII.

Anciennes connaissances. — Observations et anecdotes.

Comme il y a à Hambourg un concours continuel d'étrangers, on est souvent agréablement surpris d'y rencontrer un ami d'autre ville au moment où l'on s'y attend le moins. Je jouis plusieurs fois de ce plaisir. Parmi les personnes que je rencontrai, celles dont la vue me fut particulièrement agréable, étaient la femme du chambellan, M. de Redin, de Mittau; les négocians Renny, Prehn et Vofs, de Riga; le directeur de la banque, M. Struensée; le négociant King, d'Elbing, et le chanoine Gleim, de Halberstadt. Ce dernier, vieillard vénérable, montrait toujours le même attachement pour ses amis, et n'avait encore rien perdu de sa vivacité dans la conversation. J'eus le chagrin de ne pouvoir pas jouir long-temps de sa présence, parce qu'il fut obligé de hâter son départ. En prenant congé de moi, il me fit un présent très précieux en me donnant plusieurs de ses nouvelles poésies.

Je reçus un jour la visite du fils du ci-devant directeur du théâtre, M. Schönemann. Ce malheureux vivait ici, depuis la mort de son père, dans la plus profonde misère, et me pria de lui donner quelque argent et quelques habits pour couvrir sa nudité ; car ce mot, dans sa véritable acception, convenait parfaitement à son état. Sa position m'attendrit jusqu'aux larmes. Je lui donnai des secours assez abondans, et, par la suite, je fis tout mon possible pour soulager sa misère. Il avait toujours été mauvais acteur, encore plus mauvais économe; et c'était là tout ce qu'il savait. La ci-devant direction l'avait employé par pitié comme receveur des billets de galerie; mais, comme il avait l'habitude vicieuse de boire beaucoup d'eau-de-vie, et qu'il arrivait très souvent ivre à son poste, on le renvoya, et il se trouva ainsi réduit à la mendicité : heureusement la mort vint peu de temps après mettre fin à sa pénible existence.

Pendant le cours de l'hiver précédent, je jouissais d'assez de loisirs, et j'eus souvent occasion de faire, hors du théâtre, des observations assez intéressantes, dont la communication sera probablement agréable à ceux

de mes lecteurs qui ne connaissent pas particulièrement Hambourg.

Dans plusieurs grandes villes de commerce, on remarque, chez les négocians qui possèdent de grandes richesses, un mépris orgueilleux pour les personnes de leur profession qui ont moins d'aisance qu'eux; de l'indifférence, et du dédain même, pour les gens de lettres et les artistes, et une réserve embarrassante à l'égard des étrangers qui ne leur sont pas recommandés par des maisons de commerce distinguées. On ne peut faire ce reproche ni aux Hambourgeois, ni aux habitans de Riga et de Stettin. Quiconque se présente avec politesse et sans prétention, quiconque montre des connaissances et de l'activité dans sa carrière, peut compter avec confiance sur un accueil amical, lors même qu'il n'aurait aucune recommandation particulière. Au contraire, les personnes qui se montrent à la Bourse habillées d'après la dernière mode, ou dans une parure trop recherchée, celles qui annoncent quelque prétention, ne sont point admises dans les sociétés particulières de Hambourg. La recherche des premiers, s'ils sont négocians, fait craindre qu'ils ne soignent pas assez solidement leurs

affaires ; la présomption des autres leur attire une indifférence marquée, et même un profond mépris, s'ils sont trop orgueilleux. Ceux qui étalent souvent des bourses pleines d'or sont regardés comme des joueurs ou des gens qui portent tout leur avoir sur eux, pour éblouir les imbécilles par l'éclat de ce métal. Plus on annonce de modestie dans sa mise, de franchise dans ses discours et dans ses actions, plus on se montre sobre de fades complimens, mieux on est accueilli dans la société. L'hospitalité envers les étrangers qui se recommandent par les qualités que je viens d'indiquer, une estime particulière pour quiconque se distingue dans quelque genre que ce soit, une bienfaisance inépuisable envers les pauvres, telles sont les vertus particulièrement propres aux habitans de cette riche cité. Je veux citer un seul exemple de leur bienfaisance.

Les riches négocians de cette ville sont dans l'usage, lorsqu'ils donnent un repas à leurs amis, ou aux étrangers qui leur sont recommandés, d'avoir non seulement sur leur table les mets les plus délicats, mais aussi les plus chers et les plus rares. Un négociant, nommé Böhl, donna un jour un repas de ce genre, où,

entre autres plats choisis, il voulait avoir un saumon frais; ce qui était presque impossible dans cette saison. Dans cette intention, il envoya chez tous les marchands de poisson, et s'occupa lui-même de cette recherche. Enfin il trouva, après avoir long-temps cherché, un assez grand saumon qu'un pêcheur avait pris tout récemment par un hasard assez heureux. Cet homme, connaissant la valeur de sa marchandise, y mit, attendu sa rareté, le prix énorme de cinquante marcs (presque sept ducats) (1). Böhl lui en proposa vingt, vingt-cinq, et même jusqu'à trente; mais le marchand intéressé en voulait absolument le prix indiqué. Böhl était assez riche pour payer ce prix sans que cela dût le gêner; mais l'insolence du pêcheur le fâcha, et il renonça à cette acquisition. On servit à sa table une grande quantité d'excellens plats, mais point de saumon. A la place de ce poisson, il fit mettre un plat couvert d'une cloche. Lorsqu'on eut servi de tous les mets qui se trouvaient sur la table, le maître de la maison découvrit ce dernier, et l'on y vit plusieurs pièces d'or. La société parut surprise; alors

(1) Plus de 100 francs argent de France.

Böhl raconta sa négociation avec le pêcheur, et déclara en même temps qu'il avait destiné les cinquante marcs demandés pour le saumon à une pauvre famille qui avait grand besoin d'un pareil bienfait, et qui en était digne ; que probablement la société approuverait sa conduite, et voudrait bien, au lieu du saumon, se contenter d'un autre bon poisson de mer. Tout le monde applaudit à cette belle action. Le philanthrope fit circuler parmi les convives, qui étaient assez nombreux, l'assiette sur laquelle se trouvaient les pièces d'or, et chacun y déposa sa contribution. Ainsi l'on ne mangea pas de saumon pour cette fois ; mais la pauvre famille en question reçut, au moyen de cette quête, quelques centaines de marcs, somme assez considérable non seulement pour la tirer de sa misère actuelle, mais aussi pour la mettre en état de continuer désormais son métier, que la nécessité l'avait obligée d'interrompre. De semblables actions ne sont pas rares à Hambourg ; mais la modestie des bienfaiteurs les empêche de parvenir à la connaissance du public.

Les autorités surveillent aussi avec beaucoup de soin tous les établissemens de bien-

faisance. Les mesures qu'elles prennent pour arriver à ce but ne me sont pas entièrement connues; mais, d'après ce que j'ai pu voir, elles sont excellentes. Dans toute la ville, on ne rencontre pas un seul mendiant, parce qu'on s'occupe de tous les malheureux. Celui qui est tout-à-fait pauvre, vieux et infirme, reçoit tout ce dont il a besoin pour exister, sans que l'on exige rien de lui. Ces soins ne se bornent pas seulement à la nourriture, mais ils s'étendent aussi au logement, au chauffage, au coucher, à l'habillement, au linge, etc. Celui qui est encore propre au travail obtient de l'occupation, et, avec le temps, il peut même faire des profits assez importans. Le fainéant, ou le mendiant de profession, est renfermé ; s'il est étranger, il n'a point de droits aux bienfaits de l'administration ; on le renvoie sur les frontières avec un secours en argent ; s'il est du pays, on le fait travailler sous une surveillance sévère ; et, s'il n'a rien appris, on lui donne l'instruction nécessaire. Il reste sous cette surveillance jusqu'à ce qu'il se montre reconnaissant des bienfaits dont les magistrats l'ont fait jouir. De cette manière, beaucoup de mendians, s'ils ne sont pas des vauriens incorrigibles,

deviennent des membres utiles de l'état, et parviennent, à force d'activité, à une certaine aisance.

CHAPITRE IX.

Par quelles ruses les domestiques exploitent la générosité des convives de leurs maîtres. — Autres branches d'industrie. — Conduite inhumaine d'un créancier envers son débiteur.

Ce qui surprend surtout l'étranger à Hambourg, c'est un genre de mendicité que l'on exerce publiquement et impunément. Je veux parler des gratifications que les domestiques se procurent dans la plupart des maisons où l'on est invité à dîner. L'usage veut que, dans les maisons où l'on a mangé, on donne quelque chose au domestique; et si celui-ci attend ce tribut avec discrétion, on peut, puisque l'nsage est établi, s'y conformer, quoique cependant il soit onéreux pour les convives qui ne sont pas riches. Un autre motif pour qu'on se soumette à cette loi, c'est que dans plusieurs maisons les maîtres assignent à leurs

domestiques cette gratification et l'argent des cartes, comme une partie de leurs gages. Mais il arrive souvent que l'on est forcé de payer une double contribution. Un étranger, qui n'est pas informé de ce genre d'escroquerie, est à peine sorti du salon, qu'une fille accourt et lui apporte son chapeau, sa canne, son manteau. La bienséance exige qu'il lui en donne une petite récompense, moyennant laquelle il s'imagine en être quitte. Mais à peine est-il arrivé près de l'escalier, que le domestique vient au-devant de lui, la lumière à la main (1), l'éclaire avec beaucoup d'attention, descend lentement l'escalier, en reculant toujours quelques pas, et approche le flambeau si près du nez de son homme, qu'il faut que ce dernier soit aveugle pour ne pas voir l'argent qui s'y trouve déjà. Il est donc, pour ainsi dire, obligé de tirer une seconde fois sa bourse; et, pour ne pas faire mauvaise figure, de jeter

(1) Cette lumière est ordinairement dans une espèce de grand chandelier, placé sur un bassin large et profond, dans lequel brillent des pièces de deux marcs, des écus de France, quelquefois même des ducats danois, qui sont là pour annoncer la générosité des autres convives, mais qui y ont été placés par les domestiques eux-mêmes.

au moins une pièce de deux marcs dans le bassin. De cette manière, son souper lui a coûté un écu et même quatre marcs. Si l'on ajoute à cela le prix de la voiture qu'on ne peut se dispenser de prendre, et l'argent des cartes, une pareille soirée coûte au moins un ducat, sans compter la perte que l'on doit presque toujours faire au jeu, si l'on veut se montrer galant envers les dames.

Je veux faire connaître encore quelques ruses employées dans cette ville pour obtenir de l'argent, mais qui consistent plutôt en tromperies qu'en extorsions. Ces exemples serviront de leçons à ceux qui n'ont pas encore connaissance de ces supercheries. Parmi les nombreux fainéans qui battent le pavé de cette ville, et qui cherchent à gagner leur vie par différens tours d'adresse, se trouvent aussi des filles hors de service, qui recourent à la ruse suivante pour vivre. Elles s'informent sous main, dans les maisons où il se trouve des femmes enceintes, quels étrangers y sont le mieux vus. Lorsqu'elles sont suffisamment informées, elles s'habillent proprement, se rendent chez ces amis de la maison, leur font des complimens de la part du mari de l'accouchée, et leur annoncent que sa femme lui a donné,

la nuit passée, un beau garçon. L'étranger ne sait pas, ou du moins ne fait pas attention que, pour que de semblables annonces aient un caractère officiel, il faut qu'un orphelin soit présent (1). Cependant la politesse de cette fille, ses révérences qui ne finissent pas, et sa main qu'elle présente étendue, rappellent à l'étranger que l'on doit tout payer ici, et qu'une nouvelle si agréable, et principalement l'honneur qu'on lui fait de la lui communiquer, méritent une bonne récompense. La rusée friponne la reçoit, se recommande à ses bontés, et va chez d'autres personnes qui sont aussi ignorantes, recueillir des présens semblables. Ceux qui ont ainsi donné, vont dans la suite chez le père de l'enfant nouveau-né, pour lui adresser leurs félicitations, ainsi que la politesse l'exige, et apprennent qu'ils ont été joués.

Cette classe d'individus a encore une autre branche d'industrie, qu'ils exercent à l'époque où l'on attend des harengs frais. Ils choisissent les meilleures pièces de leur vieille marchan-

---

(1) Voilà un singulier usage; il paraît qu'il n'existe que dans l'Allemagne septentrionale, car il n'est pas connu dans le Sud.

dise, les nettoient, et leur donnent l'apparence de harengs frais, au moyen de sel espagnol, et en les ornant de feuilles de vignes. Alors ils les apportent sur une assiette bien propre, à de certaines personnes, comme un cadeau envoyé par les marchands qui en font le commerce. Celles-ci ne connaissant pas ce genre de marchandise, leur payent, suivant l'usage, pour ce prétendu cadeau, qui vaut à peine deux schellings, un marc et quelquefois plus, à titre de pour-boire.

Comme on fut bientôt instruit de mon penchant à soulager les malheureux autant qu'il est en mon pouvoir, il se rencontra plus d'une personne qui, soit en venant me tourmenter à la maison, soit en gardant le voile de l'anonyme, abusa de ma générosité, et chercha, par toutes sortes de ruses et d'adresse, à m'arracher quelque secours un peu considérable. Je veux citer un exemple de ce dernier genre d'escroquerie. Depuis quelque temps j'avais reçu plusieurs lettres de pauvres dames appartenant à des familles que nous connaissions, dans lesquelles, après m'avoir fait un tableau touchant de leur position malheureuse, elles me priaient de venir à leur secours, quand bientôt après j'en reçus une de la veuve du

colonel de Toldenitz, qui était pressée par ses créanciers, et qui rougissait de se montrer en public, parce qu'elle avait vendu ou engagé la meilleure partie de ses vêtemens ; puis une autre d'une madame d'Arnim, malade à la mort ; puis d'une demoiselle de Platen, qui passait à Hambourg, dans un dénuement absolu, et qui désirait cependant continuer son voyage pour se rendre chez sa mère, également bien pauvre, qui l'attendait avec ardeur ; puis encore d'une certaine demoiselle S..l.., dont le père, comme je le savais, était tombé dans la misère. Comme la plupart de ces personnes savaient peindre d'une manière très vraisemblable et très touchante les motifs de leur pauvreté et leur détresse actuelle, que de plus elles appartenaient à une classe distinguée, je donnais en proportion de leurs malheurs et de leur rang, et j'accompagnais presque toujours mes réponses d'une pièce d'or. Ma fille, dont on connaissait également la bienfaisance, reçut aussi plusieurs fois de semblables suppliques. Un jour elle me fit voir une lettre d'une certaine veuve, nommée Lüders, d'Altona, qui lui faisait de son infortune une description capable d'émouvoir le cœur le plus insensible, et la suppliait instamment de lui

donner quelques secours. Ma fille me pria d'ajouter quelque chose de ma bourse à son bienfait. Je lus la lettre; l'écriture m'était connue, et je crus même découvrir non seulement dans la forme des lettres, mais aussi dans le style, quelque ressemblance avec les lettres de la demoiselle S..l... En conséquence je confrontai les écritures, et je trouvai que j'avais raison. Cela me porta à rechercher les suppliques des autres dames; l'écriture était un peu changée dans chacune d'elles, mais les tournures de phrase et le corps de lettres me convainquirent, après un examen plus scrupuleux, que toutes ces pétitions avaient été écrites par la même personne. Quoique je fusse justement irrité de cette conduite, j'envoyai cependant encore, pour cette fois, un ducat à la prétendue veuve Lüders; mais j'y ajoutai une lettre pour la demoiselle S..l.., dans laquelle je lui disais, que c'était le dernier don qu'elle et toutes les autres susdites dames devaient attendre de moi. Je lui exprimai mon mécontentement de ce que, pour me disposer à la bienfaisance, elle avait recours à de si vils moyens. Je lui recommandai de se livrer au travail, ajoutant que dans ce cas je ne manquerais pas de lui payer généreuse-

ment l'ouvrage de ses mains. Cette dame était effectivement pauvre, et probablement aussi vertueuse, jusqu'à un certain point; car, avec un extérieur assez agréable, un esprit cultivé, et beaucoup d'autres talens brillans, elle restait dans la misère. C'est précisément pour cette raison qu'elle aurait dû moins qu'une autre recourir à des ruses qui ne la privèrent pas, il est vrai, des secours de ma compassion, mais qui affaiblirent considérablement mon estime pour elle.

Une personne de ma connaissance, dont je ne veux marquer le nom que par un K...., et qui se vantait souvent d'être animée de la philanthropie la plus pure, et de soulager les malheureux avec une bienfaisance particulière, ne se comporta pas avec autant de ménagement envers un parent de cette dame. Il le traita, au contraire, avec une rigueur inflexible qu'il appelait de la justice, et qu'il prétendait nécessaire pour servir d'exemple. Voici à quelle occasion il découvrit ses véritables sentimens avec une insensibilité dont, malgré toute mon expérience, je n'ai jamais rencontré un pareil exemple.

S....l (c'est ainsi que se nommait ce parent) était un brave et honnête homme, qui avait

depuis long-temps une auberge dans un jardin près d'Altona ; mais il n'y avait pas fait de très bonnes affaires. Il avait dépensé peu à peu son argent pour embellir ce jardin, croyant par-là attirer plus de monde. On applaudit beaucoup à ses arrangemens; mais, comme il avait eu l'imprudence d'épuiser entièrement ses ressources par ces dépenses extraordinaires, son vin, son café, sa bière, n'étaient ni de la meilleure qualité ni au meilleur marché possible, parce qu'il n'avait pas le moyen de se les procurer de la première main. Plusieurs de ses anciens habitués, qui se souciaient moins de la beauté du jardin que d'être bien servis, ne venaient plus que très rarement chez lui. D'autres, qui venaient plus souvent, jouissaient de la beauté du jardin, comblaient le propriétaire de complimens magnifiques, enfin y faisaient beaucoup de bruit, mais très peu de dépense. De cette manière, la position de S....l, au lieu de s'améliorer, devenait tous les jours plus fâcheuse. Il se vit donc obligé, pour éviter sa ruine entière, d'emprunter de l'argent à un de ses amis, nommé Lefers, et au généreux K.... Par-là il se trouva en état de donner plus de valeur à son établissement; mais ce

fut en vain. Presque tous les habitués d'autrefois avaient, dans l'intervalle, adopté d'autres jardins; l'hiver s'approcha; les visites devinrent tous les jours plus rares; les différentes dettes que S....l croyait pouvoir bientôt acquitter, au moyen des fortes recettes sur lesquelles il comptait, ne purent être payées aux échéances; et enfin il reconnut que sa perte était inévitable, s'il ne lui arrivait un secours extraordinaire.

Un jour K.... lui commanda un dîner pour seize ou vingt personnes, et l'engagea à le préparer aussi somptueusement qu'il lui serait possible de le faire. S....l se réjouit beaucoup de pouvoir enfin gagner quelque chose, et résolut de faire tout ce qui dépendait de lui pour satisfaire son protecteur et les personnes invitées, et pour les engager à revenir. Dans cette intention, il dépensa tout ce qui lui restait en argent comptant pour acheter des mets recherchés, et emprunta chez le marchand de vin, en lui promettant de lui en payer infailliblement la valeur le jour suivant, au moyen de la recette qu'il était en droit d'attendre. K.... arriva le jour fixé, avec sa famille et avec toutes les autres personnes qu'il avait invitées. J'étais de ce nombre. On ne

mangea pas, on ne but pas, mais on dévora, on engloutit, et ce que les hommes ne purent pas dévorer on le jeta aux chiens qu'on avait amenés. Enfin le soir arriva; K.... demanda le compte, que l'aubergiste apporta aussitôt, comptant sur le payement immédiat; mais celui-ci, au lieu de prendre sa bourse, sortit de sa poche la reconnaissance de son débiteur, la compara avec le compte, trouva que, déduction faite, l'aubergiste lui devait encore quelques écus, et déclara enfin sèchement qu'ayant prévu qu'il ne recouvrerait jamais l'argent qu'il lui avait prêté, il avait voulu au moins se faire payer de cette manière. L'aubergiste resta pétrifié; mais K...., sans faire attention à ses prières lamentables et aux plaintes amères qui succédèrent aux larmes de ce malheureux, se jeta froidement dans sa voiture, et partit avec sa famille. Tout le reste de la société fut extrêmement indigné d'une conduite aussi basse. Les plus riches eurent enfin pitié du pauvre S....l, qui était sur le point de se livrer au désespoir; ils se cotisèrent le lendemain, et lui envoyèrent le montant de son compte. Pourrait-on croire qu'il y ait des hommes capables d'une pareille inhumanité?

CHAPITRE X.

Maladies dans ma famille. — Mort de mon fils. — Voyage à Brême.

La lettre du prétendu parterre de Hambourg, dont j'ai fait mention plus haut, et d'autres satires de mes ennemis, qui malheureusement tombèrent dans les mains de ma femme ; les continuels désagrémens contre lesquels j'avais à combattre, et qui ne pouvaient lui rester cachés ; peut-être même un secret reproche qu'elle s'adressait à elle-même pour m'avoir trop pressé de fixer mon séjour à Hambourg, et de m'y charger de la direction du théâtre, ce qui avait été la source de tous nos chagrins ; enfin, une foule de souffrances et de chagrins exercèrent sur sa santé une influence nuisible.

Elle, qui jusqu'à présent n'avait encore éprouvé aucune humiliation, fut profondément affligée des attaques perfides faites à sa réputation, et de la cabale continuelle dont elle était l'objet. Aussi, peu à peu, à sa gaîté ordinaire succéda une tristesse dévorante. Bientôt, comme chaque jour amenait de nou-

veaux désagrémens, et pour elle de nouveaux chagrins, et comme la délicatesse de ses nerfs lui faisait doublement sentir le tort qu'on faisait, soit à elle, soit à sa famille, cette tristesse se changeait souvent en un transport terrible, à la suite duquel elle se renfermait pendant des heures entières pour pleurer. Un tel état, ces continuelles émotions eurent nécessairement les suites les plus dangereuses pour sa santé. Les consolations de mon amitié furent vaines, parce que je ne pouvais les accompagner d'aucune preuve tranquillisante; la nature succomba enfin, et le germe d'une maladie mortelle, qu'elle portait depuis longtemps dans son sein, commença à se développer. Elle fut attaquée d'une fièvre bilieuse, qui dura plusieurs semaines, et la mit au bord du tombeau. Heureusement ses forces n'étaient pas encore entièrement épuisées; ses sens, jusqu'alors irrités, commencèrent à se calmer; la crise la plus dangereuse était passée, et les soins infatigables de mon ami, le médecin Diedrich Mumsen, parvinrent à la rétablir encore pour cette fois, et si bien, qu'elle put quitter son lit, et même, quelque temps après, paraître sur la scène dans des rôles qui ne la fatiguaient pas trop.

A peine se sentit-elle un peu mieux, que mon fils, jeune homme de la plus haute espérance et âgé d'environ dix-huit ans, fut attaqué d'une fièvre putride, qui dégénéra en consomption. Sa mère trop sensible, dont il était le favori, oublia son propre état qui était encore assez alarmant, le soigna malgré les dangers auxquels elle exposait sa santé à peine rétablie, et ne s'occupa que de le sauver. Presque tous les matins je la priais à genoux de ne pas s'exposer autant; mais toutes mes prières, tous mes conseils furent inutiles! elle fit même placer son lit à côté du sien pour être continuellement auprès de lui, et prépara ainsi sa propre perte par cet excès de tendresse. Hélas! vainement elle lui fit ce sacrifice précieux, vainement elle lui prodigua ses soins, vainement nous formâmes des vœux pour sa conservation, vainement nous invoquâmes les secours de plusieurs médecins pour le sauver! il mourut après une maladie de trois mois.

Je ne puis m'empêcher de rapporter quelques circonstances remarquables qui précédèrent sa mort. Le matin du jour où nous le perdîmes, il montra pendant quelques minutes assez de gaîté; ce qui fit entrevoir à sa

mère un rayon d'espérance : elle me fit donc appeler à l'instant pour m'annoncer cet heureux changement. Le malade me sourit avec amabilité, et m'assura qu'il se sentait beaucoup mieux; ensuite il parla avec une admirable présence d'esprit sur plusieurs sujets; mais tout d'un coup il retomba sur son lit, et, au bout de quelques instans, il s'écria : « Ah, mon père! venez! je me sens si oppressé.... si oppressé! serait-ce l'agonie? » Quoique tremblant, je tâchai de le tranquilliser. Bientôt son trépas commença. Sa mère courait autour de la chambre, les mains jointes et fondant en larmes. A la vue de ses souffrances, elle se jeta contre terre, et pria Dieu de l'enlever promptement et d'abréger ses douleurs. Le mourant vit l'angoisse de sa mère, recueillit avec peine le peu de forces qui lui restaient encore, se retourna vers elle, et lui dit d'un ton solennel : « Ne pleure pas, ma mère; dans quatre semaines je reviendrai te chercher! » La garde-malade, ma fille et moi nous entendîmes cette prophétie remarquable et terrible, et tremblâmes; mais la mère, accablée par la douleur et le désespoir, n'y fit pas attention, et chacun de nous se garda bien de la lui répéter.

Son âme, déjà presque entièrement détachée de sa dépouille mortelle, s'en sépara enfin après un combat de deux heures. Jusque là sa mère désolée avait versé d'abondantes larmes; mais dès lors elle montra une contenance effrayante. Dès qu'il fut mort, ses pleurs se tarirent, et lorsqu'elle me vit plongé dans la plus profonde douleur, elle me dit avec amabilité : « Tu es inconsolable, mon ami! Rassure-toi, pour moi et pour toi-même! notre fils est maintenant avec Dieu. Je suis mère, je l'aimais tendrement, comme une mère peut aimer son enfant, et cependant je ne pleure pas! » Ses yeux étaient secs en effet; mais elle renfermait dans son sein une douleur muette mille fois plus cruelle encore.

Quelques jours après, la nature reprit ses droits. Je la surpris un matin au moment où elle se croyait abandonnée à elle-même et à sa douleur, et je la vis pleurer amèrement. A mon aspect elle s'effraya, et me dit d'un ton suppliant : « Ah, pardonne, mon ami! je veux être courageuse; mais malgré tous mes efforts je ne puis me vaincre entièrement! » Ces mots déchirèrent plus cruellement mon cœur que l'affreuse prophétie de mon fils, et je me

jetai dans ses bras en versant des torrens de larmes.

Je dois un hommage à la mémoire de mon fils; je ferai son portrait. Il avait un jugement solide, un cœur excellent, un caractère ardent, beaucoup de vivacité dans ses manières, mais rien d'inconsidéré; enfin, une exactitude scrupuleuse à remplir ses devoirs. Une de ses vertus principales était une honnêteté à toute épreuve. Il ne pouvait supporter le mensonge, la fourberie, l'hypocrisie. Ses discours comme ses actions étaient toujours d'accord avec sa conscience, et, à l'exemple de sa mère, il exprimait sèchement devant tout le monde, et sans aucun ménagement, son approbation ou sa désapprobation. Comme mes enfans trouvaient toujours en moi plutôt la tendresse d'un ami que la sévérité d'un père, ils m'accordaient aussi une confiance sans borne; et souvent mon fils, dans sa franchise, ne craignait pas de me donner des avis, et même de m'adresser de modestes réprimandes. J'avais, par exemple, l'habitude, en jugeant mon prochain, d'être plus porté à saisir ses bonnes qualités que ses défauts; et parfois, dans la société, je traitais certaines personnes avec plus d'égards et de politesse qu'elles ne

le méritaient. Mais comme dans de pareilles circonstances, et surtout quand il s'agissait d'une femme, je ne pouvais me défendre d'employer quelques expressions flatteuses, mon fils, incapable de modérer son amour pour la vérité, s'approchait de moi, et me disait à l'oreille d'un ton de voix qui marquait sa désapprobation : « Mon père!.... » Il savait bien que je comprendrais facilement l'avis tacite que renfermaient ces deux mots. Souvent, lorsque nous étions en tête-à-tête, il me reprochait ouvertement la faute dont je m'étais rendu coupable, joignait les preuves aux réprimandes; mais toujours avec la respectueuse modestie d'un bon fils. Quel serait le père assez dépourvu de sentiment pour que la perte d'un tel fils ne déchirât pas son cœur!

Aussitôt après la mort de mon fils, je reçus des lettres de Brême, dans lesquelles on m'invitait à remplir la promesse que j'avais faite quelque temps auparavant d'y conduire ma fille, pour qu'elle y donnât quelques concerts, dès que je serais délivré de mon entreprise. Quoique le théâtre fût fermé, je ne pouvais me résoudre à ce voyage dans la situation douloureuse où je me trouvais; mais Char-

lotte, qui, pour me consoler, montrait tous les jours plus de courage, me pria instamment de ne pas y renoncer, dût-il ne contribuer qu'à me distraire. En même temps elle m'assura qu'elle se portait assez bien, et qu'elle espérait être tout-à-fait rétablie à mon retour. Je me laissai enfin décider par ses représentations et ses prières; je la recommandai à plusieurs de mes amis intimes, et principalement au brave capitaine de Schönermarck, aujourd'hui major, et au secrétaire du comptoir d'assurance, M. Flemming, ainsi qu'à leurs femmes; et, le cœur oppressé, je lui fis mes adieux, et partis avec ma fille pour Brême.

CHAPITRE XI.

Séjour à Brême. — Concert. — Curiosités. — Retour à Hambourg.

Nous trouvâmes à Brême deux virtuoses qui avaient également l'intention de se faire entendre. Le fameux abbé Vogler et une Italienne nommée Pogguini. Cette dernière avait une excellente voix d'alto, et donna deux

concerts avec succès. Comme elle s'était procuré la permission des magistrats avant notre arrivée, nous fûmes obligés de prolonger notre séjour d'une semaine. Enfin le tour de ma fille arriva; son chant et son exécution excitèrent à la vérité l'admiration; mais les recettes ne suffirent pas pour me dédommager des frais du voyage et des autres dépenses inévitables. Enfin, l'abbé Vogler donna aussi des preuves de son talent sur l'orgue; et, entre autres morceaux de sa composition, il exécuta la *Mort du prince Léopold de Brunswick*. Pour faire plus facilement comprendre aux auditeurs le sujet de cette triste histoire, on en distribua le récit imprimé; mais, malgré cette précaution et l'exécution parfaite de l'artiste, ce genre de sonate dramatique n'obtint pas généralement l'approbation que l'on espérait. Comme nous étions très avantageusement recommandés par nos amis de Hambourg, nous fîmes en peu de jours de nombreuses connaissances. On nous fit particulièrement un accueil très aimable chez le négociant Schellhase, le maître de poste Schubart, le syndic d'Elking, le directeur de musique, M. Horst, qui voulut bien s'occuper des préparatifs de nos concerts, et chez le conseiller aulique,

M. le baron de Vring. Chez ce dernier, j'eus l'occasion d'admirer l'abbé Vogler comme pianiste et comme compositeur. Entre autres preuves de son talent, il exécuta sur-le-champ et d'une manière admirable, douze variations sur un thème difficile que Minna avait improvisé. Il surpassa ma fille en agilité; mais il eut la modestie de lui donner la préférence sous le rapport de la délicatesse et de l'expression.

La société de plusieurs étrangers, qui logeaient dans l'hôtel où nous étions descendus, nous procura des instans fort agréables. C'étaient le colonel anglais, M. de Knoblanch, et les négocians Kröger et Ducos (1), de Bordeaux. Nous visitâmes avec eux les environs et les curiosités de la ville, entre autres, le fameux souterrain, appelé *Cave de plomb*, où, dit-on, les cadavres ne pourrissent pas, mais se dessèchent. Pour nous en donner une preuve, notre conducteur nous montra quel-

---

(1) Ducos, jeune Français, d'un tempérament vif, mais en même temps d'un excellent caractère, eut le malheur de devenir victime de son opinion, et de perdre la tête sur l'échafaud pendant la révolution qui eut lieu quelques années après dans sa patrie.

ques momies placées dans des cercueils; puis cette partie des caves de la ville, appelée *Rose*, où l'on conserve les vins du Rhin, les plus vieux et les plus délicieux de toute l'Allemagne; le Schutting, etc. etc.

Le fameux directeur du théâtre, M. Abt, étant mort, on désirait depuis long-temps avoir ici un bon spectacle. Plusieurs amateurs crurent que j'étais venu à Brême dans l'intention d'obtenir une permission pour former un établissement de ce genre; mais comme on vit que je me préparais pour retourner à Hambourg, sans faire mention d'une telle entreprise, le bourgmestre Pundsok me fit inviter à me rendre chez lui, et me promit toutes les protections possibles, si je voulais me résoudre à former une bonne troupe de comédiens pour Brême, et à me charger de la direction du théâtre; que, dans ce cas, on ferait aussitôt bâtir une salle convenable, aux frais de la ville; mais la triste expérience que j'avais faite tout récemment à Hambourg, m'avait ôté l'envie de me charger encore d'une pareille entreprise. Je remerciai donc ce digne magistrat de la proposition qu'il avait bien voulu me faire, en lui disant qu'il m'était impossible de l'accepter. Quelques jours après, je pris congé

de lui, de mes amis et de mes connaissances, et je retournai promptement avec ma fille à Hambourg.

CHAPITRE XII.

Maladie et mort de ma femme.

Pendant mon séjour à Brême, j'avais reçu de mes amis les nouvelles les plus tranquillisantes sur le rétablissement de ma femme. Suivant ces nouvelles, elle avait déjà repris assez de forces pour pouvoir, sans inconvénient, se rendre à une habitation champêtre que je lui avais fait préparer pour l'été; mais, au moment où elle voulait faire ses préparatifs, elle eut une querelle si violente avec une servante, qu'elle retomba malade, et nous la trouvâmes encore, à notre arrivée, dans l'état où nous l'avions laissée. Dans la crainte de m'effrayer, elle eut l'aimable attention de se relever promptement, lorsque j'entrai dans la chambre, et me reçut, ainsi que sa fille, aussi bien que sa faiblesse le lui permettait. Elle s'occupa de différens détails, me présenta une paire de bas qu'elle avait achevée pendant notre absence, me rendit deux ducats qu'elle

avait épargnés sur l'argent que je lui avais laissé pour la dépense de la maison, et m'assura en même temps qu'elle n'était point du tout malade, mais qu'elle s'était mise au lit pour transpirer, à la suite d'une légère indisposition. Comme sa figure, probablement par la joie de nous revoir, était assez animée en ce moment; et comme, jusqu'à présent, je n'avais encore aucune preuve du contraire, étant accoutumé à son extérieur souffrant, je me fiai à cette assurance, et je m'abandonnai tout-à-fait au sentiment que me causait le plaisir de me retrouver auprès d'elle, et aux plus flatteuses espérances pour l'avenir. Mais le médecin juif, nommé M. Gerson, qui arriva bientôt après, et qu'elle avait choisi à cause de sa grande habileté, m'annonça, en s'en allant, qu'elle était dangereusement malade, et qu'il doutait lui-même, depuis quelques jours, de son rétablissement. Ma frayeur, à cette terrible nouvelle, fut extrême; la blessure que m'avait faite la mort de mon fils n'était pas encore fermée, et je me voyais menacé d'une perte encore plus douloureuse! Dans mon angoisse, je courus, presque hors de moi, chez tous les pharmaciens, chez tous

les médecins que je connaissais, et qui avaient un peu de réputation; et je conjurai Dieu et les hommes de la sauver. Quelques uns me conseillèrent des remèdes que mon médecin désapprouvait; d'autres m'invitèrent à prendre patience; et ceux qui étaient mieux instruits de l'état de la malade, m'engagèrent à me soumettre avec courage aux volontés de la Providence; mais tous les conseils, toutes les consolations furent inutiles. Je voyais cruellement souffrir l'objet de mon plus tendre amour; je la voyais chaque jour plus près du tombeau, sans que j'eusse en mon pouvoir aucun moyen de la conserver. Bientôt je fus réduit au désespoir. Je parcourais, comme un insensé, la ville et ses environs. Dans mon trouble, je m'exposai aux plus grands dangers; et partout ma douleur me suivait. Je me hâtais de rentrer, pour lire dans les yeux de ma Charlotte, et dans les regards du médecin, seulement un rayon d'espérance. Mais c'était en vain! La malade, résignée à son sort, vit mon angoisse terrible que je cherchais inutilement à lui cacher, fit taire le sentiment de ses douleurs, feignit un adoucissement de ses souffrances, et tous les matins une amélioration

de son état, afin de me tranquilliser un peu. Les quatre semaines que mon fils avait fixées, et à l'expiration desquelles sa mère devait le rejoindre, étaient cependant écoulées. La cinquième semaine commençait. Charlotte parut éprouver du mieux; son regard était plus animé; elle parlait, comme son fils l'avait fait dans ses derniers momens, avec une force d'esprit que je n'avais pas remarquée lorsqu'elle était en bonne santé. Je commençais déjà à reprendre un peu d'espérance; mais, hélas! elle était près de sa fin; son âme cherchait à se dégager de son corps à moitié consumé, et sa dernière heure arriva.

Le matin du jour de sa mort, elle sembla sommeiller doucement pendant quelques instans, et je crus pouvoir la quitter un peu; mais à peine m'étais-je éloigné, qu'elle se réveilla pour retomber dans le sommeil de la mort. Elle me fit appeler, ainsi que ma fille. Voilà quelles furent ses dernières paroles: « O mon bien-aimé! je dois t'annoncer une triste nouvelle! Mon Dieu! aide-le à la supporter! Il faut que je te quitte. Encore quelques instans, et j'aurai triomphé de la mort; mais, toi et ma fille..... (En ce moment elle jeta sur Minna un regard qui sem-

blait m'annoncer son sort futur.) Vivez bien ensemble! Aimez-vous. » (1)

Elle voulut continuer; mais, dans cet instant, elle vit entrer dans la chambre un de mes meilleurs amis, M. le négociant Hagen. « Ah! vous voilà aussi, mon cher Hagen! Approchez-vous. (En lui tendant la main): Que Dieu vous bénisse aussi; je meurs..... » Les sanglots de ma fille et ma douleur profonde attirèrent encore ses regards sur nous. « Mon cher, mon malheureux époux, (à Minna) et toi aussi, mon enfant; je vois, vous ne pouvez pas supporter ma perte. Allez!

---

(1) Cette recommandation me frappa vivement, parce que Minna m'avait toujours été fort attachée, et me donnait presque à chaque instant des preuves de son sincère attachement. De mon côté, je l'aimais si tendrement, que ma femme m'engagea souvent à mettre des bornes à cet amour, à cette complaisance excessive. Peu de jours auparavant, elle ajouta à ces avis les paroles suivantes, qui me parurent depuis bien remarquables: « Minna est une excellente fille, c'est maintenant notre unique enfant, notre favorite; mais les preuves trop vives que tu lui donnes de ton amour affaiblissent beaucoup tes droits comme père! J'ai le pressentiment que tu te repentiras un jour amèrement de cette tendresse exagérée. » Hélas! ce pressentiment devint dans la suite une triste vérité.

allez! recevez ma bénédiction ,..... et laissez-moi, si vous m'aimez, et si vous ne voulez pas rendre encore plus pénible mon agonie. Allez! » Mon ami Hagen obéit aux désirs de la mourante, et m'entraîna hors de la chambre, entièrement affaibli par la douleur. Minna me suivit.

Je m'arrêtai la tête baissée, les yeux immobiles, les mains étendues, et comme si j'eusse été surpris d'une fièvre violente, je sentis mes jambes fléchir sous moi. Tremblant de tous mes membres, j'attendais, à chaque instant, la dernière et fatale nouvelle. Elle arriva enfin au bout d'une demi-heure. Ainsi s'endormit doucement cet ange de bonté et de douceur, en soupirant profondément. Minna pleurait à sanglots; pour moi, hélas! je ne trouvais plus de larmes, mais une foule de sentimens cruels oppressaient mon cœur. Alors le garde-malade de mon fils vint à moi et me rappela sa prophétie. Ah! cruel, m'écriai-je. Je perdis l'usage de mes sens et tombai, privé de connaissance, dans les bras de ce messager de malheur.

FIN DE LA CINQUIÈME PARTIE.

SIXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Tristes consolateurs. — Engagement au théâtre de Schröder.

Elle n'était donc plus, cette femme bien aimée dont la possession faisait tout mon bonheur! celle dont j'aurais, s'il eût été possible, racheté la vie au prix de tout ce que j'avais de plus précieux au monde! Malgré la douleur affreuse que me causait cette perte irréparable, j'avais encore des devoirs à remplir; mais je les remplis comme un homme privé de sa raison. On déposa ses restes inanimés à côté de son fils, qui l'avait précédée.

Ah! combien les devoirs de la bienséance sont pénibles dans un pareil état! qu'il est cruel d'être obligé de faire part de son malheur à une foule d'amis et de parens, qui, peut-être aussi froids que la glace, vous répondent pour toute consolation : « Comment? morte! une femme si fraîche et si vive! Qui aurait ja-

mais pu s'y attendre ? » ou bien encore qui vous écrivent une lettre de condoléance pleine de paroles insignifiantes. En annonçant, à de pareilles gens, une perte aussi douloureuse, chaque trait de plume était pour moi un nouveau tourment.

Je ne fus pas moins mortifié des consolations que quelques uns de mes amis m'adressèrent lorsque j'eus recueilli assez de forces pour me montrer en public. « Mon Dieu! mon cher ami, que vous avez mauvaise mine!» telles étaient ordinairement les premières paroles que la plupart d'entre eux m'adressaient en voyant l'altération de mes traits. « Ah! ma femme! mon fils! » répondais-je en m'interrompant souvent pour soupirer et verser des larmes. « Il est vrai que c'est une perte bien cruelle! reprenait le consolateur; mais vous avez encore une fille. » Autant aurait valu me dire : Il est vrai que votre maison est brûlée; mais il vous reste encore le jardin et les bâtimens de derrière. Souvent j'aurais maudit des hommes aussi insensibles.

Les désagrémens que j'avais éprouvés depuis un an, les chagrins que m'avait causés la perte si douloureuse et si prompte de ma femme et de mon fils, me rendirent enfin le

séjour de Hambourg insupportable, et je désirai ardemment de pouvoir vivre dans un autre lieu où tout ce qui m'entourait ne me rappelât pas mes malheurs. Mon choix tomba sur Berlin, par des raisons que j'ai déjà exposées plusieurs fois; mais ma fille semblait être attachée à Hambourg. Plusieurs de mes amis d'ici, qui nous voyaient partir à regret, s'unirent à elle, me firent les propositions les plus avantageuses, et m'assaillirent si souvent de leurs prières et de leurs représentations, que je dus encore me rendre. Le directeur du théâtre, M. Schröder, aux intérêts duquel je ne pouvais plus nuire, et qui avait repris depuis long-temps ses intentions amicales à mon égard, m'accorda, ainsi qu'à ma fille, un engagement assez avantageux à son théâtre. De plus, quelques uns de mes amis aisés, à la tête desquels se trouvait le négociant H....n, s'offrirent, pour me disposer davantage à accepter cet engagement, d'augmenter tous les ans nos appointemens d'une somme de 400 écus, prélevée sur leur propre bourse. Comme on me fit cette proposition d'une manière qui ne blessa ni ma délicatesse ni celle de ma fille, je l'acceptai avec gratitude, et nous passâmes notre contrat avec Schröder.

Plutôt pour me distraire que par inclination, je repris la plume dans mes heures de loisir, et je composai les drames d'*Alderson*, en trois parties, d'après un roman de Mme Riccoboni, et la comédie intitulée : *Les Erreurs*. La tragédie d'*Alderson*, qui forme la première partie du recueil, obtint à la représentation l'approbation générale; et Schröder me paya, sans que je l'exigeasse, le prix fixé par lui pour les comédies en manuscrit qui réussissaient sur son théâtre. Des deux dernières parties je composai, d'après ses conseils, un drame sous le titre de *Sara Salisbury;* mais qui plut beaucoup moins, parce que l'intrigue en était trop resserrée. Schröder, qui se comportait à présent avec beaucoup de générosité envers moi, m'avait promis une pareille somme pour cette dernière pièce ; mais, comme la représentation ne répondit pas à ses espérances, il me dédommagea en me payant une somme égale à celle qu'il m'avait remise pour la comédie intitulée : *Le Devoir des princes*, que j'avais nouvellement retravaillée, et qui avait été donnée avec succès.

CHAPITRE II.

Avis aux hommes qui n'ont pas une bonne conscience. — Ma fille se refroidit à mon égard.

La plupart des membres de la troupe de Schröder nous reçurent assez bien. Je remarquai seulement un peu de réserve et de timidité dans la conduite des deux acteurs Klingmann et Eule, qui, comme on le sait, m'avaient mis, par leur départ, dans un très grand embarras. Les offenses qu'on me fait me rendent plus méfiant envers ceux qui m'ont offensé ; mais je ne descendis jamais jusqu'à la vengeance. Il est vrai que ces deux acteurs avaient péché à mon égard par légèreté, peut-être même dans des vues d'intérêt ; mais le mal qu'ils m'avaient fait était passé, et, d'après mes maximes, je leur avais tout pardonné depuis long-temps. Je me comportai donc envers eux comme envers tous les membres de la troupe, c'est-à-dire avec politesse, et sans jamais faire la moindre mention des

offenses qu'ils m'avaient faites autrefois. Klingmann, qui, dans le fond, avait un bon cœur et des sentimens honnêtes, cherchait depuis quelque temps à gagner ma confiance par plusieurs preuves d'estime et d'attachement; mais il semblait toujours douter qu'il lui fût possible d'y parvenir. Eule, au contraire, qui était plus méfiant, avait assez peu de générosité pour croire que ma conduite amicale envers lui n'était que de la dissimulation, et que je n'attendais qu'une occasion favorable pour faire éclater ma haine contre lui et contre Klingmann. Il communiqua cette pensée à plusieurs personnes, et même à ma fille, qui m'en fit confidence. Pour lui ôter ce doute sur mes véritables intentions, je me comportai désormais à son égard non seulement avec politesse, mais même avec amitié; et je profitai de toutes les occasions qui se présentèrent pour lui prouver la confiance que j'avais en lui, et pour l'engager peu à peu à suivre mon exemple; aussi me demanda-t-il un jour, lorsque nous nous rencontrâmes, et que je l'embrassais tendrement, comment il m'était possible de le traiter encore avec une amitié si sincère, après qu'il avait compromis mon existence par une démarche aussi

offensante. Cette question franche me fit le plus grand plaisir, et je lui demandai à mon tour : « Pouvez-vous augmenter mon honneur? — Non. — Êtes-vous dans une position qui vous permette d'augmenter sensiblement ma fortune? — Non. — Eh bien, continuai-je, quelle raison particulière pourrais-je donc avoir pour chercher à gagner votre attachement? »

Il se tut. « L'hypocrisie et la dissimulation ne sont jamais entrées dans mon cœur; par conséquent, ma conduite envers vous n'a d'autre but que l'intention sérieuse de justifier mon caractère aux yeux d'un homme qui, dans le fond, n'a pas le cœur mauvais, et qui ne m'a offensé que par étourderie (1). »

---

(1) Ma trop grande bonté, le désir d'être complaisant pour tout le monde, et plus encore mes soins infatigables pour inspirer aux personnes que je savais être mes ennemis une meilleure opinion sur mon compte, furent précisément ce qui rendit mon caractère suspect aux yeux des personnes méfiantes.

On m'accusa d'intentions intéressées ou même de dissimulation; je m'efforçai de détruire cette prévention en montrant une entière abnégation de moi-même; on fit des recherches, on m'observa avec attention; mais vainement on chercha des preuves sur

Je le vis honteux et vivement ému, et je fus charmé d'avoir aussi facilement dissipé son erreur. Je n'avais plus rien à craindre des hommes capables de nobles sentimens; mais des monstres cachés sous une figure humaine veillaient en secret pour m'enlever la seule félicité qui me restait au monde.

Minna, cette fille si douce et si bonne, qui jusqu'à présent avait fait mon orgueil, que j'aimais d'un amour sans bornes, et sur laquelle, après avoir perdu sa mère et son frère, j'avais reporté toute ma tendresse sans aucun partage, commença, sans que je m'en aperçusse d'abord, à ne plus répondre à mes caresses avec le sentiment accoutumé. Chaque jour, elle mettait plus de retenue dans sa conduite; et cette confiance mutuelle qui existait entre nous semblait avoir totalement disparu.

---

lesquelles on pût appuyer cette accusation. Alors on reconnut son erreur; mais les préventions qu'on avait contre moi ne furent jamais entièrement effacées; il était dans ma destinée d'avoir, pendant presque toute ma vie, à combattre ainsi des opinions désavantageuses, et il arriva bien rarement que l'on rendît justice à une seule de mes actions, quel que bonne qu'elle pût être.

Un démon malin lui avait mis dans la tête que je surveillais trop soigneusement ses démarches ; que je cherchais de l'endormir par mes caresses ; que je voulais la tenir, comme un petit enfant, dans une obéissance scolastique ; qu'étant à présent une grande personne, elle avait, depuis la mort de sa mère, le droit d'être regardée comme la maîtresse de la maison ; que, par conséquent, elle pouvait profiter de sa liberté plus qu'elle ne l'avait fait jusqu'à présent ; qu'elle avait les premiers et les plus forts droits sur les appointemens que Schröder nous accordait, parce que son mérite était beaucoup plus distingué que le mien ; qu'elle pouvait donc disposer au moins des deux tiers comme bon lui semblerait, etc. Séduite par ces insinuations perfides, qu'elle répéta sous la forme d'une plainte à l'un de mes amis qui m'était particulièrement dévoué, et qui malheureusement ne m'en instruisit que beaucoup trop tard, elle commença peu à peu à ne suivre que sa volonté. Elle fit, par exemple, des visites, accepta des invitations, engagea des personnes, cultiva plusieurs connaissances ; acheta souvent des choses de valeur, et les revendit à moitié du prix ; fit des arrange-

mens dans le ménage, qui exigèrent des dépenses, et ne furent d'aucune utilité essentielle, etc. Cette conduite extraordinaire me surprit enfin vivement, et je lui fis des représentations à ce sujet. Tout ce que j'en retirai fut la permission de l'accompagner dans ses promenades et dans ses visites, pour ne pas blesser les convenances. Mais, dans tous ces endroits, dans tous les repas où elle était invitée particulièrement (et, dans beaucoup de maisons, je n'étais prié qu'à cause d'elle), elle était toujours le personnage principal, et le père ne jouait qu'un rôle secondaire. Comme on faisait, en outre, presque tous les jours des répétitions de musique au théâtre, où il était de son devoir qu'elle parût, je devins bientôt son compagnon inséparable, et il ne me resta plus la moindre liberté. Je sentis alors, dans toute leur étendue, les peines d'un père qui a une fille déjà grande, et qui n'est point sous la surveillance d'une mère, ou d'une personne prudente et honnête de sa famille.

CHAPITRE III.

Preuves frappantes des torts de ma fille.

Nous fûmes invités un jour par un riche négociant à venir passer la journée à sa campagne, qui était à un mille de Hambourg. A notre arrivée, le maître de la maison m'accueillit avec quelques froids complimens, et là, comme partout ailleurs, ma fille devint l'unique objet de son attention. Après le déjeuner, il lui offrit son bras pour lui montrer ce qu'il y avait de plus intéressant dans sa maison, son jardin et les environs, sans m'engager à les accompagner, ou même s'inquiéter de moi en aucune façon. Cette conduite malhonnête et l'indifférence de ma fille dûrent naturellement me choquer au dernier point, et je ne puis nier qu'en ce moment je sentis naître en moi quelque méfiance sur les intentions de ce jeune homme à l'égard de ma fille. Je jugeai donc que la bienséance et mon devoir comme père exigeaient que je les suivisse sans être invité, non seulement pour le motif que je viens d'exposer, mais aussi pour

empêcher tous les propos, ne fût-ce même que ceux des domestiques.

Ma fille, qui semblait fort mécontente que je l'eusse accompagnée sans qu'on m'y engageât, doubla le pas; et, s'il m'arrivait quelquefois de me mêler à la conversation, elle ne me répondait que quelques paroles froides et sèches. Une promenade achevée, on en recommençait une autre, et la journée se passa ainsi à se promener, à manger, à boire, à jouer, à faire de la musique, etc. Cette partie causa la plus grande satisfaction à ma fille, et à moi le plus grand ennui; car j'étais profondément blessé de l'indécence de sa conduite. Je me réjouis de tout mon cœur, lorsqu'enfin le soir arriva, et que je pus me retirer sans choquer les convenances. Mais, à peine ma fille apprit-elle que j'avais demandé la voiture, qu'au lieu de se préparer à partir elle se hâta d'en avertir le maître de la maison. Celui-ci accourut aussitôt pour m'exprimer l'étonnement que lui causait cette résolution; il m'assura qu'il avait compté sur nous jusqu'au lendemain, et que dans cette persuasion il avait invité quelques dames de la ville qui avaient depuis long-temps le désir de faire la connaissance particulière de ma

fille, et qu'il attendait à chaque instant. Il finit en me priant de renvoyer ma voiture.

Cette demande inattendue m'embarrassa; mais, comme dans tous les cas je n'avais pas l'intention d'y consentir, je m'excusai en alléguant des occupations qui rendaient mon retour indispensable. Mais, plus je résistais, plus il me pressait; les dames, qui, à mon grand chagrin, venaient d'arriver de la ville, se joignirent à lui. Enfin, ma fille qui voyait sa demande si fortement appuyée, s'imagina qu'elle était autorisée par là à y persister, et tourna mon refus en ridicule. Mais, comme tout cela fut inutile, parce que je déclarai que je voulais absolument partir, elle en fut tellement piquée, qu'elle osa m'adresser des reproches non mérités, et me dire avec amertume que je ne lui accordais jamais aucun plaisir. Quoique je fusse extrêmement choqué de cette plainte inconvenante, articulée en présence de personnes étrangères, qui, ne connaissant ni mon caractère ni ma conduite envers ma fille, dûrent naturellement concevoir sur mon compte une opinion très désavantageuse, je cherchai cependant à me contenir autant qu'il me fut possible; j'eus assez de sang-froid pour lui prouver le contraire par

des exemples, et je l'assurai que cette fois encore je contenterais bien volontiers son désir, non seulement pour lui être agréable, mais aussi pour plaire à la société, si je n'avais pas invité l'acteur Muller, qu'on m'avait recommandé de Berlin, à venir souper ce soir même avec moi, et si tout n'était pas préparé pour le recevoir. — « Oh! qu'à cela ne tienne, répliqua ma fille; il ne sera point un obstacle; car j'ai envoyé chez lui pour le prier de remettre sa partie à demain soir. »

Moi Tu l'as fait.... (Me recueillant un peu): Eh bien! à la bonne heure, ce n'est pas le premier exemple que tu me donnes de ton manque d'égards; quoi qu'il en soit, nous partirons sur-le champ, parce que nous n'avons pas les vêtemens nécessaires pour passer la nuit.

Ma Fille (avec vivacité). Oh! j'y ai pensé; les miens sont dans la voiture, et l'on vous en a préparé ici. — Comment! sans m'en dire un seul mot? m'écriai-je en colère; et, sans faire attention à personne, je fis avancer la voiture qui était déjà prête, pris congé de la société, et retournai à Hambourg avec ma fille et le musicien dont j'ai parlé, dans la ferme résolution de ne plus jamais remettre le pied dans une maison où l'on m'avait traité

avec tant d'impolitesse. Nous étions à peine dans la voiture, que l'imprudente Minna commença derechef à me faire des reproches. Comme je la réprimandai avec toute la sévérité paternelle sur la conduite inconvenante qu'elle avait tenue à mon égard, ses reproches dégénérèrent en injures qui devinrent tellement offensantes, qu'il s'en serait peu fallu qu'elles ne me portassent à la traiter avec dureté pour la première fois de ma vie, si, heureusement dans le même instant, des personnes qui passaient près de nous ne nous eussent observés. Cela me donna du temps pour me recueillir, je rougis de mon emportement, et gardai le silence.

Je passai tristement la nuit suivante, et je versai des larmes amères sur le changement presque surnaturel d'un enfant autrefois si aimable et si obéissant, et qui maintenant me récompensait de tout mon amour et de tous mes soins vraiment paternels, par l'ingratitude et le mépris! En vain je m'efforçai de pénétrer la source de cette insensibilité. Ce ne fut que beaucoup plus tard, lorsque l'orage était déjà amoncelé sur ma tête, que je la découvris; mais malheureusement il n'y avait plus de remèdes aux maux qui en résultèrent.

CHAPITRE IV.

Un nouveau prétendant recherche la main de ma fille. — Inconséquence et ses suites fâcheuses. — Je reçois une lettre infâme.

Vers ce temps-là, un nouveau prétendant vint se mettre sur les rangs pour obtenir ma fille; c'était un jeune homme nommé Schulz, à qui son père, mort depuis peu de temps, avait laissé des biens considérables, et qui ne dépendait plus que de lui-même. Je fus très satisfait de ses démarches, parce qu'elles me donnaient l'espérance d'être enfin déchargé de la surveillance pénible que j'exerçais, et de voir en même temps ma fille établie d'une manière convenable. J'en parlai à Minna, et elle me répondit, à ma grande joie, qu'elle n'avait pas de répugnance pour ce jeune homme, et qu'elle l'épouserait sans déplaisir, dans le cas où le jeune Spl...r n'obtiendrait pas le consentement de son père.

La promesse que j'avais faite à ce dernier, avant son départ, exigeait que je lui fisse part de cette demande, en l'assurant d'ailleurs qu'il

avait toujours les droits les plus forts à la possession de ma fille, s'il pouvait, dans l'espace de deux mois, lever tous les obstacles qui s'opposaient à son union avec elle; que dans le cas contraire, je me croirais obligé de donner ma parole au nouvel amant qui venait de se déclarer, et qui n'était pas un parti moins convenable et moins avantageux. J'en agis de même vis-à-vis du nouveau prétendant, que j'informai de cette ancienne promesse et de ma résolution à cet égard. Peu de jours après le départ de ma lettre, je fus très surpris de voir arriver le jeune Spl...r, qui venait, m'assura-t-il, avec le consentement de son père; mais j'appris en même temps que ce dernier n'avait pas encore autorisé le mariage de son fils avec Minna. Je le traitai avec autant d'égards que par le passé; mais lui défendis en même temps toute visite à l'avenir, jusqu'à ce qu'il fût en état de me montrer le consentement de son père. Cette défense l'embarrassa; mais, comme il s'entendit bientôt avec ma fille, et qu'il reconnut que dans ma position présente je ne pouvais tenir une autre conduite, il me promit enfin, après plusieurs représentations inutiles de ma part, de se soumettre à la loi que je lui avais imposée.

Il tint fidèlement sa parole; mais cependant il ne cessa pas de voir ma fille aussi souvent qu'il lui était possible, soit au spectacle, soit chez quelques unes de ses prétendues amies qu'il avait gagnées par des présens considérables, et toujours à mon insu. Schulz apprit ces entrevues secrètes, fut sensiblement blessé de la faveur que Minna accordait à son rival, et retira sa parole.

Je reprochai amèrement à ma fille cette indifférence pour son bonheur et pour sa réputation; je représentai aussi très vivement à son amant les suites de son imprudente conduite. Il reconnut ses torts, me demanda pardon, et me promit, pour la seconde fois, d'observer dès ce moment la réserve la plus sévère à l'égard de ma fille; mais, comme ma fille ne s'y montrait pas aussi disposée, je me vis contraint de suivre encore tous ses pas, et de la faire accompagner par mon domestique, lorsque des affaires pressantes m'empêchaient de le faire moi-même. Au moyen de cette précaution, je pouvais être sûr qu'aucune entrevue n'aurait plus lieu; mais je ne pouvais pas prévenir les coups de la médisance, toujours si active. J'en ressentis bientôt les terribles

effets en recevant la lettre offensante et mortifiante que je vais transcrire :

« M. Brandes, ce n'est pas le père, ce sont les parens du jeune Spl...r, qui vous reprochent d'avoir employé votre fille pour débaucher ce jeune homme ; cette conduite a excité leur indignation. Il est vrai qu'on mettra obstacle à sa perte entière en le faisant partir de Hambourg ; mais croyez cependant que cette action donne à votre famille la plus honteuse renommée, et vous l'avez justement méritée. L'on connaît ici toutes les séductions que vous avez exercées sur ce jeune homme ; vous l'avez détourné de ses études tous les jours et à toute heure ; vous lui avez permis de vivre avec *la prostituée de Courlande*, car c'est le nom que tout le monde donne ici à votre fille ; enfin, vous êtes cause qu'il a peut-être perdu sa santé et sa réputation. C'est une conduite infâme ; avez-vous quelque chose à objecter contre le surnom donné à votre fille ? venez avec elle à Berlin, nous nous expliquerons avec vous. La conduite intrigante et intéressée de votre fille sera facilement récompensée. Celui qui vous écrit, vous observe et vous avertit que si vous ne cherchez

point à empêcher que votre fille n'entretienne une correspondance avec lui pendant son absence, nous ferons imprimer toute cette histoire et nous l'insérerons dans la gazette de Berlin. L'on dit ici que votre fille est grosse; quoique nous soyons persuadés que le jeune Spl...r a passé des nuits entières avec elle, nous espérons que vous n'oserez pas l'en accuser et compromettre encore davantage sa réputation. Prenez vos mesures à cet égard, ou vous serez châtié de vos déréglemens comme vous le méritez. »

Il faudrait être dépourvu de tout sentiment d'honneur, pour ne pas se faire une idée de mon étonnement et de mon indignation à la lecture de ce détestable écrit. Comme il renfermait des accusations horribles, je n'osai pas le communiquer à ma fille, dont je devais ménager la sensibilité; mais je le fis lire à son amant, qui en fut aussi consterné et aussi exaspéré que moi. Il crut que cette lettre était l'ouvrage d'un acteur dont la femme avait une vive inclination pour sa personne et pour sa bourse, et qui était jalouse de ma fille; mais comme ce n'était qu'une présomption, et comme l'accusé me semblait capable de légèreté, mais non pas d'une action aussi

noire, je résolus, pour sauver mon honneur, d'écrire au père de ce jeune homme. Je l'informai franchement de l'état des choses, des demandes pressantes de son fils, pour obtenir la main de ma fille; le priai de me tracer la conduite que je devais tenir; et, dans le cas probable où il désapprouverait les intentions de son fils, je lui demandai de le rappeler auprès de lui, parce que, s'il restait plus long-temps à Hambourg, quelque respectueuse que fût d'ailleurs sa conduite, il pourrait compromettre pour toujours le bonheur et la réputation de ma fille. Je lui en donnai pour preuve l'éloignement du jeune Schulz, et la lettre outrageante que je venais de recevoir. Sa réponse fut très honnête et très modérée, mais, du reste, telle que je l'attendais. Son fils, me disait-il, devait terminer son instruction avant de songer à se marier. Il ajoutait qu'il était nécessaire qu'il voyageât à cet effet pendant quelques années; que les dispositions des deux amans pourraient changer dans l'intervalle; que cependant il serait préférable de renoncer entièrement à un mariage dont l'époque serait aussi éloignée. Son secrétaire, qui me remit cette lettre, m'assura verbalement que

M. Spl...r approuvait entièrement ma conduite, et emmena à Berlin le jeune homme, qui se flattait de gagner son père par ses prières, et qui fut ensuite envoyé en France.

CHAPITRE V.

Chagrins toujours croissans. — Un ami de la maison se fait mieux connaître. — Soupçon horrible. — Un moment de calme.

Ma fille, qui ne voulait depuis quelque temps rendre justice à aucun de mes desseins, qui n'avaient cependant pour but que son bonheur, avait eu connaissance de la lettre adressée par moi au père de son amant. Le départ de ce dernier l'exaspéra plus que jamais. En effet, elle ne craignit pas d'exprimer à haute voix le chagrin qu'elle en ressentait, et continua de me traiter avec une indifférence désolante. Ce qui achevait de l'éloigner de moi, c'est qu'un grand nombre de flatteurs qui l'environnaient lui prodiguaient leur encens jusqu'à satiété; et j'étais le seul qui lui représentasse de temps en temps un miroir fidèle, quoiqu'avec beaucoup de mé-

nagement ; aussi m'adressait-elle ordinairement ce reproche : « Mon Dieu ! tout le monde est content de moi, et vous seul vous avez toujours quelque chose à reprendre dans votre fille. » Combien de fois dans de pareils momens ne me suis-je pas rappelé l'avertissement que sa mère m'avait autrefois donné à son lit de mort ! Je reconnus malheureusement l'accomplissement de sa prophétie, et je m'aperçus trop tard qu'avec les enfans, trop d'amour est aussi dangereux que trop de sévérité.

Un homme (j'indiquerai son nom par une H...) qui avait autrefois donné des leçons de musique à ma fille, et que son talent et son application avaient placé au rang des artistes les plus distingués, venait depuis quelque temps de se fixer à Hambourg. Peu de temps après mon retour de Riga, il renoua l'amitié qui l'unissait à ma famille, et eut la complaisance de s'intéresser vivement au succès de son ancienne écolière, qui, depuis que nous ne nous étions vus, avait fait de très grands progrès en musique. Il lui donnait des conseils lorsqu'elle déchiffrait des morceaux difficiles, et il l'aidait à étudier ses rôles chantans. Comme il nous rendait ces services sans

avoir reçu aucune provocation de ma part, je pensai qu'il serait inconvenant de traiter un artiste si distingué comme un maître ordinaire ; c'est pourquoi, afin de ménager sa délicatesse, je lui témoignai ma reconnaissance, non en lui donnant de l'argent, mais en lui faisant de petits cadeaux, que ma fille lui remettait de temps en temps. Je lui annonçai aussi, une fois pour toutes, qu'il avait son couvert mis chez moi. Peu à peu il passa les jours entiers dans la société de ma fille. Mes affaires ne me permettant pas d'être toujours auprès d'elle, j'étais fort content, surtout après la mort de ma femme, de la savoir sous les auspices d'un ami discret, et occupée d'une manière utile.

Comme on voit ordinairement autour des actrices jeunes et jolies s'empresser une foule de jeunes gens désœuvrés, ce qui malheureusement avait lieu dans ma maison plus que dans aucune autre, j'avais ordonné à mes domestiques de refuser, pendant mon absence, de semblables visites, en alléguant quelque prétexte honnête. Je voulais par là éviter que ma fille ne fût interrompue dans ses leçons de musique par ces importuns, qui arrivaient sans être invités, et qui pro-

longeaient quelquefois leurs visites assez long-temps pour être indiscrets. Un matin que H... se trouvait chez ma fille, et qu'en sortant je répétais l'ordre de ne recevoir personne, mon domestique me dit à voix basse, et d'un air craintif, qu'il souhaitait me dévoiler un secret important. Je rentrai donc avec lui dans ma chambre, et l'engageai à parler, croyant qu'il avait commis quelque faute. Il me pria à mains jointes de garder un profond silence sur ce qu'il allait me découvrir. « Je me trompe peut-être, continua-t-il à voix basse ; mais il me semble que Mlle Minna a secrètement une intrigue amoureuse avec M. H... ; car je me suis aperçu quelquefois qu'en votre présence ils ont l'air si réservé qu'on ne pourrait se douter de rien ; mais à peine avez-vous tourné le dos qu'ils se parlent à l'oreille, se font des signes, et souvent même se regardent comme s'ils cherchaient à pénétrer mutuellement leurs pensées. Dès que vous êtes sorti, on ferme aussitôt la porte du salon, sous prétexte de n'être pas dérangés pendant qu'on fait de la musique. Cependant nous n'entendons ni chant ni piano ; mais dès qu'en rentrant vous vous faites entendre sur l'escalier,

ou que votre chien aboie, ils ouvrent le salon, et on commence à jouer et à chanter, assez haut pour qu'on puisse les entendre dans toute la maison. Je puis me tromper, comme je vous l'ai dit, mais.... »

On peut se figurer mon effroi en apprenant cette nouvelle; cependant je réprimai mon indignation, et je répondis à mon domestique que cette prétendue intrigue n'était qu'une plaisanterie de jeunesse, et qu'il s'agissait moins d'un amour secret que de tout autre objet dont ils n'avaient pas le courage de me parler; que j'avais ordonné expressément à ma fille de mettre le verrou à la porte, pour éviter par là des visites inutiles; que si d'ailleurs on n'entendait point le son des instrumens, c'est qu'ils s'occupaient de quelque composition, ou que les leçons se donnaient verbalement. Mon fidèle domestique hocha la tête, et sortit.

Dans le premier moment, je restai comme pétrifié, et je ne savais quel parti prendre. Quoique j'eusse poussé trop loin mon indulgence et ma bonté pour ma fille, et que par là j'eusse donné plus de force à son amour pour l'indépendance, je ne pouvais la croire vicieuse; et cependant les faits allégués par

mon domestique ne l'accusaient, hélas! que trop. Les visites journalières de H..., et la confiance intime que ma fille avait en lui, commencèrent aussi à me devenir suspects. Je demeurai long-temps suspendu entre ces accusations et ces doutes. Enfin je me souvins de l'amour constant qu'elle nourrissait encore pour le jeune Spl....r, quoiqu'il ne lui restât plus d'espérance; je me souvins de l'indignation que lui avait toujours inspiré la conduite légère de plusieurs jeunes personnes de sa connaissance; je me souvins de ses sentimens d'honneur, de la froideur de son tempérament, etc. et je m'efforçai d'excuser ma fille à mes propres yeux. Cependant je ne pouvais en rester là, et il était nécessaire d'examiner attentivement cette affaire, pour savoir à quoi m'en tenir sur l'innocence ou la culpabilité de ma fille. J'essayai donc plusieurs fois, quand on me croyait absent, de la surprendre avec H..., au moyen d'une porte secrète qui donnait du salon où ma fille faisait de la musique, dans une seconde chambre communiquant à mon cabinet de travail; mais je la trouvai toujours occupée de son instrument ou de quelque ouvrage d'aiguille.

Je la trouvai un jour seule et d'assez bonne humeur ; je profitai de cette occasion pour employer avec elle le ton familier auquel j'étais autrefois accoutumé. Je lui rappelai la lettre jointe au présent que je lui avais fait le jour de sa fête, et je la priai de rendre enfin justice à la sincérité de mon attachement et à l'assiduité de mes efforts pour assurer son bonheur. « Mon père, répondit-elle, vous êtes trop inquiet ; vous devez pourtant me connaître, » ajouta-t-elle en appuyant sa tête sur mon sein. Après quelques mots pour ma justification, et sans articuler aucun reproche, je renouvelai la provocation que je lui avais faite dans la lettre en question. Je la suppliai de m'accorder toute sa confiance, et je l'assurai encore une fois qu'elle trouverait en moi non pas un père bizarre et sévère, mais un ami doux et indulgent, qui n'avait d'autre désir que son bonheur et son repos. Puis j'amenai la conversation sur l'objet qui m'occupait, et je lui dis qu'elle était maintenant dans un âge où elle devait songer au mariage, et que je ne mettrais pas d'obstacle à son union, si, dans la foule des adorateurs qui l'entouraient, elle donnait une marque de préférence à l'un d'eux. J'ajoutai que si ce

choix était convenable, elle pourrait compter sur mon consentement. Je présumais qu'elle allait se découvrir, et que, parmi plusieurs personnes que je lui nommai, et que je savais ne pas lui être indifférentes, elle ferait peut-être mention de H...; et assurément je lui aurais donné mon approbation; mais elle répliqua qu'elle n'avait pas encore perdu l'espérance de devenir l'épouse de Spl....r, et qu'il lui serait impossible de faire un autre choix. Cette déclaration, faite d'un air bien sincère, et accompagnée d'un tendre embrassement et des remercîmens les plus affectueux pour mes soins paternels, apaisa entièrement mon inquiétude. J'accusai mon domestique d'une méfiance mal fondée; je rougis de mes soupçons et des ruses assez peu convenables que j'avais employées pour éclaircir mes doutes.

CHAPITRE VI.

Nouveaux soupçons. — Preuve frappante d'insensibilité. — Quel effet elle produit sur moi. — Repentir et réconciliation.

Ce moment de calme ne fut pas de longue durée ; car, malgré toute la confiance que j'avais reprise dans la vertu de ma fille depuis notre dernière explication, malgré la déclaration qu'elle m'avait faite, je m'aperçus cependant que H...., qui ne la quittait presque jamais, prenait chaque jour plus de privautés avec elle ; je fus aussi frappé de les entendre se servir de certaines expressions familières qu'ils n'avaient jamais employées jusqu'alors. Tout cela réveilla mes soupçons : je me méfiai de la sincérité de ses assurances, et cette méfiance fut encore augmentée par certains faits qui me replongèrent dans l'état cruel où je m'étais trouvé peu de temps auparavant.

Le moyen le plus simple et le plus sûr de me rendre le repos, eût été de chasser sans délai, de ma maison, celui qui m'y avait déjà causé tant de chagrin ; mais cela ne pouvait

se faire sans alléguer quelque raison importante; une rupture aussi prompte, avec un homme que tout le monde croyait mon ami, aurait fait du bruit, et donné lieu à des jugemens défavorables. Je ne savais que trop par expérience que je ne pouvais rien obtenir de ma fille par les voies de la douceur, d'autant plus qu'elle venait de me faire sentir que je ne devais pas oser toucher une corde aussi sensible sans avoir des preuves suffisantes. Cependant, comme mes soupçons prenaient tous les jours de nouvelles forces, que non seulement mes domestiques, mais aussi mes amis intimes m'avertirent d'être attentif à la conduite de M. H...., je résolus d'écrire encore une fois à Minna, espérant que par ce moyen, et surtout en lui promettant de lui pardonner tout ce qui était arrivé, et en levant tous les obstacles qui pourraient s'opposer à un aveu sincère, je parviendrais peut-être à toucher son cœur, et obtiendrais qu'elle se déclarât plus franchement, si toutefois elle n'avait pas perdu tous les sentimens de tendresse qu'elle devait à son père. Dans cette supposition, j'écrivis à la hâte ce qui suit, et plaçai mon billet dans un coin où j'étais sûr qu'elle le trouverait :

« Ma chère fille, j'en appelle à ton cœur, à ta raison et à ta confiance. Cette dernière surtout te dira que ta conduite n'est pas conforme aux devoirs que te prescrivent la nature et l'honneur. Peut-être puis-je encore te ramener dans la bonne route; confie-toi à moi; viens te jeter avec confiance dans les bras d'un père qui te chérit; ne crains aucun reproche; je te pardonnerai de tout mon cœur, quelque faute que tu aies commise, et je me ferai un plaisir de répondre à tes vœux s'ils sont honnêtes. Mais, encore une fois, accorde-moi ta confiance. Ton salut a toujours été, et est aujourd'hui plus que jamais l'objet de tous mes soins; tranquillise-moi en me prouvant que je ne dois pas te considérer comme un enfant perdu, et que je te reverrai un jour auprès de Dieu avec les bienheureux qui nous ont précédés. »

Je m'aperçus dans la suite, à la rupture du cachet, et en retrouvant le billet dans un autre endroit, qu'elle avait lu ces lignes dictées par le sentiment plutôt qu'écrites avec élégance et avec ordre. Je l'avais placé dans les *Réflexions du matin*, par Sturm, et je le retrouvai dans sa musique; mais elle feignit de n'avoir rien reçu, et je n'obtins pas de ré-

ponse. Ce que je ne puis concevoir, c'est qu'après cette dernière exhortation paternelle, au lieu de se corriger, elle mit non seulement moins de circonspection dans sa conduite avec H... et d'autres jeunes gens de sa connaissance; mais me traita même quelquefois avec un mépris qui allait presque jusqu'à l'insolence. Bref, il semblait qu'elle voulût exciter mon impatience. Voici un exemple bien triste de son manque d'égards.

Comme je n'avais pas l'habitude de souper, M. H... ou un autre de mes amis occupait ma place. On apprêtait ordinairement pour ce repas quelques mets choisis. Un jour, à dîner, aucun des plats qu'on nous servit n'était mangeable, parce que la cuisinière les avait préparés avec négligence; je l'appelai pour la réprimander; après quoi je lui demandai si elle n'avait pas quelque viande froide en réserve; elle répondit qu'il restait de la veille un poulet. Je lui ordonnai de l'apporter. « Mon Dieu! s'écria ma fille en m'interrompant, le poulet est destiné pour M. H... et pour moi. » Cet excès d'insolence et de dureté dont je n'avais pas encore vu d'exemple, me fit perdre toute contenance. La colère m'emporta; je voulus parler, mais il me fut impos-

sible de proférer aucune parole. Je sentis que la moindre réplique pourrait me mettre en fureur, et peut-être même me porter à une action violente. Voulant donc m'ôter toute occasion de sortir de mon caractère, je me levai brusquement et m'élançai hors de la porte.

Il me sembla que je venais d'entendre ma sentence de mort; mon cœur était navré. Je me sentis ébranlé jusqu'au fond de l'âme, et incapable de conserver aucune contenance, de faire aucune réflexion, je songeai seulement à prendre l'air le plus promptement possible; je saisis donc ma canne et mon chapeau, courus en chancelant dans la rue, et pour éviter les questions des personnes que je pourrais rencontrer, je sortis de la ville et j'errai pendant quelque temps comme un aveugle, et sans faire attention à aucun des objets qui m'environnaient. A la fin, accablé de fatigue, je me jetai sous un arbre assez loin de la ville, dans un lieu d'où je ne pouvais apercevoir ni hommes ni maisons.

Peu à peu je repris mes sens, et commençai à mesurer l'étendue de mon infortune. Il était bien évident que j'avais perdu l'amour de ma fille, et même son estime; mais je ne pouvais

en concevoir la cause, n'ayant jamais fait, à ma connaissance, une seule action qui pût me rendre indigne de l'une ou de l'autre. C'est là ce qui la rendait d'autant plus coupable à mes yeux. Dans le premier moment, voyant que les voies de la douceur étaient inutiles, je résolus d'infliger un châtiment sévère à cet enfant dénaturé, et de maintenir mon autorité paternelle par la force ; mais bientôt après je pensai qu'un traitement aussi rigoureux serait bientôt connu ; Minna était indispensablement nécessaire au théâtre ; elle était une des favorites du public. Tout le monde la connaissait seulement sous ses rapports séduisans ; il était donc à craindre qu'on ne m'accusât de tyrannie, malgré toute la justice de ma cause. Je me sentis aussi trop peu de fermeté pour exécuter convenablement ce projet. Bref, mon cœur me trahit encore. Je me dis : Minna est mon seul enfant, elle est le dernier des objets chéris qui me firent autrefois goûter une joie pure et véritable. Cette seule pensée me ramena à des sentimens plus doux. Je vis bien que j'avais négligé son éducation par excès d'amour et d'indulgence, et je jugeai avec raison que des scélérats m'avaient aliéné son cœur, Dieu sait par quels artifices et par quelles

calomnies; mais il me fut impossible de concevoir comment elle pouvait être arrivée, par leur séduction, au point d'avoir perdu tout sentiment d'amour filial. Cependant je me consolai, en pensant que le temps pourrait me révéler bien des choses dont la connaissance servirait d'excuse à ma fille, et me faciliterait sa conversion, et je me résignai à la patience. C'est pourquoi je renonçai entièrement à toute idée de rigueur, parce qu'elle devait naturellement l'aigrir encore davantage contre moi, et pouvait peut-être même porter cet enfant aveugle à faire une démarche décisive, et à se soustraire entièrement au pouvoir paternel. Je pris donc le parti de la douceur, et résolus, malgré toutes les fautes qu'elle avait commises et qu'elle commettrait encore, de quelque nature qu'elles fussent, d'agir et de parler toujours en père animé pour elle du plus tendre amour, afin d'obtenir par-là qu'elle gardât du moins quelque ménagement à mon égard, de regagner peut-être peu à peu une partie de son ancienne confiance, de pénétrer avec le temps et en l'observant secrètement, le véritable motif de son aversion, enfin de réparer ses torts sans éclat, si la chose était possible. Tout

occupé de ces sentimens paternels, je quittai enfin mon asile solitaire, et rentrai assez tard chez moi, accablé de lassitude et de tristesse.

Pour cette fois, je ne m'étais pas trompé dans mon jugement : Minna avait réfléchi, pendant mon absence, sur l'inconvenance de sa conduite; elle avait reconnu l'injure qu'elle m'avait faite, et s'en repentait sérieusement. Elle craignait moins mes reproches qu'elle avait mérités, que les suites funestes que sa faute pouvait avoir pour ma santé; car j'étais sorti de la chambre tout défiguré; et, comme je tardais trop à rentrer, elle redoutait mon désespoir. Cette idée l'occupant tout entière, elle était extrêmement en peine de moi. Heureusement je la trouvai seule assise auprès de son piano, et plongée dans une profonde rêverie. En me voyant, elle sauta de joie, resta quelques momens incertaine, vint enfin à moi d'un air timide, me baisa respectueusement la main, et me demanda pardon de son étourderie. Cette démarche, à laquelle j'étais loin de m'attendre, me parut d'autant plus inconcevable, qu'elle contrastait avec sa conduite ordinaire. Je m'arrêtai; surpris, je la regardai fixement, pour me convaincre de la sincérité d'un changement si subit dans ses

sentimens. « Hélas ! mon père, je vous ai vivement offensé, s'écria-t-elle tout émue ; jamais, jamais vous n'aurez à me reprocher une semblable faute ! » Ses larmes tombèrent en abondance sur ma main, et l'émotion l'empêcha de continuer. Cette preuve de tendresse, à laquelle je n'étais plus accoutumé depuis long-temps, m'attendrit au dernier point. Oubliant tout ce qui s'était passé, je la serrai dans mes bras, les yeux baignés de larmes. Une réconciliation complète eut lieu. Nous nous promîmes mutuellement une tendresse et une confiance illimitée, et je recouvrai enfin le cœur de ma fille.

CHAPITRE VII.

Observations sur M. H... — Maladie de ma fille. — Je quitte le théâtre.

Je jouis pendant quelque temps de ce bonheur, sans que rien vînt le troubler. H... se comportait avec plus d'égards envers moi, et, à mon grand étonnement, il se montrait beaucoup moins familier avec ma fille ; mais, en même temps, je remarquai qu'il était plus

réservé avec moi ; il semblait ne pouvoir soutenir mes regards, et cherchait soigneusement à éviter tout entretien particulier avec moi. Dans de pareilles occasions, il avait recours au piano. Je conclus de cette conduite qu'il avait en effet une inclination secrète pour ma fille, mais qu'il me regardait comme un obstacle à son bonheur. Minna, quoique je l'eusse assez souvent engagée avec bonté à se marier, ne faisant jamais mention de lui, parlant toujours avec tendresse de son amant absent, Spl...r, je dus croire qu'il était seul épris ; et comme, d'après le rapport dont j'ai parlé, cela ne me tranquillisait pas beaucoup, je ne pensai qu'à gagner de plus en plus la confiance et l'amour de ma fille ; car ce n'était qu'en les possédant que je pouvais me rassurer sur sa vertu.

Enfin, commença pour moi une époque des plus terribles de ma vie. Déjà, depuis quelque temps, ma fille se plaignait de spasmes et d'un violent rhumatisme ; le mal cessait de temps en temps, mais bientôt après il reparaissait avec plus de force. Cependant elle montra beaucoup de patience dans ses souffrances ; et quand la douleur lui laissait quelques momens de relâche, elle les consacrait

à son art, pour lequel elle montrait plus de goût que jamais. Pendant ce temps-là, elle composa, avec le secours de H..., la plupart des chansons qui, après sa mort, ont été imprimées sous le titre : *Musique posthume, par Minna Brandes*, et qui furent honorablement accueillies par le public. (1)

Elle reparut aussi sur le théâtre, aussitôt que ses forces le lui permirent, et remplit ses devoirs avec exactitude et avec tous les efforts possibles, malgré mes avertissemens fréquens, et l'indulgence bienveillante du directeur Schröder. Peu à peu cette maladie douloureuse sembla disparaître ; j'osais déjà me flatter du prompt rétablissement de cet enfant si cher, lorsque, tout à coup, un ennemi beaucoup plus dangereux pour sa santé vint se montrer. Se trouvant un jour en visite chez une de ses amies, elle eut une attaque violente de toux, suivie d'un crachement de sang. L'angoisse de la pauvre fille qui tenait à la vie,

(1) Je dédiai ce recueil à la duchesse régnante de Courlande, qui avait autrefois honoré l'artiste d'une affection si distinguée. La princesse me remercia avec beaucoup de grâce et d'intérêt de ce souvenir de son ancienne favorite; elle ajouta à sa lettre une riche montre en or.

et la frayeur que me causa ce nouveau malheur, seraient difficiles à décrire. Je priai aussitôt Schröder, à qui j'avais annoncé depuis quelque temps notre retraite, de nous accorder sur-le-champ notre congé. Ensuite je louai près de la ville, dans une contrée saine et agréable, une maison de campagne où je pouvais plus facilement, à l'aide des soins et du repos nécessaire, préserver la malade des suites dangereuses de cet accident; mais la saison n'était pas encore assez douce pour aller s'établir à la campagne, et au moment où l'approche du printemps promettait des jours plus beaux, la malade, attaquée de consomption, n'avait plus assez de force pour quitter son lit.

Les médecins Diedrich, Mumsen et Schröder, étant de nos amis, firent tout leur possible pour la rétablir, et leurs efforts parurent n'être pas tout-à-fait infructueux. Un matin, se sentant un peu mieux, elle me fit appeler, et me découvrit, en présence de M. H..., qu'elle entretenait depuis longtemps une correspondance secrète avec Spl...r; elle me présenta en même temps une lettre qu'elle venait de recevoir de lui, et dans laquelle il lui jurait encore l'amour le plus tendre.

Manquant de force pour lui répondre elle-même, elle me pria de l'avertir de sa maladie, de lui dire qu'elle espérait être bientôt guérie, de l'assurer de sa constance, et de le presser d'obtenir le plus tôt possible le consentement de son père à leur union ; consentement dont il la flattait dans sa lettre précédente. Cette commission, dont je m'acquittai sur-le-champ, et avec exactitude, détruisit chez moi le soupçon d'une intrigue secrète entre elle et H..., soupçon qui jusqu'alors n'était pas encore entièrement évanoui ; et je me réjouis de tout mon cœur non seulement de l'espoir de son rétablissement, qui devenait chaque jour plus fondé, mais aussi de ce que j'avais maintenant la certitude de posséder dans Minna une fille qui m'aimait encore, et qui était en même temps obéissante et vertueuse.

Mais, hélas ! ce n'était que des momens lucides, qui me donnèrent, il est vrai, une tranquillité passagère, mais qui furent suivis par des orages terribles et continuels. Ces orages détruisirent sans retour toute ma félicité, et exercèrent sur le reste de ma vie les influences les plus funestes. Déjà je me flattais que ma fille pourrait bientôt quitter son lit, lorsque tout à coup son

mal empira de nouveau. Dès lors aussi sa conduite à mon égard se refroidit considérablement, et sa confiance, que je croyais avoir regagnée à un assez haut degré, parut s'évanouir de plus en plus. Ce changement m'affligea; mais, l'envisageant comme une suite de sa maladie, je m'en tourmentai moins qu'autrefois, et j'espérai qu'avec la santé elle reprendrait aussi ses anciennes dispositions, et qu'elle rendrait alors plus de justice à mon amour et à mes soins.

CHAPITRE VIII.

Désordres domestiques. — Visites nombreuses. — Repas dispendieux à mes dépens. — Calomnies. — Vols.

Malheureusement une foule d'accidens contribuèrent à ma ruine. Mon domestique, que j'avais surpris une fois commettant un petit vol, mais qui, après avoir obtenu de moi son pardon, parce qu'il se repentait sérieusement, m'était demeuré très attaché et très fidèle, attrapa un refroidissement, tomba malade et mourut. J'avais renvoyé depuis

peu la servante, parce qu'elle avait une conduite très légère; de sorte que ma cuisinière, femme honnête et sûre, était restée seule pour nous servir; elle fut à son tour attaquée d'une fièvre maligne, et je me vis obligé de confier notre ménage à des étrangers, qui virent bien qu'étant seul, il m'était impossible de tout surveiller, et profitèrent de l'occasion pour s'enrichir à mes dépens.

A tout cela se joignirent encore les frais énormes occasionnés par les visites nombreuses des vrais ou des prétendus amis de ma fille malade; frais qui m'étaient d'autant plus à charge, que nos appointemens avaient cessé en quittant le service de Schröder. J'en parlai à ma fille, qui, prenant l'économie que je proposais d'apporter dans nos dépenses pour une parcimonie exagérée, persista à dire qu'on devait régaler le mieux possible toutes ces visites; et, pour éviter toute altercation, je fus obligé d'obéir. Plusieurs de ces faux amis se trouvaient fort bien de ces arrangemens, et étaient assez malhonnêtes pour abuser quelquefois jusqu'à l'excès de la bonté de ma fille et de ma sollicitude à remplir ses intentions. Au reste, ce qu'ils ne gaspillaient pas était volé par mes fripons de domestiques,

qui mettaient leurs larcins sur le compte de ces parasites.

La durée de ces dépenses outrées, et la diminution visible de mes provisions dans ma cave, m'obligèrent enfin de penser à une certaine économie, ne croyant pas par là déplaire à ma fille. Je signifiai donc à mes domestiques de donner sans hésiter, et sur-le-champ, à M. H..., et à quelques autres personnes que je nommai, tout ce que ma fille ordonnerait; mais de présenter le soir au reste des convives insatiables, dont le nombre croissait chaque jour, seulement des mets froids et du vin ordinaire. Ma fille s'aperçut aussitôt de cette disposition, devenue nécessaire; et non seulement elle me témoigna son indignation en présence de plusieurs de ses amis, mais elle insista absolument pour que tout restât dans l'état où il avait été jusqu'à ce jour; et cela sans aucune restriction. Comme, pendant sa maladie, elle était beaucoup plus sensible que de coutume, et que le moindre chagrin empirait son mal sur-le-champ, je fus obligé, pour la ménager et pour éviter tous reproches ultérieurs, de laisser régner à leur gré ces parasites effrontés, qu'elle protégeait ouvertement, et qui fai-

saient à peine attention à moi, parce qu'ils connaissaient l'ascendant de ma fille sur mon cœur. Les dépenses ordinaires, depuis quelque temps, augmentaient de jour en jour, et chaque soir je voyais ma bourse se vider, quoiqu'elle fût assez bien remplie.

Les plus vils de ces prétendus amis de ma fille, qui avaient été fort mécontens en apprenant mon projet de réforme, répandirent dans la ville que, par un intérêt sordide, je laissais ma fille manquer de tout, que je ne lui accordais point d'argent pour ses menus plaisirs, et que je refusais même de payer les médicamens qui lui étaient nécessaires. Le premier reproche se réfute de lui-même, d'après ce que je viens d'exposer; quant aux autres, ma fille pouvait toujours disposer à son gré de ma bourse, sans toucher à ce qu'elle recevait de moi tous les trimestres. J'avais outre cela l'habitude, lorsqu'elle me demandait de l'argent, de lui en donner sans compter, à moins qu'il ne s'agît d'une somme déterminée. Pour ce qui est des médicamens, depuis la mort de Charlotte, je les payais comptant en remettant la recette, parce que j'avais découvert dans les anciens comptes des apothicaires, comptes qui remplissaient des feuilles

entières, que mes gens, et même des étrangers, avaient profité du crédit qui m'était ouvert, pour se procurer sans frais les médicamens dont ils avaient besoin.

Mais le public, n'étant pas instruit de tous ces détails, croyait les calomniateurs qui répandirent encore un plus abominable mensonge : ils supposèrent que ma fille, à qui j'ai pu donner des conseils, mais jamais un ordre, avait été forcée par moi, l'année précédente, lorsqu'elle se trouvait déjà dans un état un peu maladif, à chanter continuellement, et à remplir ses devoirs au théâtre; que la dureté de ma conduite était la véritable cause de sa maladie actuelle, et le serait peut-être même de sa mort.

C'est pourquoi je devins odieux à toutes les personnes qui avaient entendu ces accusations infâmes, et qui ne me connaissaient pas assez pour savoir la vérité; il y en eut même quelques unes qui me traitèrent avec un mépris sensible.

On ne se contenta pas de ces calomnies, mais on chercha encore à m'enlever ma fortune. Presque chaque jour il disparaissait de ma chambre quelque objet de valeur, entre autres un diamant assez précieux. Je fis con-

naître ce vol aux juifs, aux orfévres, et je le publiai même dans quelques journaux, mais infructueusement. J'aurais bien voulu éloigner les misérables que je soupçonnais avec vraisemblance de ces vols, et leur interdire la vue de ma fille; mais Minna était, comme je l'ai déjà dit, tellement prévenue en leur faveur, que sans doute je l'aurais extrêmement irritée contre moi, en prenant ce parti; de plus, cela pouvait empirer son état déjà bien dangereux, et prêter une apparence de vérité aux accusations de ces imposteurs. Je fus donc obligé de patienter, et d'attendre un moment plus favorable pour purger ma demeure de cette canaille, sans m'exposer ni à aucun danger ni à aucun reproche.

CHAPITRE IX.

Je perds de plus en plus la tendresse de ma fille. — Piéges et ruses perfides de mes ennemis.

Le garde-malade Schuch, dont j'ai déjà fait mention, était, ainsi que sa femme, auprès de ma fille : c'était un fort honnête homme, et

comme je lui faisais beaucoup de bien, parce que je connaissais sa fidélité et son zèle, il m'était fort attaché. Il vint un matin de bonne heure dans ma chambre me découvrir que la malade faisait non seulement presque tous les jours des présens considérables à ses amis et à ses amies, mais qu'elle avait même témoigné le désir que, dans le cas où elle ne guérirait pas, on distribuât à ces dernières toute sa garde-robe qui était considérable. Surpris de cette conduite imprudente, je me vis obligé de lui en faire des remontrances dans les termes les plus modérés; mais les premiers mots l'irritèrent tellement, que, pour prévenir des suites funestes, je dus sur-le-champ mettre fin à mes reproches, et lui accorder la liberté entière de disposer à son gré de ce qui lui appartenait; j'ajoutai seulement qu'après son rétablissement, qu'elle devait espérer et désirer autant que moi, elle se repentirait sûrement de ses libéralités irréfléchies.

Cet avertissement ne resta pas caché aux misérables qui l'entouraient. Ils imaginèrent des piéges de toute espèce pour se venger et pour me brouiller sans retour avec ma fille, qui, séduite par les instigations de quelques

scélérats, avait déjà de l'aigreur contre moi. Pour réaliser ce projet, on m'expédia d'abord un de ces juifs qui étaient accoutumés à lui vendre différens objets pour sa parure, qu'elle payait ordinairement elle-même, comme nous en étions convenus, au moyen de l'argent qu'elle recevait tous les trois mois. Celui-ci vint un matin me demander une somme assez considérable pour des blondes, des fleurs, des plumes, des rubans, du crêpe : l'aspect de pareilles gens m'était depuis long-temps insupportable, parce qu'ils avaient engagé ma fille à faire beaucoup de dépenses inutiles, à force de la suivre et de lui montrer fréquemment leurs marchandises. J'étais dans ce moment d'assez mauvaise humeur, parce que, peu de momens auparavant, un marchand de vin m'avait présenté un compte considérable pour toutes sortes de vins qu'il avait livrés de temps en temps en mon nom, mais que je n'avais jamais reçus.

Je lui répondis donc en peu de mots, et avec indignation, de s'adresser, comme de coutume, à ma fille, parce que je n'avais connaissance ni de la livraison des marchandises ni de leurs prix. L'adroit coquin feignit d'être fâché de mon refus et de ma méfiance, et

éclata en grossièretés pour exciter ma colère; irrité par ces injures, je le menaçai de le jeter hors de la porte, s'il ne s'éloignait sur-le-champ.

Il me quitta avec un sourire moqueur, entra de suite dans la chambre de la malade, et lui insinua, d'après les instructions qu'il avait reçues de mes ennemis, que pour ne pas l'importuner dans son état actuel, il avait voulu me présenter son compte; mais que j'avais été tout irrité de cette démarche, que je l'avais accablé d'injures, et que j'avais déclaré tout net que désormais je ne voulais plus payer la moindre chose pour elle.

Le premier coup de ces misérables réussit parfaitement : ils m'en portèrent un second plus perfide encore. Les médecins venaient de me donner de terribles éclaircissemens : ils m'avaïent appris que tout espoir de guérison était perdu, et qu'il fallait m'attendre à perdre ma fille avant peu. Minna, qui ne croyait pas son état aussi dangereux, ou qui voulait encore avant sa mort distribuer de nouveaux présens à ses amies, avait donné à une couturière quelques pièces de toile de Hollande pour lui en faire des chemises. Une gardienne de la maison, probablement envoyée par mes

ennemis, m'en avertit, en me conseillant de signifier à la couturière de ne pas tailler sa toile, mais de la laisser encore quelque temps intacte. « Il est possible, continua-t-elle, que mademoiselle guérisse, quoique les médecins désespèrent de sa vie, et dans ce cas il sera toujours temps de faire ce travail; si elle vient à mourir, cette belle toile ne sera pas inutilement taillée, et pourra servir à vous faire des chemises. » Hélas! je fus assez imprudent pour suivre un conseil qui paraissait si bienveillant. On ne manqua pas de rapporter aussitôt à la malade ce que j'avais dit à la couturière, et de lui faire croire que je comptais sur sa mort, et que dans cette attente je pensais à employer la toile pour mon propre usage. Ces accusations perfides, et plusieurs autres encore, devaient naturellement bannir de son cœur ce qu'elle conservait encore d'amour et d'estime pour moi.

Malheureusement je ne pouvais ni prévenir les coups ni me justifier, parce que je n'appris toutes ces intrigues qu'après la mort de ma fille. Ce fut le garde-malade qui me les découvrit.

H.... était, comme je l'ai déjà dit, invité tous les jours à ma table; mais comme, depuis

que l'état de ma fille s'était empiré, je ne mangeais plus dans sa chambre, il s'avisa tout d'un coup de se faire apporter sa nourriture d'une auberge voisine, et de manger en présence de la malade, qu'il ne quittait presque plus depuis plusieurs semaines. Comme ma table était abondamment pourvue, je me plaignis à lui de cette conduite, et le priai de se contenter maintenant à l'avenir de ma cuisine, comme il l'avait fait par le passé : il me répondit, qu'ayant fait un accord avec l'aubergiste, il désirait pouvoir agir à son gré, d'autant plus que j'avais assez de dépenses sans cela. Comme il insista vivement, je me rendis à ses raisons, et consentis enfin à cet arrangement peu convenable ; mais cela fut interprété différemment auprès de ma fille, à qui l'on fit croire que je lui avais refusé ma table par avarice.

Ordinairement ceux qui venaient voir la malade dans la matinée se rendaient d'abord dans ma chambre, y déjeunaient, s'informaient de l'état de la malade, et me témoignaient combien ils étaient affligés de mes souffrances excessives. Connaissant l'hypocrisie de la plupart d'entre eux, je répondais brièvement pour m'en débarrasser, que les revers nombreux auxquels j'avais été en butte

depuis mon arrivée à Hambourg, surtout la mort de ma femme et de mon fils, avaient tellement émoussé tous mes sentimens, que j'étais en quelque façon préparé à ce dernier coup. On comprend que ces réponses, faites dans des momens d'impatience, et dictées plutôt par ma tête que par mon cœur, furent rapportées fidèlement à ma fille, et ordinairement défigurées par des additions. C'en est assez sur ces abominables intrigues, dirigées avec assez de finesse pour m'aliéner entièrement le cœur de ma fille, et pour mettre le comble à mon malheur.

CHAPITRE X.

Un moment de joie. — Changement terrible. — Ma fille meurt. — Evénement abominable à sa mort.

Ma malheureuse fille devint de jour en jour plus faible; j'allais la voir aussi souvent que son état le permettait; mais elle semblait me regarder avec peine, et à toutes mes demandes, elle répondait par des monosyllabes qu'elle prononçait quelquefois avec une indi-

gnation visible. Cela me porta naturellement à penser que cette conduite si froide ne pouvait pas être seulement l'effet de sa maladie, mais qu'on l'avait indisposée contre moi par des calomnies; c'est pourquoi je désirais vivement pouvoir lui parler une fois tête à tête, afin de connaître ses griefs et de me justifier; mais H.... et tous ses compagnons ne la quittaient pas un seul instant, et il y en avait même parmi eux qui poussaient le zèle jusqu'à rester auprès d'elle pendant la nuit, quoiqu'un garde et une garde fussent là pour la servir.

J'étais dans l'usage de lui porter tous les matins, dès qu'elle était éveillée, des fleurs ou des fruits qu'elle recevait ordinairement avec indifférence, et qu'elle livrait presque toujours à ses amis qui se trouvaient là. Un matin je lui portai quelques assiettes pleines de fraises, qu'elle aimait particulièrement, et qui dans cette saison étaient encore très rares.

Accoutumé à un froid accueil, je n'attendais pas le moindre signe de reconnaissance; mais quelles furent ma surprise et ma joie, quand je la vis accepter mon présent avec un plaisir particulier! Elle me fit signe de m'approcher, m'embrassa, fixa pendant quelques momens ses yeux sur les miens, comme si

elle voulait lire la sincérité de mes sentimens dans mes regards, s'émut enfin en voyant ma figure renversée et la douleur que me causait son état actuel; elle m'embrassa encore, et s'écria : « Vous êtes cependant un bon père. » H.... qui nous observait, était dans un coin de la chambre; je pus exprimer à Minna tous mes sentimens, mais non lui parler avec pleine confiance. Elle écouta tout ce que je lui disais avec attention et avec intérêt, et tâcha même de calmer mon inquiétude en m'assurant qu'elle se sentait mieux en ce moment et qu'elle espérait se rétablir. Quelques affaires indispensables m'appelaient hors de la maison. Devant aller dans divers quartiers de la ville, je la priai de me charger de ses commissions, et, après m'en avoir donné quelques unes, elle me dit adieu avec toutes les marques d'un véritable amour filial. Cette conduite aussi affectueuse qu'inattendue me causa une joie inexprimable; mais à peine étais-je parti, que la douleur la plus profonde succéda à cette joie, quand je pensai que, peut-être dans peu de jours, le bonheur qui venait de m'être rendu s'évanouirait pour jamais avec elle. Mais, hélas! cette douleur était encore un délice en comparaison de ce qui m'arriva peu d'heures après.

Mes affaires achevées, je me hâtai de retourner auprès de ma fille, je lui portai quelques fleurs, et en les lui présentant, je lui rendis compte des commissions dont elle m'avait chargé; mais à ma grande surprise, elle fit à peine attention à moi, fixa ses regards sombres devant elle, et parut tout-à-fait défigurée. Je pensai que son état s'était empiré. Je demandai à H.... le motif d'un changement aussi frappant; il haussa les épaules et se tut. Cette réponse muette augmenta encore mon inquiétude; je retournai auprès de ma fille, elle détourna ses regards d'un air fâché, des larmes coulèrent de mes yeux; elle les vit, et y resta insensible. Je saisis avec anxiété sa main, qu'elle retira vivement, et un regard courroucé m'annonça que ce n'était pas sa maladie, mais ma présence qui la mettait dans cette disposition. Désolé de cette conduite, je la priai avec instance de m'expliquer le motif d'un pareil traitement et de l'aversion qu'elle paraissait avoir pour moi, afin que je pusse me justifier : en même temps je l'assurai qu'elle pouvait disposer, franchement et sans réserve, de moi et de tout ce qui était de mon pouvoir. Elle se tut. J'étais interdit, et ne savais que faire; elle me re-

garda d'un air courroucé, se releva brusquement, et, s'adressant à H...., s'écria : « Eh! dites-lui donc de se retirer. » Cet ordre cruel me consterna. O Dieu ! m'écriai-je en soupirant, et le cœur oppressé; et je sortis en chancelant de sa chambre. Ces cruelles paroles furent les dernières que j'entendis sortir de sa bouche.

Cependant le cœur de ma fille ne put, même dans cette circonstance, se démentir entièrement; il faut qu'elle ait senti qu'elle m'avait mortellement affligé, car quelques minutes après, M. H.... vint m'assurer qu'elle n'avait aucun ressentiment contre moi, mais que la maladie seule l'avait portée à l'impatience; que le mécontentement qu'elle venait de me témoigner provenait de ce qu'elle ne pouvait supporter l'excès de ma douleur.

Hélas! c'était une bien faible consolation pour soutenir mon courage; cependant je la saisis dans mon désespoir, pour ne pas succomber entièrement.

Désormais, je ne vis plus ma fille sans avoir obtenu d'avance son consentement, et alors je faisais tous mes efforts pour cacher mon affliction à ses yeux. Je la voyais souffrir; mais je n'osais lui parler, dans la crainte d'exciter

de nouveau son ressentiment contre moi. Quand elle avait quelque chose à m'ordonner, un médecin juif, nommé L.... son, que H.... avait choisi pour elle à mon insu, venait me transmettre ses commissions, et profitait ordinairement de cette occasion pour me rendre compte de sa santé, et me flatter de l'espoir de sa guérison.

Ce charlatan avait beaucoup promis, et ne fit rien; il gâta au contraire ce que les deux autres médecins auraient pu faire de bien par leurs ordonnances.

Deux jours après cette scène désolante, ma fille mourut (1). Peu de temps avant sa mort, elle me fit appeler. Dès qu'elle me vit entrer, elle me fit signe d'approcher; mais déjà sa langue était glacée, elle fit signe à un médecin de lui ordonner encore une potion; il le fit, mais en vain. Avant que le remède fût apporté, elle avait rendu l'âme. Cette scène douloureuse fut suivie bientôt

(1) Elle mourut le 13 juin 1788, à l'âge de vingt-trois ans et vingt-deux jours, après avoir horriblement souffert pendant près de six mois d'un mal provenant d'une exubérance de pituite dans les glandes, et d'un violent rhumatisme, mal qui la retint continuellement au lit, durant les trois derniers mois.

après d'une scène abominable, qui mit le comble à mon infortune. Dès que ma fille, qui était morte sans convulsions, eut fermé les yeux, les spectateurs se mirent à verser des larmes, causées en partie par de véritables regrets, en partie par l'hypocrisie. H.... paraissait inconsolable ; je le regardai avec attendrissement, et m'écriai : « Hélas ! vous avez aussi perdu une amie ; mais, moi, est-il rien qui puisse égaler ma perte ? J'ai perdu une fille, mon dernier espoir, l'unique objet qui me fût encore cher dans ce monde. » Un frisson mortel parcourt encore tous mes membres en me rappelant cette scène terrible ; mais elle fait partie de mon histoire, et je dois la raconter. Vaincu par la douleur, et sans force en achevant ces mots, je m'avançai vers H.... pour trouver une consolation dans ses bras ; mais tout à coup, lançant des regards furieux et levant les poings sur moi, il s'écria : « Tais-toi, ne profère pas une parole, assassin de ta fille, ou je t'écrase. » Les spectateurs arrêtèrent aussitôt les bras de ce forcené, et l'entraînèrent avec force ; je demeurai tout étourdi, accablé d'une douleur profonde, et indigné de cet indigne procédé. Je voulus parler ; mais ma langue était immo-

bile. Je voulus m'élancer sur ce barbare ; mais je sentis mes membres engourdis ; et ma poitrine se souleva avec tant de violence, que je pouvais à peine respirer. Craignant de tomber en défaillance, je me traînai, malgré l'épuisement de mes forces, jusque dans ma chambre, où un des médecins vint me soigner, et tâcha, par ses secours et ses consolations, de calmer mes esprits agités.

Peu de temps après, H.... s'éloigna, ainsi que tous les assistans. Je restai seul avec le garde, et seulement alors mes larmes purent couler. Minna avait été de tout temps ma bien-aimée. Après la mort de mon fils et de ma femme, je l'avais considérée comme l'unique soutien de ma vieillesse, qui s'approchait de plus en plus ; et je la voyais morte et décolorée. J'étais seul désormais au monde, époux sans épouse, et père sans enfans. Je ne puis concevoir comment, après les nombreux malheurs qui m'avaient accablé depuis quelque temps, et surtout dans ce jour terrible, j'ai pu conserver assez de force pour ne pas succomber.

CHAPITRE XI.

Découverte affligeante. — Acte de donation. — Enterrement de ma fille.

Je restai pendant plusieurs heures dans ma chambre, assis, abandonné à moi-même, et plongé dans la plus profonde douleur. Enfin, la nuit survint : comme je ne me faisais ni voir ni entendre, ma fidèle servante, nommée Dörrerin, retenue au lit par la maladie qui l'enleva quelques mois après ma fille, fut en peine de moi, se leva malgré sa faiblesse, et vint dans ma chambre pour me consoler. En même temps elle m'avertit des devoirs que j'avais à remplir pour l'enterrement de la défunte. Bientôt après, le garde vint m'engager à m'acquitter de cette triste mission. Je m'arrachai donc pour quelque temps à l'objet principal de ma rêverie, et tâchai de recueillir mes idées pour être en état de faire ces dispositions. J'allai d'abord préparer le linge nécessaire. Je trouvai les clefs des armoires et des commodes de ma fille, qu'elle ne m'avait plus confiées depuis assez long-

temps, dans le sac qui était auprès de son lit. Je vis avec peine le désordre extrême qui régnait dans sa chambre ; je me rappelai le passé, et tout ce qui était arrivé pendant sa maladie et à sa mort ; je prévis qu'on pouvait avoir abusé de sa bonté et de sa grande faiblesse. J'allai donc examiner jusqu'à quel point ses amis intéressés avaient poussé le manque de délicatesse. J'ouvris tous les tiroirs les uns après les autres, et, de toute sa richesse en linge et en parure, je ne trouvai rien autre chose que de vieilles hardes usées et des bagatelles insignifiantes. Elle avait une parure en diamans, qui, l'année précédente, au jour de sa fête, lui avait été envoyée en présent par le généreux négociant H..g..n, et plusieurs autres de nos riches Mécènes ; une bague de diamans qu'elle avait reçue du duc de Courlande, et que depuis quelque temps j'avais fait monter et agrandir pour lui causer une agréable surprise ; enfin plusieurs autres bagues de prix, des tabatières d'or, de grandes médailles, des montres, et en général une grande quantité de choses précieuses amassées peu à peu : mais les tiroirs où tous ces objets devaient se trouver étaient vides. J'ouvris ensuite aussi les autres, sans

trouver rien autre chose que quelques étuis et des bagues insignifiantes ; deux montres, qui heureusement pendaient encore au-dessus de son lit, et une bourse avec quarante ducats danois environ. La garde-robe seule était restée intacte, probablement parce qu'on n'avait pu l'emporter aussi aisément que le reste. Je cherchais encore dans tous les coins, m'informai dans toute la maison ; mais personne ne put me donner aucun renseignement sur ce point extrêmement essentiel. A la fin, je m'avisai d'en écrire à H..., qui, ayant été presque toujours auprès de la malade, pouvait en avoir connaissance. Il me répondit qu'il était encore trop pénétré de douleur pour songer à de pareilles choses ; mais que si je voulais m'adresser à lui le lendemain, il pourrait me donner différens éclaircissemens qui seraient nécessaires. Je me rendis donc chez lui, et H..., après que je l'eus questionné à plusieurs reprises, me dit d'un air affligé qu'il avait souvent avancé des sommes considérables à ma fille pendant sa maladie, et que celle-ci, avant sa mort, se ressouvenant avec reconnaissance de tous les soins qu'il lui avait prodigués pour augmenter son instruction musicale (soins qui étaient restés

sans récompense) ; et que, craignant en même temps qu'après sa mort je ne refusasse d'acquitter des dettes dont elle reconnaissait la validité (c'est ainsi qu'était conçu l'acte de donation dont je vais parler tout à l'heure), elle lui avait donné préalablement sa grande bague de diamans, une tabatière d'or (1), et son forte-piano; trois choses pour lesquelles elle avait fait dresser et lui avait fait remettre un acte formel de donation, dont on me délivrerait copie si je la demandais; que, pour plus de sûreté, elle lui avait donné en gage son collier de diamans et quelques épingles précieuses, qui me seraient rendus lorsque j'aurais livré le forte-piano, et reconnu la validité de l'acte de donation; que, quant au reste des tabatières, bagues, montres et médailles, il ne pouvait me dire ce qu'elles étaient devenues. « Il est possible, dit-il, que, faute d'argent (quelle accusation odieuse!), elle ait vendu tous ces bijoux, ou qu'elle les ait donnés à quelque autre de ses amis. » Cette nouvelle preuve de l'indifférence de ma fille pour moi, mettait,

(1) La même tabatière qu'elle avait reçue du prince héréditaire de Danemarck.

pour ainsi dire, le sceau à toutes les mortifications et à toutes les injustices que j'avais jusqu'alors essuyées de sa part. J'allai consulter quelques jurisconsultes sur cette affaire importante; mais je trouvai peu de consolations. Tous déclarèrent la donation valide, parce que ma fille avait gagné sa subsistance en société avec moi; ce qui lui donnait le droit de disposer librement de son bien; que si je voulais ménager la réputation de ma fille, et m'épargner les frais d'un procès que, selon toutes les apparences, je devais perdre, il fallait reconnaître la donation; et comme, pour le reste des choses qui me manquaient, et qui avaient été ou volées ou données, je ne pouvais poursuivre personne, il fallait me taire, et supporter patiemment cette perte considérable, que je pouvais évaluer à six mille marcs, en y comprenant la donation et ce qui m'avait été enlevé depuis quelque temps.

Ma fille fut enterrée huit jours après, avec tout le cérémonial et toutes les convenances exigées, dans le village de Nienstäden, à deux petites lieues de Hambourg, suivant l'ordre qu'elle en avait donné peu de temps avant sa mort, non pas à moi, mais à H.... : Z...i,

A...seh, et quelques autres acteurs qui accompagnaient l'enterrement, la portèrent au tombeau. Plusieurs amis de la défunte, qui étaient venus de Hambourg et d'Altona, jetèrent des fleurs sur sa tombe; et, dans la suite, presque chacune des personnes qui l'avaient connue, en visitant cet endroit, situé dans une contrée fort agréable, accourut auprès de son tombeau consacrer quelques instans à sa mémoire.

CHAPITRE XII.

Apologie de ma fille.

La conduite humiliante de ma fille à mon égard pendant la dernière année de sa vie, son manque de confiance et cette absence entière d'amour qu'elle me témoigna vers la fin, ne peuvent être attribués à son cœur. Quelques scélérats, comme je l'ai déjà dit, étaient la cause principale de ce changement contre nature. Ils avaient su gagner peu à peu sa confiance par l'adulation et par la ruse, et m'avaient insensiblement enlevé son cœur par les intrigues les plus adroites et les calomnies les plus abominables.

Je pardonnai, de son vivant, à celle que j'avais tant aimée, et je l'excusai après sa mort, lorsque j'eus appris les artifices infernaux dont on avait fait usage pour la séduire. Je dois être depuis long-temps justifié, à mon tour, aux yeux de cet esprit bienheureux! Passant sous silence l'époque qui suivit la mort de ma femme, et pendant laquelle sa conduite différa d'une manière si frappante de la façon de penser et d'agir qu'elle avait toujours eue jusqu'alors, je vais reproduire ici son portrait tel que me le dictèrent mon cœur et la vérité, et tel que je l'ai tracé autrefois dans sa biographie :

« Minna était, tant au moral qu'au physique, une fille parfaite; sa taille à la grecque était élancée, et ses grands yeux, sans chercher à séduire, attiraient vers elle, par un charme irrésistible, quiconque n'était pas entièrement insensible; ses cheveux étaient blonds et sa peau d'une blancheur éblouissante; toutes les autres parties de son corps et de son visage étaient en harmonie, et formaient un ensemble parfait. Son cœur ne respirait qu'amour et bonté; elle n'avait pas de désir plus ardent, que celui de faire autant de bien que le lui permettaient ses moyens,

et surtout de soulager les indigens ; c'était toujours avec avidité qu'elle saisissait l'occasion de satisfaire ce désir ; alors elle répandait largement ses bienfaits autour d'elle, et faisait souvent, auprès de ses amis et de ses admirateurs, des collectes pour secourir certains pauvres qui, ayant vécu autrefois dans l'aisance, rougissaient de découvrir leur misère aux yeux du public. Je dirai même qu'elle n'admettait auprès d'elle ses admirateurs que dans l'intention charitable d'obtenir des secours plus abondans pour ses pauvres protégés. Elle avait un esprit plus qu'ordinaire, sans chercher à le faire briller ; beaucoup de lecture, sans jamais en faire étalage ; et beaucoup de vivacité dans la répartie, sans jamais en abuser. Elle avait en horreur le mensonge, l'artifice, la calomnie et les suites de ces vices. Elle ne disait jamais que la vérité, agissant ouvertement aux yeux de tout le monde, et n'aurait jamais enfreint les lois de la plus sévère probité, quand même il y serait allé du bonheur du reste de sa vie. La modestie était l'une de ses principales vertus ; non seulement elle rendait la plus parfaite justice à la beauté des autres femmes, au talent des autres artistes, elle se mettait même de bonne grâce

au-dessous d'eux, lorsqu'elle était convaincue de leur supériorité, et ne s'appliquait alors, quant aux derniers, qu'à se rapprocher des objets de son admiration. Tout artiste distingué avait des droits à son estime. En musique, son favori était Haydn; son portrait, le seul que l'on vît chez elle, était placé au-dessus de son clavecin.

« Mais, en revanche, elle traitait avec sévérité ceux qui, dépourvus de talens, avaient des prétentions à la science et à l'habileté; et ce n'était que lorsqu'il s'agissait de leur intérêt personnel, qu'elle reprenait son bon cœur.

« Elle s'habillait avec goût, et même quelquefois avec élégance; mais, sa toilette achevée, elle oubliait son miroir et toute prétention à la beauté. Elle avait beaucoup de vivacité, mais aucune passion violente; ses goûts se bornaient à la musique, à un genre de vie tranquille, et à un peu d'aisance. Du reste, elle remplissait ponctuellement tous les devoirs de sa profession. Chaque matin, avant de s'occuper de ses affaires ordinaires, elle donnait un souvenir à son Créateur et à sa dernière destination. »

Telle était Minna. Et cette réunion de tant de perfections corporelles, ce prodige de

brillantes vertus, devait être, sur la fin de ses jours, cruellement avili par des monstres. Hélas! après ses fautes, au milieu même des égaremens, dont elle se serait sûrement repentie, et qu'elle aurait fait oublier lorsque, tôt ou tard, le bandeau de l'erreur serait tombé, elle m'était encore chère, et fut trop tôt enlevée au monde et à mon cœur. Quel est l'homme noble et sensible qui, ayant connu cette créature angélique dans son éclat et dans sa pureté, n'approuvera pas ma douleur, ne versera pas des larmes sur sa perte?

CHAPITRE XIII.

Mon apologie. — Compositions littéraires. — Séjour à la campagne. — Remarque.

Long-temps je fus incapable de penser et d'agir; mon âme n'était remplie que du sentiment de la perte de toute ma famille, et du souvenir des plaisirs purs dont j'avais autrefois joui dans son sein.

Tout ce qui se passait autour de moi ne m'inspirait aucun intérêt; les plaisirs de la vie paraissaient à jamais perdus pour moi.

A cette triste situation, vinrent se joindre les soins de l'avenir; car, outre les dépenses que je fus obligé de faire aussitôt après mon arrivée à Hambourg, où, comme je l'ai déjà dit, je restai plus de six mois sans emploi, et par conséquent sans appointemens; outre les différentes sommes prêtées à plusieurs acteurs pendant ma direction, et qui ne m'ont jamais été remboursées, les dépenses considérables nécessitées par les maladies de ma femme et de mes enfans, les frais énormes de sépulture, le gaspillage qui eut lieu dans mon ménage cette dernière année, les vols, les tromperies, les pillages et les présens m'avaient enlevé peu à peu plus de la moitié de la fortune, assez considérable, que j'avais amassée dans l'espace de plusieurs années. Ce qui ne me fut pas moins sensible, ce fut le refroidissement que je remarquai dans la conduite de la plupart de mes amis. Ma maison, autrefois si fréquentée, était maintenant déserte, abandonnée de tout le monde; j'en remplissais seule la solitude avec une vieille servante. Minna avait été l'idole du public; les calomnies cruelles de mes avides ennemis avaient trouvé accès auprès de ce public trop crédule, et m'avaient généralement rendu odieux. Mes

anciens domestiques, les habitans de la maison et les personnes qui avaient bien connu ma position étaient les seuls dont je pusse attendre quelque pitié. Plusieurs de ces derniers me donnèrent enfin le conseil de fréquenter plus souvent les sociétés publiques, dont je m'étais entièrement retiré depuis quelque temps, tant pour chercher à me distraire, que pour tâcher, par ma conduite, et en profitant des occasions qui se présenteraient pour mieux expliquer le passé, de faire revenir de leurs prétentions contre moi les personnes qui, ne connaissant pas particulièrement mon caractère, s'étaient laissé prévenir à mon égard. Je suivis leur conseil, pris un autre logement, fréquentai les lieux publics, et cherchai le plaisir où je pouvais espérer de le trouver. On m'écouta, et l'on ne prononça plus sur mes intentions qu'avec quelque ménagement. Peu à peu on commença à concevoir une opinion plus avantageuse sur mon compte.

L'avidité et la perfidie de mes ennemis se dévoilèrent de plus en plus; la pitié, que je devais inspirer, gagna insensiblement tous les cœurs, et j'eus enfin la satisfaction de voir que tout homme de bien détestait le misérable

qui était la cause de l'aveuglement de Minna et de mon infortune, et que chacun me rendit l'estime qu'il m'avait accordée autrefois.

Pendant ce temps, je m'occupai de la correction et de l'édition complète de mes ouvrages dramatiques; cette occupation détourna en quelque façon mes regards du malheur dont je venais d'être accablé. Je dédiai à mes anciens et illustres protecteurs ces ouvrages dont j'avais formé huit volumes. Le duc de Saxe Weimar, le duc régnant de Courlande, et le duc Ferdinand de Brunswick me firent la grâce de m'en accuser la réception, et d'accompagner leurs lettres de présens considérables. Mais la duchesse de Gotha, la veuve du duc de Weimar, ainsi que le duc de Holstein-Beck, qui m'avaient autrefois montré tant de bienveillance, gardèrent un silence absolu, ce qui me fit présumer que les exemplaires destinés à ces augustes personnages ne leur ont pas été remis.

Cette occupation ne put entièrement me tirer de mon abattement, parce que chaque personne qui m'adressait la parole, me rappelait la perte que je venais de faire; désirant donc de me soustraire à ces condoléances continuelles, et à toutes ces émotions insigni-

fiantes, je me retirai dans une campagne peu éloignée de Hambourg, et j'y passai quelques mois, aussitôt que je fus parvenu à me défaire, par une vente publique, de mes meubles, de mes livres et des choses dont je pouvais me passer, ainsi que des effets qu'avait laissés ma fille.

Dès les premiers jours de mon arrivée en ce lieu appelé le Ruisseau-Vert, je commençai à goûter quelque tranquillité que me procurèrent surtout l'air frais de la campagne, et l'aspect riant des environs.

Là, j'eus lieu d'examiner de plus près les amusemens champêtres de certains Hambourgeois, parce qu'en qualité d'ancienne connaissance et de nouveau voisin, je fus, par la plupart des propriétaires, gracieusement invité à prendre part à leurs plaisirs qui me procurèrent, sinon les plus douces jouissances, du moins quelque distraction. Je vais décrire le genre de vie d'une société où je me trouvais très souvent; j'espère que cette description ne sera pas désagréable à quelques uns de mes lecteurs.

Ordinairement les dames arrivaient le samedi, dans l'après-midi, et préparaient tout dans une maison de campagne qu'on avait

louée pour recevoir la compagnie qui devait les suivre. Quelques servantes et quelques ouvriers avaient déjà été envoyés de bon matin, en avant, avec de grands mannequins pleins de vivres de toute espèce. En arrivant, les dames faisaient dépaqueter le reste des provisions, dont les voitures étaient remplies. Comme tout se faisait avec ordre, on se promenait quelque temps sur la terrasse, ou dans le jardin, jusqu'à ce que l'on vînt appeler pour prendre le thé, ce que l'on faisait alors avec plus de plaisir. La table était dressée sous un berceau, devant la porte de la maison, ou à l'ombre d'un arbre, dans le jardin. Sur le soir arrivaient ceux des hommes que leurs affaires avaient retenus à la ville, jusqu'à cette heure. Alors on servait de nouveau du thé; on fumait, tout en buvant et en s'entretenant du beau temps et des agrémens de la vie champêtre. Ensuite la compagnie se levait pour aller s'asseoir dans le salon, à des tables d'hombre et de wisk, que l'on y avait préparées. Quelques heures après, l'on venait annoncer que le souper était servi; alors on cessait de jouer, l'on se mettait à table. Comme la compagnie ne se livrait au repos que bien après minuit, il était tout naturel qu'on ne

s'aperçût pas du lever du soleil; mais, à dix heures précises, chacun des membres dispersés dans les différentes chambres, et dans les maisons voisines, se réunissaient au salon; les hommes en robe de chambre et en chapeaux, les femmes en déshabillé. L'on avait déjà de l'eau bouillante pour faire du thé, ce dont se chargeait l'une des dames; on le buvait en parlant des affaires domestiques, en se racontant mutuellement les rêves que l'on avait faits la nuit passée; on en faisait l'explication, et l'on vantait surtout avec transport les charmes de la vie champêtre, la beauté des environs et la sérénité du temps; après quoi la proposition d'une promenade dans la campagne était faite et acceptée avec empressement. Mais malheureusement le soleil était alors au méridien; à peine avait-on mis le pied hors de la maison, que l'on trouvait la chaleur excessive; la promenade en restait là; et, pour y suppléer, on faisait une partie de wisk ou d'hombre. Enfin arrivait le temps où les dames devaient penser à leur toilette. Les hommes, qui s'habillaient en quelques minutes, se faisaient, pendant cet intervalle, servir un petit déjeuner, consistant en rôti froid, jambon, saucisses, langues de bœuf fu-

mées, beurre, fromage, pâtisseries, liqueurs, vin de Malaga, etc. etc. Peu à peu les dames rentraient dans la salle à manger, et tenaient compagnie aux hommes pendant le déjeuner. Après avoir pris part à ce repas, elles allaient s'asseoir, avec leurs broderies, dans le berceau qui se trouvait devant la porte; là, on critiquait les passans, on racontait tous les bruits de la ville, l'on discutait sur les modes et les parures des femmes, et l'on prodiguait les plus grands éloges aux amies absentes. Les hommes, pendant ce temps-là, passaient leur temps à jouer aux quilles. A trois heures, les jeux, les louanges, les critiques étaient mis de côté, et la compagnie se rassemblait de nouveau pour se rendre dans la salle à manger, où l'on trouvait un repas champêtre de quatre plats environ, sans compter les jambons, les pâtés froids, la pâtisserie et le dessert. Là se trouvaient aussi plusieurs paniers de vin, de bière anglaise, etc., que l'on avait fait venir le matin de la ville; et ainsi, jusqu'à cinq heures, on mangeait avec appétit, et l'on buvait copieusement.

En se levant de table, le besoin de hâter la digestion rendait l'exercice plus nécessaire qu'en aucun autre moment de la journée.

Comme chacun en était intimement persuadé, dès que l'on arrivait au dessert on projetait et l'on acceptait d'une voix unanime une promenade générale, et celle-ci avait effectivement lieu après que chacun des convives s'était pourvu d'une ombrelle. Le soleil était encore élevé et dardait assez de ses rayons avec force; mais pour cette fois l'on bravait son ardeur, et, à l'ombre des tilleuls et des saules, à la faveur d'un frais zéphir, on poussait la promenade jusqu'à un grand demi-quart de lieue sur la grande route. Mais alors les dames et quelques hommes qui avaient trop caressé la bouteille, ne pouvaient plus supporter la chaleur, et l'on retournait s'asseoir à la table de thé. On se retirait alors dans l'endroit le plus frais de la maison, on prenait du thé, et l'on recommençait à jouer au whist et à l'hombre jusqu'à dix heures. L'on avait bien envie en ce moment de respirer l'air du soir pour se rafraîchir; mais par malheur le souper était servi, et il fallait absolument ne pas le laisser refroidir : on était donc obligé de renoncer à la promenade. Les messieurs offraient leur bras aux dames et les conduisaient à table, où chacun restait jusqu'à minuit; après quoi on allait se livrer au repos, très accablé des

fatigues du jour. Le lundi, à neuf heures du matin, les voitures de la société étaient déjà devant la porte, prêtes à partir. On prenait congé des amis qui restaient et des voisines; on se félicitait de nouveau d'avoir joui de l'air agréable et vivifiant de la campagne, et l'on retournait tout joyeux à la ville, après s'être mutuellement promis de se rassembler à la fin de la semaine.

CHAPITRE XIV.

Voyage à Stettin. — Maladie. — Anecdote.

Quelque agréable que fût mon séjour dans ces lieux, quelques distractions que je trouvasse dans le commerce de mes voisins, je m'aperçus que les plaisirs de la table, les divertissemens bruyans ne pouvaient pas être une consolation pour moi. Je voyais tous les jours autour de moi une grande quantité de personnes qui cherchaient à me distraire, et qui étaient favorablement disposées à mon égard; mais je ne trouvai parmi elles aucun véritable ami qui prît sincèrement part à mes malheurs. Ces raisons, ainsi que l'approche

de l'hiver, me décidèrent à quitter entièrement Hambourg; je résolus de me fixer pendant quelque temps à Stettin pour y chercher des consolations dans les bras de ma mère et dans le sein de mes amis.

Ma mère, qui, malgré son grand âge, conservait encore assez de forces, fut ravie de me revoir, et apprit avec plaisir la résolution que j'avais prise de passer quelque temps auprès d'elle; mais mon abattement et ma tristesse lui causèrent de vives inquiétudes pour ma santé. Je remarquai un aussi tendre intérêt dans mes amis de cette ville, dont la mort, hélas! avait prodigieusement diminué le nombre depuis mon dernier passage. La perte qui me fut le plus sensible fut celle de l'honnête conseiller de commerce Witte, et du respectable prédicateur Steinbruck.

Déjà depuis long-temps les chagrins nombreux et imprévus que j'avais éprouvés avaient sensiblement affaibli mes forces, il ne fallait plus qu'un faible coup pour renverser la machine ébranlée; il ne tarda pas à se faire sentir par une violente frayeur que me causa un grand incendie qui éclata tout à coup dans mon voisinage. Mes nerfs en furent si fortement attaqués, que je fus atteint quelques

jours après d'une maladie longue et sérieuse. Heureusement je trouvai dans mon ami Kölpin un très habile médecin, qui employa toutes les ressources de son art pour me rétablir, et qui y parvint. Cependant je restai pendant un an dans un état de langueur auquel succéda une fièvre dangereuse qui dura deux mois entiers.

Les soins obligeans de cet homme généreux, et les peines que se donnèrent plusieurs de mes amis pour chercher à me dissiper, en me procurant dans leurs familles des plaisirs variés, produisirent sur moi un effet si heureux, que je commençai, non seulement à reprendre du goût pour les distractions habituelles, mais que je me montrai même sensible aux plaisirs les plus rafinés de la vie.

La société continuelle de personnes si bonnes et si cordiales, et la part que je prenais souvent aux travaux de la loge des francs-maçons de cette ville, qui était présidée par mon ami Kölpin, finirent par me réconcilier entièrement avec les hommes. Ce fut avec la joie la plus vive que je remarquai, dans ces assemblées solennelles, le zèle ardent que mes confrères et mes compatriotes mettaient à

maintenir cet ordre respectable, et à soulager les malheureux.

A cette occasion, je ne puis m'empêcher de rapporter un exemple frappant de l'humanité et du désintéressement qui distinguent mes honnêtes et braves compatriotes. Un jour je me rendis au bastion pour y voir entrer et sortir les vaisseaux. Quelques petits étourdis jouaient sur une nacelle; le propriétaire de l'esquif accourut, et les menaça de les fustiger. Tout effrayés, ils s'élancèrent sur quelques bateaux et arrivèrent sans accident sur le rivage; mais l'un d'eux resta en arrière, la frayeur lui fit perdre la tête, et il tomba dans l'eau en voulant sauter sur un pont de décharge. Le courant l'emporta, et comme l'on ne put assez promptement détacher les nacelles voisines pour le suivre, on désespérait déjà de pouvoir le sauver; par bonheur, il reparut encore une fois sur l'eau, à peu de distance d'une chaloupe, dans laquelle se trouvait un vieux pêcheur. Le vieillard, l'apercevant, courut à son secours en passant par dessus quelques nacelles qui se trouvaient là, saisit un pan de son habit, parvint, non sans peine, à le retirer dans son bateau, vogua du

côté du bastion et jeta l'enfant sur le rivage; celui-ci, qui n'avait encore avalé que très peu d'eau, et qui redoutait les coups dont on l'avait menacé, se mit à courir de toutes ses forces, sans s'occuper ni de son libérateur, ni de son chapeau que l'on avait aussi repêché, et qu'on lui avait jeté. Le vieux pêcheur remonta sans mot dire dans sa barque, et reprit sa pipe qu'il se mit en devoir de rallumer. Je considérais avec étonnement cet homme qui se remettait à son ouvrage sans donner à connaître par aucun signe qu'il venait de se passer un événement intéressant. Je m'approchai de lui, je louai sa bonne action, et lui témoignai combien j'étais surpris de son sang-froid, et de l'indifférence qu'il montrait au moment où il venait de sauver la vie à un homme. « Eh! n'est-ce pas un devoir! me répondit-il, presque fâché de ma question. Ces étourdis devraient se tenir éloignés des bâtimens, ils nous épargneraient la peine de les sauver. » Ensuite, il continua à secouer tranquillement ses poissons, sans s'occuper davantage de moi.

CHAPITRE XV.

Travaux littéraires. — Départ pour Schweringsbourg. — Séjour dans cette ville. — Départ pour Berlin.

J'avais passé presque une année entière à Stettin, où, dans les derniers mois qui suivirent le rétablissement de ma santé, j'avais composé la comédie qui a pour titre : *Imprudence et Erreur*, lorsque le comte de Schwerin, dont j'ai déjà parlé dans la première partie de ce volume, arriva ici. Il venait d'être tout récemment instruit des pertes cruelles que j'avais éprouvées; il vit l'état de langueur et de faiblesse auquel m'avaient réduit mes chagrins et ma longue maladie, et me proposa de l'accompagner à sa campagne de Schweringsbourg, où la beauté de la saison, le grand air et la société de sa famille et de ses voisins, devaient infailliblement contribuer à mon prompt et entier rétablissement.

Ma mère et mes amis appuyèrent cette proposition; je l'acceptai donc : je me séparai de nouveau de mes bons compatriotes, et pour

toujours, hélas! de ma bonne vieille mère; car dès ce moment je ne la revis plus.

Nous fûmes accompagnés du frère aîné du comte, dont j'avais eu occasion de faire la connaissance quelque temps auparavant à Stettin. Cet homme avait, par suite d'une folie de jeunesse et à la requête de sa mère, passé une grande partie de sa vie dans une forteresse; maintenant qu'il avait recouvré sa liberté, il se trouvait, au moyen d'une petite pension et des secours de son frère cadet qui était puissamment riche, dans une position au-dessus du besoin et assez commode, à la vérité, mais non pas brillante; comme il avait du talent pour la poésie, il consacrait ses momens de loisir à la littérature. Ainsi que son frère, il était très éloigné de toute espèce de prétention fondée sur le rang et la noblesse; je trouvais donc d'autant plus d'agrément dans sa société. Le comte régnant était, comme je l'ai déjà dit, très bienfaisant et très humain, et n'avait d'autre défaut que d'aimer le luxe et la dépense, ce qui avait peu à peu diminué sensiblement son revenu, d'ailleurs très considérable. La comtesse, par bonheur pour son mari, était tendre épouse, bonne mère, et très économe. Elle fit tout

ce qui était en son pouvoir pour maintenir l'aisance dans sa famille, et donna particulièrement ses soins à ce que ses enfans, qui pour la plupart étaient déjà grands, reçussent une bonne éducation.

Dans cette société, composée de personnes bonnes et aimables, je menai pendant quelque temps une vie heureuse et exempte de tout souci. Tant de distractions et de plaisirs si variés avaient sensiblement affaibli en moi le souvenir de mes peines passées.

Le comte, qui aimait à voir autour de lui un cercle nombreux d'amis, donna plusieurs fêtes brillantes aux gentilshommes du voisinage, et deux fois par semaine il faisait exécuter un concert, sous la direction du gouverneur de ses enfans, nommé Weitenkampf, qui était très habile musicien. Il y avait aussi au château un théâtre fort bien organisé, sur lequel on représentait quelquefois, et surtout pour les fêtes de famille, des comédies et de petits opéra; les acteurs étaient le comte, son frère, sa fille aînée, jeune personne très aimable et pleine de talens, quelques filles des seigneurs du voisinage, et plusieurs officiers de la maison; moi-même je me décidai, à la demande de toute la famille, à faire partie de

la troupe, et l'on donna quelques pièces avec beaucoup de succès. Pendant mon séjour au château, arriva le jour de naissance de la comtesse, que l'on fêta avec une pompe extraordinaire, et par des réjouissances ordonnées avec infiniment de goût; on représenta aussi, à cette occasion, le petit opéra qui a pour titre : *L'Hermite de Formentera*, par le président de Kotzbüe, pour lequel Weitenkampf composa une excellente musique, et qui fut précédé d'un prologue de ma façon.

La fête de la moisson se distingua surtout par la magnificence avec laquelle on la célébra : tous les vassaux des terres du comte, et beaucoup d'autres des seigneuries voisines y étaient invités. Après avoir entendu dans la chapelle du château un sermon en forme d'actions de grâces, les paysans et paysannes, dont le nombre se montait à plusieurs centaines, se rassemblèrent, partie sur la spacieuse place du château, partie dans le jardin, où on leur servit un repas abondant, de la bière et de l'eau-de-vie. Le repas fini, commencèrent les danses villageoises, qui s'ouvrirent par une danse de caractère, exécutée dans la salle où mangeaient le comte et ses hôtes. Quand on se fut levé de table, on se rendit au théâtre,

où chacun pouvait entrer ; après quoi la fête se termina par un souper et un bal.

Le comte avait fait faire, par le sculpteur Bettkober, professeur à Berlin, la statue de son oncle, le célèbre héros Schwerin. Ce chef-d'œuvre fut achevé à cette époque ; il arriva pendant mon séjour, et fut, en présence de tous les vassaux de Schweringsbourg et d'un grand nombre de nobles du voisinage, inauguré avec toute la solennité possible, au milieu de la place du château. Le frère du comte prononça avec dignité et attendrissement, en l'honneur de cet homme immortel, un discours qu'il avait composé. Cette cérémonie fut, comme la fête de la moisson, suivie d'un repas brillant donné à tous les assistans.

Les jours où il n'y avait point de fêtes au château, je faisais ordinairement de petites promenades à pied dans les environs, où j'étais parfaitement accueilli par les propriétaires. Cet exercice salutaire me rendit en peu de temps mes forces, et finit par rétablir entièrement ma santé. Mon endroit favori était Putzaar, où le fermier Schröder, par son excellente administration, la bonne éducation qu'il donnait aux enfans, son hospitalité

et son humanité, s'était concilié l'amour et l'estime de tous ses inférieurs et de tous ses voisins. Pendant les mauvais temps, je trouvais une distraction agréable dans la bibliothéque assez nombreuse du comte, et dans sa galerie de tableaux bien choisis. Enfin, l'hiver s'approcha. Le frère de ma femme, Koch, qui depuis quelque temps avait quitté le théâtre, et avait obtenu la place d'inspecteur du théâtre royal de Charlottenbourg, me fit part de son nouvel établissement, et m'apprit en même temps que, lorsque le roi, en revenant de Silésie, était retourné pour la première fois au théâtre de Berlin, il avait demandé une pièce de ma composition, et qu'à cette occasion il s'était informé du lieu de ma retraite. Comme j'avais reçu des preuves multipliées de la faveur et de la bienveillance de ce monarque avant son avènement au trône, cette circonstance me parut de bon augure. Je regardais donc comme nécessaire, quelque agréable que fût ma demeure actuelle, de m'en arracher, et de tirer, autant que possible, parti des heureuses dispositions du roi à mon égard, pour chercher à obtenir un établissement solide, que je désirais depuis si long-temps.

Mon généreux bienfaiteur, qui venait de me faire préparer une demeure commode pour l'hiver, vit mon départ avec peine, parut douter de l'accomplissement de mes espérances; mais, pour ne pas s'opposer à mon bonheur, si, contre son attente, je venais à réussir, il consentit enfin à me laisser partir, en me faisant l'offre généreuse, dans le cas où je serais trompé dans mon espérance, d'avoir recours à lui, et de revenir à Schweringsbourg, où je trouverais un asile assuré tant qu'il vivrait.

Je me séparai de lui avec un vif serrement de cœur, comblé de ses bienfaits, de ceux de la comtesse et de toute cette aimable famille, et je partis pour obtenir l'établissement sur lequel je comptais.

CHAPITRE XVI.

Berlin. — Fâcheuse rencontre. — Travaux littéraires. — Affaire désagréable avec un poète dramatique.

Mon premier accueil à Berlin ne fut pas brillant : j'étais descendu le soir fort tard dans

une auberge, et le lendemain dès le matin je sortis pour louer un logement convenable. En chemin je rencontrai un homme dont la démarche m'étonna beaucoup ; son regard était farouche, son allure hautaine, et à chaque pas il frappait fortement le pavé de sa canne. Il jeta par hasard les yeux sur moi, vit que je le considérais avec attention, et vint sur moi d'un air furieux : « Pourquoi restez-vous là à bayer aux corneilles ? me demanda-t-il avec aigreur ; je pense que je ne suis pas le premier homme que vous voyez. — Cela est vrai, répondis-je un peu surpris de cette grossière apostrophe ; et je continuai mon chemin. — Halte ! » s'écria-t-il en me saisissant par la main, et me retenant avec force.

« Vous avez le sens commun, j'espère. — Jusqu'à présent personne ne me l'a encore refusé, repartis-je. — Eh bien ! écoutez-moi donc, et décidez. » A ces mots, il me tira à l'écart, et me raconta qu'il était parvenu autrefois par son activité à amasser une fortune considérable ; mais que plusieurs entreprises importantes lui avaient mal réussi, et qu'enfin, à l'incitation d'un personnage éminent (il me nomma un ministre), il s'était engagé dans de grandes spéculations de grains ; qu'il

en avait déjà acheté une partie et retenu l'autre, parce que son protecteur l'avait assuré qu'une guerre prochaine était inévitable. Il avait compté là-dessus avec confiance; mais, par malheur, au moment où il allait passer un contrat avec le commissariat, la paix avait été renouvelée avec l'ennemi. « Je restai donc là, continua-t-il, avec mon blé, dont la moitié n'était pas encore payée. Pour surcroît de malheur, les prix baissèrent presque d'un quart, parce que l'on comptait sur de riches récoltes. Je présentai une supplique pour obtenir une indemnité, que l'on me refusa tout net.

« Bref, ma banqueroute était inévitable. Le diable m'envoya encore un avocat, qui me conseilla d'appeler en justice le patron qui m'avait engagé à acheter du grain. Je me laissai persuader; mais je perdis aussi le procès, après avoir été de jour en jour leurré par de vaines espérances; et je fus, en outre, obligé de payer les frais. Qu'en pensez-vous? dit-il en finissant, cela ne s'appelle-t-il pas agir ouvertement en coquin? d'abord ruiner un homme d'honneur de fond en comble, et lui arracher ensuite par des frais de justice jusqu'à sa dernière ressource? »

Quelque court et décousu que fût son récit, j'en compris cependant assez pour voir qu'il avait tort, et ne pus, en conséquence, m'empêcher d'excuser l'adversaire qui l'avait engagé dans l'achat des grains, parce qu'il avait agi dans une bonne intention, et qu'il n'avait pu prévoir le traité de paix conclu dans la suite avec l'ennemi. Je finis en blâmant l'imprudence impardonnable avec laquelle il s'était engagé dans une entreprise aussi importante. « Comment ! s'écria-t-il tout à coup, tu es aussi un de ces maudits chicaneurs ! Je veux t'étrangler, et avec toi tous ceux de cette race de vipère qui me tomberont sous la main. » A ces mots, il me donna une bourrade furieuse dans la poitrine, et m'appliqua sur la tête un coup de canne qui m'étourdit et me fit reculer en chancelant; et comme cette scène singulière se passait près du bureau de la marine, la sentinelle qui y montait la garde, voyant la fureur de cet homme, accourut à mon secours. Plusieurs personnes se rassemblèrent, et mon ennemi, se voyant en danger d'être lui-même maltraité, prit la fuite. Le coup que j'avais reçu n'eut aucune suite fâcheuse. En peu d'instans je revins à moi; je donnai un pour-boire à la sentinelle,

et m'imposai dès lors la loi de ne plus m'engager dans aucune discussion avec des personnes que je ne connaîtrais pas particulièrement. Depuis plusieurs années je désirais me retrouver à Berlin ; mais cette fois, du moins pendant les premiers jours, mon attente ne fut pas entièrement remplie. Plusieurs objets très intéressans pour moi avaient pris une autre forme depuis ma dernière absence. Certaines personnes de qualité dont, accompagné de ma famille, j'avais été autrefois parfaitement accueilli, ne me reçurent, alors que j'étais seul, qu'avec la plus grande froideur. Je n'y retrouvai plus qu'un très petit nombre de mes anciens amis ; les uns étaient morts, et les autres avaient changé de demeure : cependant la plupart de ceux qui s'y trouvaient encore me donnèrent des preuves de la constance de leurs sentimens.

Dès mon arrivée à Berlin, je fus introduit et dans la grande loge provinciale de francs-maçons et dans plusieurs autres. Protégé par quelques uns de ces dignes frères, je fus admis dans quelques familles marquantes. De cette manière, je ne manquai point de divertissemens ; je ne laissai pas non plus de me faire quelques nouveaux amis dignes de mon affec-

tion, en fréquentant les hommes distingués de cette capitale. A ma grande satisfaction, j'y retrouvai aussi deux de mes anciens amis, le professeur Engel, employé depuis plusieurs années comme premier directeur du théâtre national, et Fleck, qui en était le régisseur. Je m'empressai de leur expliquer les motifs de mon arrivée à Berlin. Ils ne laissèrent pas tous deux que d'approuver mon dessein. Le premier m'offrit même de m'employer comme auteur auprès du théâtre, jusqu'à ce que je fusse parvenu à mon but. Il me confia en conséquence diverses pièces intéressantes, mais cependant vicieuses, soit sous le rapport du dialogue, soit sous celui de l'intrigue, ce qui les rendait peu propres à être représentées, et me chargea de les corriger, et même de les refondre en entier.

Je fis mes premiers essais sur *Eulalie Meinau*, pièce inédite; quelques scènes que j'y ajoutai, le dialogue que je rendis plus rapide, me valurent l'honneur inattendu d'être chargé par Engel de terminer une de ses pièces qu'il n'avait pas encore achevée. Je la lus, j'en admirai le sujet; mais, pour cette même raison, j'hésitai à continuer le travail d'un si grand maître, et je la lui rendis.

Quelques unes des pièces dont j'avais entièrement changé le dialogue, eurent beaucoup de succès sur le théâtre. Engel, désirant me procurer un bénéfice plus considérable, recommanda mes travaux à Schröder, directeur du théâtre de Hambourg, et me conseilla en même temps de les envoyer à d'autres théâtres; c'est pourquoi j'offris d'abord l'un des meilleurs au théâtre national de Vienne, moyennant un prix très modique. Malheureusement le véritable auteur de la pièce se trouvait dans cette ville, sans que j'en eusse connaissance. Il fut naturellement peu satisfait de voir que je misse en vente sa propriété. Il m'écrivit en conséquence une lettre très mortifiante, et qui m'embarrassa beaucoup, attendu que je n'avais jamais fait cette espèce de contrebande. Je n'osai compromettre mon ami Engel, que malheureusement je n'avais pas consulté sur cet envoi, et cependant il fallait me justifier. Il ne me resta donc qu'à lui adresser une réponse conforme à la vérité, en lui faisant entendre qu'après les corrections considérables que cette pièce avait reçues de moi, je m'étais cru en droit de la communiquer à des théâtres étrangers; mais que néanmoins je n'aurais pas manqué

de lui en demander la permission, si l'on m'eût appris qu'il en était l'auteur. J'ajoutai que je ne serais jamais assez indiscret pour porter atteinte au droit de propriété qu'il avait sur ses travaux, en les faisant imprimer à mon profit. Cette excuse assez recherchée que je n'aurais pas osé proférer en présence de mon adversaire, manqua tout-à-fait son but. Le nom de fragment que je donnais à sa pièce dans ma lettre, et l'expression inconvenante de correction aigrirent tellement cet auteur, déjà irrité contre moi, que non seulement mes excuses restèrent sans effet, mais qu'il me maltraita sans ménagement dans une seconde lettre. A plusieurs reproches amers et mortifians, il ajouta qu'il doutait beaucoup que je fusse capable de corriger ses ouvrages, et qu'il fallait attribuer les changemens faits dans sa pièce au professeur Engel, et non pas à moi. Cet événement m'avertit de ne plus offrir désormais aux théâtres étrangers aucune pièce d'un écrivain, quelque recommandables que fussent les améliorations que j'y apportais.

CHAPITRE XVII.

Espérance déçue. — Avantage littéraire. — Séjour à Charlottenbourg et à Sans-Souci. — Mort de ma mère. — Stettin.

Depuis mon arrivée à Berlin, mon principal dessein était de trouver une occasion favorable pour me présenter au roi, et solliciter un emploi proportionné à mes talens; mais depuis quelques années les choses étaient bien changées à la cour. Depuis l'avènement du monarque au trône, on avait tant de fois abusé de sa bonté, tant de fois on l'avait importuné pour des affaires insignifiantes ou même injustes, qu'à la fin il était devenu d'un accès extrêmement difficile. Une seule fois je fus assez heureux pour être aperçu par lui, c'était en entrant au théâtre. Il eut la grâce de se retourner vers moi, et de me témoigner avec un intérêt visible, qu'il était content de me voir; mais, comme après m'avoir adressé quelques paroles obligeantes, il se rendit à sa loge, et que ce n'était pas là l'endroit convenable pour lui exposer mes désirs, je ne

m'approchai que bien peu de mon but, quelque flatteur que fût pour moi son souvenir.

J'avais, à différens intervalles, envoyé au roi les six premiers volumes de mes *OEuvres dramatiques*, et je lui avais particulièrement dédié la pièce qui a pour titre : *Le Père du peuple;* mais rien ne m'avait appris qu'il les eût reçus. Cette fois, M. le lieutenant-général de Bischofswerder, mon ancien protecteur, eut la bonté de lui présenter, sur ma demande, les deux derniers volumes récemment publiés, et je reçus du cabinet une lettre très flatteuse.

Mon ami Engel pensa que cela était de bon augure pour moi. Il me conseilla donc de solliciter sur-le-champ la place de poète dramatique du théâtre national, place qui était alors vacante.

Ma supplique resta sans réponse, il est vrai; mais le protecteur dont je viens de parler, et auquel je l'avais communiquée en réclamant sa bienveillante intervention en ma faveur, m'apprit que le roi, qui avait non seulement reçu avec beaucoup de bonté les ouvrages que je venais de lui présenter, mais qui en avait même choisi quelques uns pour être représentés, ferait certainement droit à ma demande, dès que le directeur du théâtre lui-

même m'aurait proposé pour la place en question. Mais le directeur refusa, par des raisons d'économie, de faire cette proposition; et je vis ainsi s'évanouir le seul rayon d'espérance qui m'eût lui depuis quelque temps.

J'avais donc perdu tout espoir d'obtenir un établissement solide; mais il me restait des amis actifs qui contribuèrent, suivant leurs moyens, à me soulager dans ma situation pénible.

Chose singulière, la plupart d'entre eux me regardant comme jouissant d'une certaine aisance, croyaient, en m'accueillant dans leur intérieur, ne me procurer que des plaisirs et des divertissemens, tandis qu'ils me rendaient par-là des services dont j'avais grand besoin.

Heureusement, vers ce temps-là, arriva mon ancien ami Opitz, employé comme régisseur auprès du théâtre de la cour de Dresde. Les comédies que j'avais retouchées pour le théâtre de Berlin eurent son approbation; il offrit de m'obtenir, de la direction de son théâtre, une petite pension annuelle, dans le cas où je voudrais me charger pour elle d'un semblable emploi. Comme, dans ce moment, rien ne pouvait m'être plus agréable, j'acceptai cette offre amicale avec la plus vive reconnais-

sance. De cette manière, je vis doubler mes moyens de subsistance; et, contre toute attente, ma réputation, comme auteur dramatique, s'étant insensiblement répandue, je vis bientôt s'offrir beaucoup d'autres ressources.

Peu de temps après, des traducteurs et des poètes vinrent m'apporter leurs ouvrages pour les dialoguer, moyennant un honoraire de six frédérics d'or pour chaque pièce. Je leur rendais, au bout de quelques jours, leurs travaux ainsi corrigés et améliorés. Je recevais mon argent, et les laissais jouir de la gloire de les faire représenter et imprimer sous leur nom, sans faire mention de mes corrections. Ces différens travaux améliorèrent sensiblement ma position, et je me réjouis beaucoup d'avoir embrassé un métier qui réparait aussi avantageusement l'état de mes finances. Mon ami Engel me disait souvent en plaisantant: « Vous êtes depuis long-temps connu comme bon cordonnier; mais depuis que vous vous êtes fait savetier, vous gagnez bien davantage. » Il me louait de pouvoir ainsi faire abnégation de moi-même. Je n'avais pas autant de mérite qu'il le pensait, car j'y étais réduit par les circonstances.

Vivant dans une indépendance qui me per-

mettait d'exercer mon métier d'auteur dans les lieux qui me convenaient le mieux, je passai une partie de l'été à Charlottenbourg, chez mon beau-frère. Pendant ce temps, et dans la suite, j'écrivis, indépendamment des ravaudages dont j'ai parlé, quelques pièces que je pouvais considérer comme mon bien, et d'autres que je pouvais m'approprier sans mériter aucun reproche, quoique le sujet ne m'en appartînt pas. Dans le nombre des pièces originales, se trouvent : *Le Rival féminin ; la Ferme*; *Eugénie Waller;* et le drame intitulé : *Les Médicis*, que je refondis entièrement. Je l'enrichis de quelques rôles et de situations nouvelles, et changeai son titre en celui-ci : *Justice et sentiment naturel.* Les pièces empruntées aux théâtres étrangers, et transplantées sur le théâtre allemand, étaient : *Les Curieuses*, d'après Goldoni; *le Maître de danse; Sigismond, prince de Pologne, ou la Vie n'est qu'un songe,* d'après Le Sage (1); *le Barbier de Village,* d'après *le Médecin malgré lui,* par Molière; et *la Maison de poste,* comédie traduite de l'italien, par le chanteur Concialini. Le libraire Maurer se chargea de l'édition de cette dernière pièce, et j'en abandonnai l'honoraire à

(1) Il se trompe ; la pièce est de Boissy.

une pauvre veuve. Le reste de mes ouvrages se trouve encore en portefeuille, en attendant que j'y mette la dernière main, pour les rendre dignes d'être livrés au public.

L'été suivant, je me rendis pour quelques mois à Potsdam. Je fus assez heureux pour trouver, dans le jardin royal de Sans-Souci, chez un de mes amis, nommé Stello, une demeure fort agréable, où je passai des momens délicieux, jouissant tous les jours des agrémens que me procuraient ce logement, ses environs enchanteurs, la société du comte Moritz de Brühl, celle de la veuve de mon ami Gilbert de Rudiger, ci-devant chambellan intime; du chef des cuisines Luders, du jardinier de la cour Chrudisch, et d'autres personnes estimables.

Mais, dans le moment même où je commençais à me trouver un peu plus heureux, un coup terrible vint me frapper. Ma bonne mère mourut d'épuisement, après une maladie très courte. Comme elle avait déjà atteint sa quatre-vingt-deuxième année, je devais, suivant le cours de la nature, m'attendre à cette perte; mais l'amour filial ne peut perdre ses droits. Mes honorables amis, le syndic provincial Pauli, le directeur Targer et le

pharmacien de la cour Meyer, tous établis à Stettin, avaient eu le plus grand soin d'elle et avaient pourvu à tous ses besoins.

Le dernier se chargea aussi de la faire enterrer, comme elle en avait témoigné le désir plusieurs années avant sa mort, et m'envoya la valeur de sa succession, qui s'élevait un peu au-delà de mille thalers. En même temps il me proposa d'aller à Stettin pour chercher à me consoler auprès de lui et de mes autres amis. J'étais décidé à me rendre à son invitation, et même sur le point de partir, lorsque je fus atteint d'une maladie, suite naturelle de la douleur que me causa la mort de ma mère, et qui me força à garder la chambre et le lit pendant quelques mois; mais à peine fus-je rétabli, que je me mis en route. Meyer me reçut avec une amitié touchante; on fit tout pour m'égayer; mais l'idée de la perte d'une mère que j'avais tant aimée dès l'enfance, était sans cesse présente à mon esprit, et le séjour de Stettin, qui autrefois m'avait été agréable, me parut désormais bien triste, malgré toutes les distractions que mes amis cherchaient à m'y procurer. Je résolus donc, au bout de quelques mois, de retourner à Berlin, ville pour laquelle j'avais toujours eu

une prédilection particulière. Je dis donc adieu à mes braves compatriotes, et peut-être poûr jamais!

CHAPITRE XVIII.

Berlin. — Mort de mon beau-frère Koch. — Engel quitte le théâtre. — Mes recettes diminuent.

Mes amis de Berlin m'avaient, depuis quelque temps, fait concevoir l'espérance d'être bientôt placé; mais, à mon retour, je trouvai que mes craintes étaient fondées. Un homme d'un rang élevé et très influent, assistant un jour à la première représentation d'une de mes pièces qui réussit, voulut bien se souvenir de moi, et me promit de solliciter sérieusement en ma faveur un emploi qui pourrait me convenir. Mais il s'en tint à la promesse; la charge fut donnée à un autre, et je fus obligé de prendre patience. Un autre plan avait été conçu par le premier conseiller des finances, M. de Göching, qui se trouve actuellement ici, et qui, comme je l'ai déjà dit, m'avait, quelques années auparavant, pris en affection à Leipsick.

Si ce plan eût réussi, je devàis être employé avec des appointemens considérables dans un établissement d'utilité publique; mais il ne réussit pas, et je me vis de nouveau réduit à recourir à mon misérable métier de ravaudeur littéraire, que j'avais abandonné depuis quelque temps; métier qui continua à être assez lucratif. Mes pratiques, qui n'avaient pas cessé de travailler, vinrent peu à peu me retrouver, d'autres les suivirent; de sorte que mes revenus augmentèrent sensiblement. J'examinai l'état de ma fortune, et, trouvant qu'avec de l'économie et le gain que me procuraient mes travaux littéraires, je pouvais vivre assez honnêtement, je renonçai à l'idée de sacrifier mon indépendance, peut-être d'une manière peu agréable, et ne pensai plus à solliciter un emploi. Quelques semaines après mon retour à Berlin, je perdis mon beau-frère Koch, qui mourut de mort subite. Sa perte me fut d'autant plus sensible, que je l'aimais tendrement, parce qu'il était le frère de ma femme bien-aimée, et qu'il n'avait jamais cessé de se montrer mon véritable ami.

Ce fut vers ce même temps qu'Engel me fut enlevé, comme je l'ai déjà dit. Il était fort mécontent dans cette ville, tant à cause de la

conduite de quelques acteurs subalternes, qu'à cause des diverses préventions qui régnaient contre lui dans le public. De plus, il était souvent engagé, par quelques grands de la cour, à représenter des pièces qu'il ne pouvait donner sans faire un tort sensible à la caisse du théâtre; mais qu'il était cependant obligé de faire jouer, n'osant refuser les demandes ou plutôt les ordres qu'on lui adressait, pour ne pas manquer au respect qu'il devait à ces personnages. Il voulut enfin rétablir l'ordre dans son administration, et recouvrer son autorité ainsi que la liberté. Il s'adressa à cet effet à l'autorité compétente, demandant qu'on lui laissât le pouvoir de réformer les abus, ou qu'on acceptât sa démission. Malheureusement il avait pour ennemis des personnes puissantes, qui lui firent donner sa démission, mais sans qu'on lui accordât la moindre pension. Il se retira en Mecklenbourg, sa patrie, et ne songea plus qu'à y vivre en repos. C'est ainsi que je perdis le seul soutien sur lequel je pusse encore compter pour améliorer mon sort. (1)

---

(1) Le roi actuel voyant combien on avait fait tort sous le règne précédent à son ancien maître de morale

Les successeurs d'Engel en usèrent avec moins d'amitié envers moi ; ils ne firent représenter aucune des pièces que j'arrangeais pour le théâtre de Dresde ; et même on ne joua pas une seule de mes anciennes pièces, si ce n'est *Ariadne dans l'île de Naxos*. C'est pourquoi je ne gagnai plus rien ; et je fus, en quelque sorte, mort comme auteur aux yeux du public de Berlin.

Je jouissais, depuis quelques années, de la petite pension que je recevais du théâtre de la cour, à Dresde, quand celui-ci éprouva à son tour beaucoup de changemens qui tournèrent à mon désavantage. Le théâtre de Prague, où les acteurs de Dresde jouaient ordinairement pendant l'été, fut réduit en cendres par un incendie. Le dommage qui en résulta pour la direction fut considérable. La guerre continuelle et dispendieuse qu'on soutenait contre la France, fut cause que la cour de Saxe diminua ses dépenses, et par conséquent celles aussi relatives au théâtre. De plus, les recettes qu'on faisait à la foire de Leipsick avaient, depuis quelque temps, cessé d'être lu-

---

et de philosophie, le rappela à Berlin, et lui accorda une pension convenable.

cratives. Tout cela obligea la direction à une économie sévère. Entre autres mesures prescrites à mon ami Opitz, se trouvait la cassation de mon engagement. Par-là, mes revenus furent réduits à cent cinquante thalers par an. Mon métier de ravaudeur littéraire, que j'avais exercé jusqu'alors avec tant de succès, touchait lui-même à sa fin. Une de mes meilleures pratiques (le professeur de langue anglaise, Commodlow) mourut; un autre partit; ceux qui restaient se lassèrent peu à peu du métier d'écrivain, et mes moyens de subsistance s eborneèrent désormais aux intérêts de mon petit capital, et ne pouvaient m'assurer qu'une existence bien pénible.

CHAPITRE XIX.

Scène de famille.

Me voyant obligé de me restreindre désormais à l'économie la plus stricte, je me déterminai, entre autres réformes , à remplacer mon logement, qui me coûtait assez cher, par un autre moins dispendieux. Un voisin de mon hôte, ex-hussard, depuis cocher de louage,

et propriétaire de quelques maisons, ayant appris mon dessein, vint m'offrir, moyennant un prix modique, un logement dans une de ses maisons. J'acceptai, et il vint un matin me prendre pour me faire voir quelques chambres hautes qu'il m'avait destinées. Nous montâmes trois étages. Il frappa rudement à une porte, et cria d'une voix impérieuse : « Ouvrez! » Une femme pâle, maigre et très pauvrement vêtue, obéit à cette invitation; à la vue de mon guide, elle recula effrayée. Celui-ci entra dans la chambre en lui adressant cette seule parole : « Ah! ah! savez-vous quelle heure vient de sonner? » et ne fit plus attention à elle. Un homme couvert d'une veste déchirée, tenant un enfant malade dans ses bras, vint à nous; plusieurs enfans, à demi nus, couraient dans la chambre; partout on voyait l'image d'une extrême pauvreté, et une profonde mélancolie était empreinte sur la physionomie du père et de la mère. « Eh bien! quoi? » dit brusquement le maître de la maison à ce malheureux père de famille, « quand votre loyer sera-t-il payé? Je ne vous permets plus un seul instant de rester dans ma maison. Voilà une personne qui va occuper ce logement. » Le pauvre diable balbutia quel-

ques mots, et le pria de prendre patience. Sans faire attention à ses prières, mon homme regarda de tous côtés dans la chambre, et s'écria : « Qu'est-ce que cela signifie? Avez-vous déjà déménagé? Que le diable vous..... Où est la commode? où est l'armoire? où sont les lits? » On voyait encore dans un coin de la chambre une botte de paille sur laquelle dormait un enfant malade. « Eh bien! qu'avez-vous fait? répondez; au nom du diable, que sont devenus tous vos meubles? — Mon Dieu! répondit enfin le malheureux en soupirant et d'une voix tremblante, nous avons été forcés de les vendre peu à peu pour avoir du pain. »

Le propriétaire. Ah! pour vous remplir le ventre. Vous ne songez qu'à boire, manger et vous divertir; mais, quand il s'agit de payer, il n'y a plus personne à la maison. Travaillez, paresseux, travaillez comme je le fais moi-même, et vous aurez de quoi vivre; mais cette canaille misérable est trop fière pour cela.

Le locataire. Non certainement, mon cher monsieur. Nous travaillerions volontiers comme journaliers, si nous le pouvions; mais regardez-nous bien, moi, ma femme

et mes enfans ; voyez combien nous sommes faibles et malheureux.

J'examinai cet homme de plus près ; et, à mon grand étonnement, je reconnus en lui, malgré sa figure décharnée et sa longue barbe, les traits d'un malheureux qui un jour m'avait assailli près des bureaux de la marine. Son visage n'était plus défiguré par cette fureur qui contractait alors tous ses muscles ; il annonçait seulement un chagrin profond et une faiblesse extrême. J'allais lui adresser la parole ; mais le propriétaire irrité, qui courait çà et là en tempêtant et en jurant, ne m'en laissa pas la liberté. Il ouvrit avec impétuosité la porte d'une chambre contiguë, et ses yeux avides n'y découvrant également que les quatre murailles, il s'écria d'une voix déjà presque enrouée : « Mille tonnerres ! comment ! il ne reste rien non plus dans cette chambre ? Canaille maudite ! où sont les chaises, les tables, les miroirs ? où sont tous les meubles ? Que la foudre vous écrase ! » Ils ne lui répondirent qu'en sanglotant, et en tendant vers lui des mains suppliantes : « C'est bon, c'est bon, continua-t-il, je devine ; mais patience, nous nous verrons devant la justice ; je vous ferai mettre à l'om-

bre, je vous en réponds ! » Puis, se tournant vers moi : « Venez, monsieur ; on n'y tient pas. Quelle odeur empestée ! c'est pire que dans la demeure des Bohémiens. Vraiment on est honteux d'amener ici un honnête homme. » Il continua à tempêter et à jurer en descendant les escaliers, jusqu'à ce que nous fussions dans la rue. « Excusez-moi, monsieur, me dit-il enfin ; cette misérable canaille ne cherche qu'à tromper ; ils cachent leurs meilleurs effets, et, tout d'un coup, tout cela disparaît : mais je saurai y mettre bon ordre. » Après avoir gardé quelques instans le silence, il continua d'un ton plus calme : « Eh bien ! vous l'avez vu, les chambres sont claires et spacieuses, et vous ne trouverez pas une plus belle vue dans tout Berlin. Dès que cette canaille sera dans l'endroit qui lui convient, et que les chambres seront nettoyées, vous aurez un logement de prince. » Pour le calmer un peu, je l'assurai que ce logement me plairait beaucoup, et que j'espérais aussi tomber d'accord avec lui pour le loyer ; ensuite je le priai de vouloir bien m'expliquer comment le locataire actuel était tombé dans cette extrême misère. « Comme cela arrive à la plupart de ceux qui

se donnent de grands airs, me répondit-il. Le coquin était autrefois un marchand assez à son aise. Il s'avisa un jour de vouloir s'enrichir tout d'un coup. Il quitta donc sa boutique, et se fit accapareur ; mais malheureusement la guerre sur laquelle il avait compté n'eut pas lieu, et le prix du blé baissa : voilà mon fou resté là avec sa marchandise, et réduit à faire banqueroute. » Alors il me raconta ce que j'ai déjà rapporté sur ce malheureux au Chapitre XVI, et termina en disant que la perte du procès avait peu à peu rendu cet homme mélancolique, puis fou. « Il courait les rues, me dit-il, et se répandait en injures contre les magistrats, qu'il accusait d'injustice ; mais, comme ses extravagances devenaient dangereuses, la police l'avait fait arrêter et transporter à la Charité, pour y être guéri. Il avait eu long-temps une fièvre ardente ; mais, ce qui surprit tout le monde, avec la santé il recouvra l'usage de tous ses sens. Pendant sa maladie, il lui était échu une succession de quelques milliers de florins. Dès qu'il fut mis en liberté, il rouvrit un petit commerce, qu'il exerça pendant quelques années ; mais, comme il avait toujours ses malheureux projets en tête, et qu'il essaya

de faire la contrebande, il fut à la fin saisi, et condamné à une amende presque égale à la valeur de tout son bien; ce qui mit fin à son commerce. Il vint loger chez moi, copia de la musique pendant quelque temps, fit toutes sortes de silhouettes et de gravures en bois, que personne ne voulut acheter, parce qu'il savait mal son métier. Il en fut tellement désolé, qu'il en eut une attaque de goutte. Sa femme, de son côté, tomba malade de consomption; et comme ils ont un troupeau d'enfans, auxquels il faut donner à manger, ils se sont vus obligés de tout vendre. Je suis bien content qu'il soit rétabli; il faudra qu'il confesse enfin devant la justice ce qu'il a fait de ses effets; et, quand j'aurai mon argent (1), il pourra aller mendier son pain où il voudra, avec sa femme et ses enfans; je ne m'en mettrai pas en peine. »

Je fus fort content lorsque j'arrivai enfin chez moi, et que mon compagnon inhumain dût me quitter pour aller vaquer à ses affaires. Je ne cherchai plus à le revoir; mais, en revanche, je retournai le même jour auprès de

(1) La dette entière pour six mois de loyer arriéré se montait à 20 écus.

cette pauvre famille, m'informai de leur véritable situation, et obtins dans la suite pour elle, de mes amis les plus riches, l'argent nécessaire pour apaiser leur impitoyable propriétaire et leurs besoins les plus urgens. Quelque temps après, le père, protégé par un homme influent à qui j'avais raconté ses malheurs, obtint un petit emploi dans la Prusse méridionale, où il se rendit avec sa femme et ses enfans, transporté de joie de voir ainsi sa fortune changer de face au moment où il s'y attendait le moins.

CHAPITRE XX ET DERNIER.

On juge ma situation d'une manière étrange. — Vieilles connaissances. — Un ami vient à mon secours. — Conclusion.

Comme j'avais coutume de payer comptant tout ce que j'achetais, et que ma manière franche de dépenser mon argent me donnait plutôt l'apparence d'un homme à son aise que d'un homme dans le besoin, comme d'ailleurs je paraissais dans les sociétés très bien mis, eu égard à mes revenus, le bruit répandu

depuis long-temps que j'avais encore une fortune considérable, et que j'étais même possesseur d'une petite terre dans le Holstein, parut d'autant plus probable. Croyant à cette richesse supposée, beaucoup de personnes me traitaient avec une politesse distinguée; et je cherchai vainement à détruire cette prévention devenue générale. Une chose assez singulière, c'est que, dans cette position, je trouvai des envieux, et même des flatteurs. Ces derniers, soit verbalement, soit par écrit, s'adressaient à moi en feignant l'attachement le plus sincère, pour obtenir quelque service qu'ils me croyaient en état de leur rendre. Souvent aussi des personnes pauvres, qui étaient dans la même erreur, vinrent m'obséder en me demandant des secours ou un emprunt. Je me prêtais ordinairement sans hésitation aux prières des premiers, comme aussi, selon les circonstances, à celles des derniers; mais ma trop grande bonté m'attira souvent des ingrats, qui m'enlevèrent des sommes assez fortes.

Ces expériences, et la diminution progressive de mes revenus, me rendirent enfin plus circonspect et plus économe; et aussitôt je passai pour avare aux yeux du public. Cette

nouvelle opinion qu'on avait conçue de mon caractère ne m'affligea pas beaucoup, parce qu'elle éloigna peu à peu de moi les hommes intéressés. Je me contentai, depuis cette époque, d'un petit nombre d'amis à l'épreuve; et, quoique je restasse le même à l'extérieur, je fis une nouvelle réforme dans mes dépenses domestiques, je fis du bien autant qu'il me fut possible d'en faire, sans m'inquiéter du jugement des autres sur mon compte.

Plusieurs événemens, à cette époque, me procurèrent des momens très agréables; mais ce qui me rendit surtout bien heureux, ce fut l'arrivée d'un grand nombre de mes amis. J'eus le plaisir de voir ici mon aimable protectrice Mme de Beck, femme du chambellan de ce nom; Wolke, de Pétersbourg, homme de lettres; le conseiller de régence Matthäi; le peintre célèbre de la cour Schröder, de Brunswick; le conseiller de la justice Huhn; le trésorier Wagner, de Mittau (ci-devant chambellan privé du duc de Courlande); Berends, et les frères Riess, de Riga; Pauli, Steffens, Meyer père et fils, et Kölpin, de Stettin; Paul Sihnaase et Wichers, de Dantzick, et le directeur du théâtre Schwarz, de Copenhague. Je fis aussi la connaissance de

M. Retzer, de Vienne, secrétaire aulique de l'empereur, et savant très célèbre. Parmi les princes régnans que je vis ici de temps en temps, se trouvaient le duc de Courlande, son épouse, et le duc de Holstein-Beck. Je ne manquai pas de faire ma cour et de présenter mes respectueux hommages à mes augustes protecteurs. Le dernier me reçut encore avec la même bonté et la même simplicité qu'autrefois. La duchesse de Courlande me donna aussi les preuves les plus flatteuses de sa constante bienveillance pour moi. Le duc son époux me permit bien, à la vérité, de me présenter devant lui ; mais il ne me parla que fort peu. Pour interrompre un silence trop prolongé, je lui dis que des raisons d'économie m'obligeraient peut-être dans la suite à me retirer dans la Silésie, et je lui demandai la permission de profiter de cette occasion pour aller lui faire ma cour à Sagan, qui était sa résidence actuelle. Il me répondit d'une manière assez peu satisfaisante : « La route de Sagan est libre pour tout le monde. » Cette réponse ne me fit que trop entendre que je ne pourrais jamais attendre aucun soulagement de ce côté. Ensuite une pause aussi longue que la

première ayant eu lieu, je crus convenable de me retirer, après m'être recommandé, suivant l'usage, aux bontés de son altesse.

Une bonne action reste rarement sans récompense. J'en fis l'expérience au moment où mes revenus commençaient à s'épuiser. Mlle Seyfert, qui m'avait été confiée par ses parens dans le temps que j'étais à Dresde, et qui avait alors commencé sa carrière dramatique avec beaucoup de succès, s'était depuis mariée avec le grand forestier M. de Splittgerber, après avoir quitté le théâtre. Je l'aperçus un soir au théâtre, et je fus charmé de la revoir. Notre ancienne connaissance fut bientôt renouvelée. Elle eut la bonté de me recommander à son mari. Celui-ci me permit non seulement de venir le voir, mais il me donna dans la suite, quand il me connut davantage, des preuves réelles de son estime et de sa bienveillance. Depuis assez longtemps je dois à cet homme généreux l'amélioration de mon sort.

Au milieu de tant de vicissitudes, me voilà enfin arrivé à ma grande année climatérique. Je vis heureux au milieu de mes amis, jouissant encore, grâce à Dieu, d'une bonne santé,

et attendant tranquillement, et avec une entière résignation à la volonté de mon Créateur, qui m'a conduit si miraculeusement, et avec tant de bonté, à travers cette vie, le moment où il lui plaira de me réunir à ce que j'avais de plus cher au monde.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

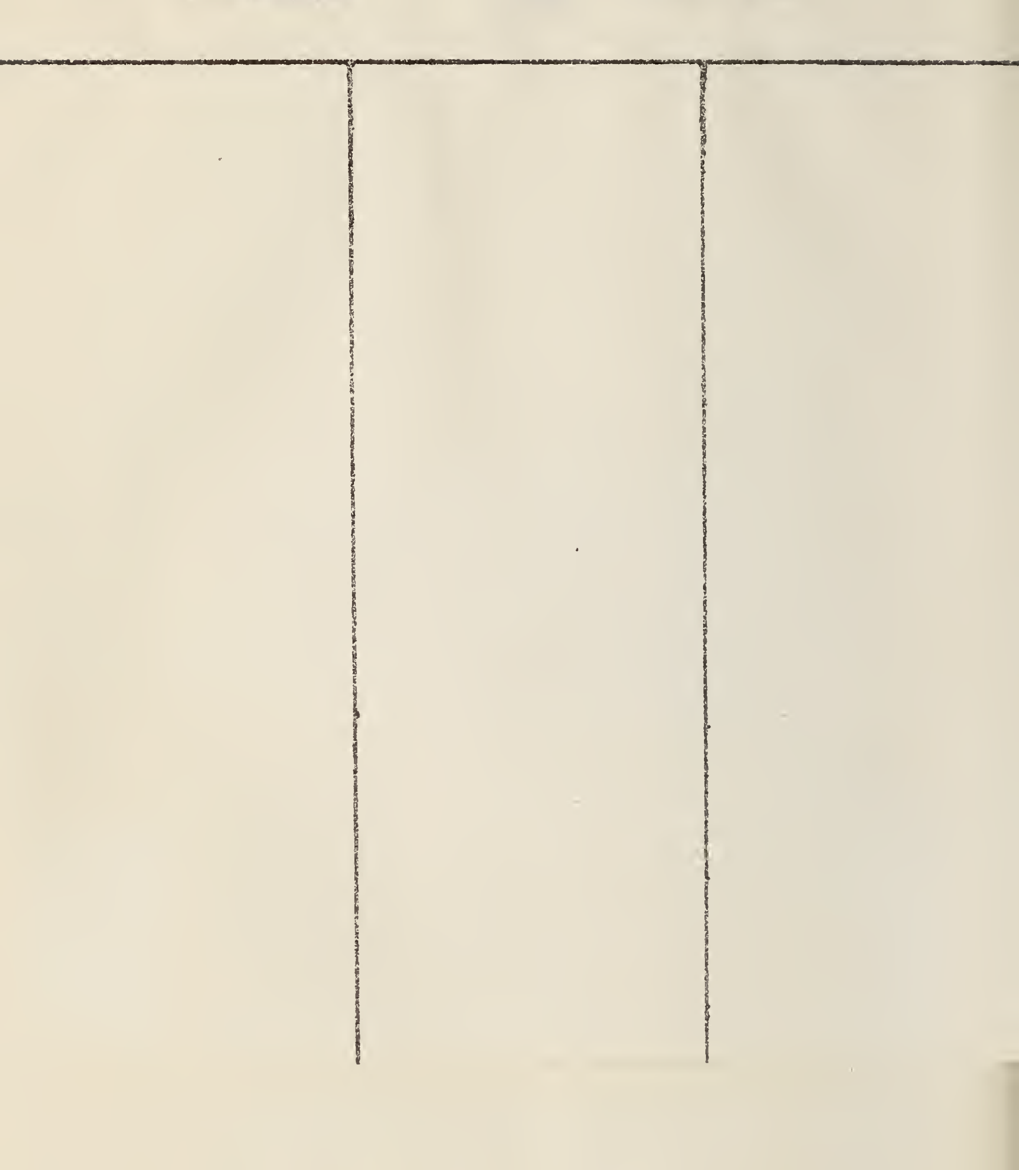
DANS LE TOME SECOND.

PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

QUATR




a39003 002076908b

